

République Algérienne Démocratique et populaire

Ministre de l'Enseignement Supérieure et de la Recherche Scientifique

Université Abderrahmane Mira-Bejaia



Mémoire pour l'obtention du
Diplôme de Master en Français Langue Étrangère
Option : linguistique et langues appliquées

*« La nouvelle fantastique » dans l'enseignement du
Français en classe de troisième année secondaire.*

Présenté par :

M^{elle}. GAOUA Kamilia

M^{elle}. CHAUCHE Célia

Encadré par :

Dr. AMMOUDEN M'HAND

Jury :

Dr. BENBERKANE Younes

Dr. SLAHDJI Dalil

Année universitaire : 2019/2020

Remerciements

Au terme de notre modeste mémoire de fin d'étude :

Nous remercions Dieu le tout-puissant de nous avoir accordé la volonté et le courage d'accomplir ce travail.

Nous tenons à remercier particulièrement notre encadreur professeur Ammouden M'hand pour tous ses conseils et ses orientations durant la direction de ce travail.

Nous présentons nos sincères remerciements à la famille Gaoua et à la famille Chaouche.

Nous remercions aussi toutes personnes ayant contribué de près ou de loin à la réalisation de ce travail.

A eux tous, nous témoignons notre profond respect et notre considération.

Dédicaces

*Je dédie modeste travail à toutes les personnes qui m'ont accompagné
tout au long de mon parcours scolaire et universitaire : mes chers
parents, ma famille et toutes mes copines*

Je vous aime

Dieu vous protège et vous bénisse.

Kamilia

Dédicaces

*Je remercie le bon Dieu de nous avoir données la santé, courage et patience
pour réaliser ce modeste travail.*

*A mes chers parents, sources de mes joies, secrets de ma force : dont leurs
prières ont contribué sans aucun doute à ma réussite, « merci, merci et merci »,
je vous aime.*

Papa, dans ta détermination, ta force et ton honnêteté.

Maman dans ta bonté, ta patience et ton dévouement pour nous.

A mes chères frères : Nordine, Smail, Aissa, Hemza, Hassan

A ma belle-sœur Siham et ses deux enfants Islam et Céline que dieu les protèges

A ma binôme et chère amie kamilia ainsi à toute sa famille,

A tous mes amies, Mes chères cousines.

A tous ceux qui ont contribué de près ou de loin dans la réalisation de ce travail.

Je vous dédie ce travail avec tous mes vœux de bonheur, santé et de réussite.

Célia

SOMMAIRE

Remerciements

Dédicaces

Introduction général 6

Chapitre I : problématique

1. Contexte de l'étude..... 9

2. Questions de recherches 16

3. Hypothèses 17

4. Méthodologie 17

Conclusion..... 18

Chapitre II : Caractéristiques du genre « la nouvelle fantastique »

1. Les Caractéristiques communicationnelles 20

2. Les Caractéristiques textuelles 21

3 Caractéristiques sémantiques 29

4. Les caractéristiques grammaticales 33

5. Les Caractéristiques d'oralités 34

Conclusion..... 35

Chapitre III : Enseignement de la nouvelle fantastique et les propositions

1. La nouvelle fantastique dans le manuel scolaire de 3AS 38

2. Analyse de la séquence didactique 41

3. Critiques et propositions..... 46

Conclusion générale 68

Référence bibliographie

Annexes

Introduction générale

Introduction général

Dans l'enseignement de FLE, l'étude des textes littéraires a subi divers changements à travers l'histoire des méthodologies, désormais la littérature réussit à retrouver sa place grâce à l'apparition des nouvelles approches ainsi qu'aux didacticiens qui ont contribué à sa mise en œuvre en adoptant l'approche par les genres. Karl Canvat affirme dans son article (2003, p172) que :

« [L]a théorie des genres est ainsi devenue le lieu où se joue le sort du champ extensionnel et de la définition en compréhension de la littérature : l'introuvable spécificité sémiotique est « sauvée » grâce à la relève de la théorie des genres (J.-M. Schaeffer, 1989 : 10. Voir aussi D. Combe, 1992). »

En effet, Chartrand (2015) définit le genre comme un outil d'enseignement par excellence, car il l'associe à son mode de discours, cela permet à l'apprenant d'acquérir tous les aspects de la langue, en plus Dolz, Noverras et Schneuwly (2000) recommande de travailler le genre par séquence didactique qui sert à hiérarchiser les activités d'une manière compatible à un genre écrit ou oral . « Le genre est un outil dans la construction des séquences didactiques. Les connaissances sur le genre permettent l'évaluation des capacités initiales de l'apprenant, le choix d'ateliers de travail, d'activités scolaires et des supports ainsi que l'organisation de l'ensemble des modules et des activités dans une séquence didactique » (Joaquim Dolz et Roxane Gagnon.2008.p188)

Suite à la diversité des genres traités dans les classes du cycle secondaire, nous avons opté pour le choix de mener une étude sur un genre narratif qui est « la nouvelle fantastique en classe de 3 AS ».

Les raisons qui nous ont conduits à travailler sur l'analyse de ce genre sont les difficultés rencontrées par l'apprenant au niveau de tous les aspects linguistiques et la négligence remarquable qu'il soumit par le système éducatif algérien sous prétexte de sa complexité dans la structure narrative et la difficulté de donner des idées qui caractérisent le récit fantastique.

Notre objectif est de voir comment ce genre est-il conçu dans le manuel de 3AS par ailleurs, nous voudrions dégager les caractéristiques de ce genre et vérifier comment sont-ils prisés en charge dans la séquence pour effectuer une proposition qui permettra d'améliorer ses insuffisances.

Notre travail sera divisé en trois chapitres. Dans le premier chapitre, nous allons le consacrer à l'éclaircissement de notre problématique et les concepts du contexte institutionnel du genre « *la nouvelle fantastique* ». Le second chapitre traitera une analyse d'un corpus de nouvelle fantastique, selon le modèle de Suzanne-Geneviève Chartrand (2015) : « *Les caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français* ». Le troisième chapitre « *Enseignement de la nouvelle fantastique et les propositions* », contiendra une évaluation de ce qui se fait en classe de français 3AS, pour mettre au clair ses lacunes et émettre des propositions didactiques visant son amélioration.

Chapitre I
Problématique

Chapitre I : problématique

Nous consacrons le présent chapitre à la clarification de notre problématique que constitue notre recherche. Nous débutons par le contexte de l'étude et théorique, en suite, nous enchaînerons avec les questions de notre recherche et ses hypothèses, pour enfin achever avec les méthodologies de recherche suivie au cours de notre travail analytique.

1. Contexte de l'étude

Au cours de ce cadre théorique, nous déterminons les concepts fondamentaux sur lesquelles est constitué notre recherche ; nous allons mettre l'accent sur l'approche par compétence (cf. infra, titre 1), l'enseignement par projet et séquence didactiques (cf. infra, titre 2), les genres de discours (cf. infra, titre 3), et les genres de discours littéraire (cf. infra, titre 4), et enfin la nouvelle fantastique (cf. infra, titre 5), autour duquel d'articule notre projet de recherche.

1.1 L'approche par les compétences

Après avoir assisté à plusieurs changements dans le domaine de l'enseignement, des concepteurs ont adoptés une nouvelle théorie dans les nouveaux programmes, qui met en avant les actions de l'apprenant et de l'apprentissage.

Il s'agit de l'approche par les compétences, une théorie apparait au début des années 1990, née en réaction contre la pédagogie par objectifs, la théorie d'une transmission (enseignant apprenant) est rejetée afin de recommander une autre logique inscrite dans le courant socioconstructiviste. (Boutin, 2005 cités par Ammouden M'hand (2018).

Cette pédagogie est principalement centrée sur l'apprenant. Elle vise une construction d'un enseignement basé sur des savoirs (savoir- faire), face à des situations problèmes appliquées dans la vie quotidienne. Elle permet entre autre, de former des compétences durables, Xavier Roegier indique notamment que : « *l'apprentissage par compétences est proposée pour renforcer la durabilité des apprentissages, une fois que l'élève saisit ce qui est enseigné, l'enseignement le place dans une situation similaires...* » (Xavier Roegier .2006.51). Effectivement les fondements de cette dernière ont conduit le système éducatif algérien de l'introduire dans la nouvelle réforme (2003).

« Dans cette approche l'élève est entraîné à agir (chercher l'information, organiser, analyser des situations, élaborer des hypothèses, évaluer des solutions...) en fonction de situations-problèmes choisies comme étant des situations de vie susceptibles de se présenter à lui avec une certaine fréquence » (MEN cité par Zohra Hassani 2013.14)

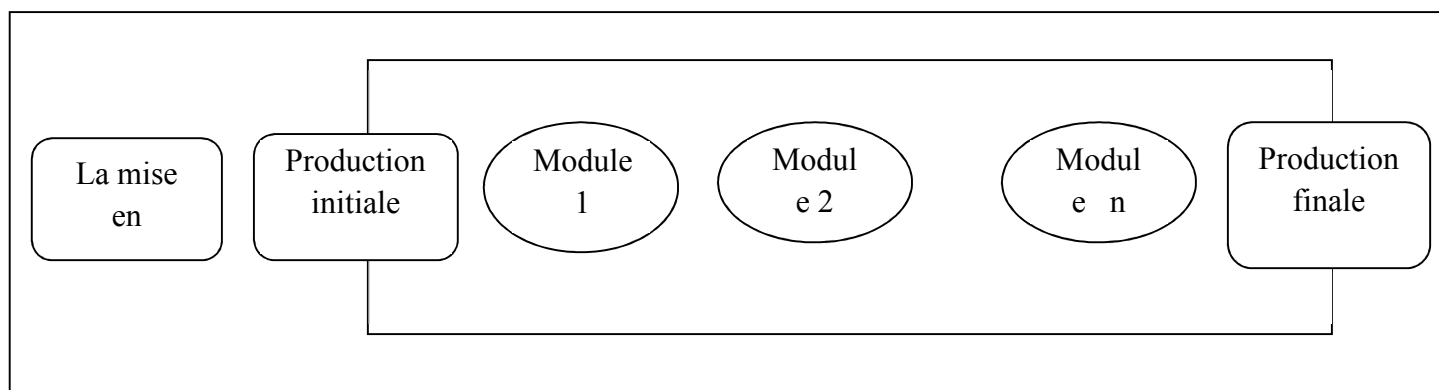
1.2 Enseignement par projet et par séquence didactique

Dans la nouvelle optique de l'enseignement, l'approche par compétence implique une organisation des contenus à enseigner par projets et par séquences didactiques, comme il est bien précisé dans le Programme de français 1 AM :

« Le projet considéré dans sa globalité, constitue l'organisateur didactique d'un ensemble d'activités. Il est conçu sous forme de séquences ayant une cohérence interne et des intentions pédagogiques. Le projet permet d'installer une ou plusieurs compétences définies dans le programme. » (2013 :10). Cette affirmation de Perrenoud que cite Ammouden M'hand : *« on ne construit des compétences qu'e affrontant de vrais obstacles dans une démarche de projets ou de résolution de problèmes » (2018. 121)* nous donne une réflexion sur son emploi ; un outil a pour une construction d'un apprentissage cohérent. Ainsi, la séquence didactique est une constituante d'un projet didactique, AMMOUDEN M'hand l'accentue en expliquant : *« Une séquence didactique doit entretenir un lien direct avec le projet didactique et (si Possible) avec le projet-apprenant : pour que les étudiants lui donnent du sens et soient Motivés, elle devrait alimenter les deux types de projets. Un projet est souvent alimenté par Plusieurs séquences. » (AMMOUDEN M'hand.2015. 6)*

Celle-ci contribue à l'organisation des contenus enseignés à l'apprenant. Les didacticiens Dolz et Schneuwly précisent qu'il s'agit d'un ensemble : *« de modules d'enseignement organisés conjointement afin d'améliorer une pratique langagière déterminée » (J. Dolz & B. Schneuwly, 1996 :57 cité par Ammouden M'hand 2015.4).*

À titre d'exemple, Le schéma ci-dessous illustre la structuration de la séquence proposée par (Dolz, Noverraz & Schneuwly, 2002) :



Ce modèle expliqué par De Pietro (2002 : 17-18), contient des étapes dont chacune possède une finalité liée avec la suivante, d'abord la mise en situation ; est celle qui fait présenter avec motivation le projet à enseigner. Ammouden M'hand (2015) informe sur ce sujet, qu'il ne faut pas voir cette dernière comme l'éveil de l'intérêt car celle-ci est déconseillée actuellement.

Par suite, dans la production initiale, l'apprenant est censé réaliser des activités. Afin que l'enseignant puisse identifier ses acquis et ses lacunes de l'objet d'étude : « *Cette première production permet à l'enseignant l'observation et l'évaluation des capacités Initiales des élèves de manière à cerner les principales difficultés qu'ils rencontrent par rapport à la production d'un genre textuel.* » (Joaquim Dolz et Roxane Gagnon. 2008.190)

À partir de là, les difficultés apparues au moment de l'activité initiale de l'apprenant seront par ailleurs conçues en modules selon les caractéristiques de l'objet à enseigner, pour en finir avec une production finale, où l'apprenant est conduit à réaliser une activité en mettant les pratiques et les savoirs appris dans les modules.

Dans la conception de la séquence didactique, il est recommandé que l'enseignement soit fondé sur la logique des genres, c'est ainsi que l'affirment les didacticiens Dolz, Noverraz & Schneuwly : « *Une "séquence didactique" est un ensemble d'activités scolaires organisées de manière systématique autour d'un genre de texte oral ou écrit* » (2002 :6).

1.3 Les genres de discours

a. la notion de genre de discours

La notion de genre intéressait plusieurs chercheurs, M. Bakhtine (1984) est le premier à mettre une lumière sur cette notion, d'ailleurs celui-ci la définit comme étant : « *Des énoncés concrets, uniques (oraux ou écrits) qui émanent des représentants de tel ou tel domaine de l'activité humaine.* » (M Bakhtine 1984, p 265).

Dans une revue sur les genres, Joaquim Dolz et Roxane Gagnon (2008) évoquent la vision de Bakhtine ; considérant le genre comme une finalité construite en fonction d'un contenu thématique, façonné avec un style linguistique spécifique dans des énoncés stables propre à un domaine particulier.

« *La fusion de trois dimensions essentielles : des contenus devenus dicibles à travers lui, la structure communicative particulière des textes, des configurations spécifiques d'unités langagières, traces de la position énonciative et des ensembles de séquences textuelles et de types discursifs qui forment la structure du genre.* » (Bakhtine, 1984, cité par J.Dolz & R.Gagnon, 2008).

Bakhtine (1984) affirme qu'il existe une variété des genres de discours qui dérivent d'une liaison entre la diversité des énoncés et celle des activités humaines :

« *La richesse et la variété des genres du discours sont infinies, car la variété virtuelle de l'activité humaine est épuisable* » (Bakhtine p 265 cité par Joaquim Dolz et Roxane Gagnon ,2008).

Suzanne Chartrand intervient à son tour afin de mettre l'accent sur les caractéristiques du genre : « *Un genre est un ensemble de productions langagières orales ou écrites qui, dans une culture donnée possèdent des caractéristiques communes, grammaticales, graphiques ou visuelles et orales, souples mais relativement stables dans le temps* » (Chartrand Suzanne -G, Emery-Bruneau,J.et Sénéchal ,K avec la coll. de Pascal Riverin 2015: 4)

D'après Chartrand nous pouvons apercevoir des caractéristiques communes entre les genres de discours, mais elles peuvent notamment se varier selon la situation, le contexte et les caractéristiques sociolinguistiques d'une communauté discursive, nous pouvons trouver dans l'article de Magali Husianycia la vue de Bakhtine sur ce sujet : « *le vouloir-dire du locuteur se réalise avant tout dans le choix d'un genre de discours. Ce choix se détermine en fonction de la*

spécificité d'une sphère donnée de l'échange verbal, des besoins d'une thématique de l'objet du sens l'ensemble constitué des partenaires, etc... » (Bakhtine, 1984, cité par Magali Husianycia 2017).

À partir de là, nous considérons que l'échange verbal entre deux individus dans l'oral ou l'écrit serait inconcevable sans la maîtrise des genres. Par ailleurs, ces constitutifs font qu'un genre soit assimilé et distingué au milieu de ses multiplicités, celui-ci permet au locuteur à travers son intelligence de produire des textes et des discours sans confusion.

b. le rapport " type" et " genre"

La question qui met en liaison les deux concepts est principalement classificatoire, d'après, J.-M. Adam (1987b), la notion de typologie néglige le détail de l'hétérogénéité, et figure comme une typologie globale, en conséquence, J.-M. Adam décide de fonder son analyse sur des séquences textuelles, c'est en se basant sur les travaux de Bakhtine (1984), qu'il décide d'entretenir une autre logique de classification, d'après lui :

« On ne devrait parler ni de typologie de texte, ni de typologie de discours. Les typologies de discours doivent être remplacées par une réflexion sur les genres et la généricité. Les typologies de textes sont trop ambitieuses et impertinentes » (J.-M. Adam 2005 : 16).

Ajoutons à cela, le classement par type se focalise sur des critères linguistique, AMMOUDEN M'hand (2015) indique l'idée de J.-M. Adam à ce propos :

« La réflexion qu'expose le présent ouvrage est dominée par la volonté de penser linguistiquement la nature compositionnelle profondément hétérogène de toute production langagière. Cette hétérogénéité est généralement à la base du rejet des démarches typologiques » (Adam, 1992 p 16).

Quant à la nouvelle catégorie de classement, J.-M. Adam la définit dans une perspective sociale : *« un genre relie ce que l'analyse textuelle parvient à décrire linguistiquement à ce que l'analyse des pratiques discursives a pour but d'appréhender socio-discursivement » (1999 : 83 cité par Magali Husianycia 2013), en outre, Ammouden M'hand ajoute également dans son article que :*

« Les genres du discours sont des produits culturels, propres à une société donnée, élaborés au cours de son histoire et relativement stabilisés. Ils régissent les discours des membres de cette société engagés dans les infinies situations de la vie sociale » (L.Reuter et all, 2007 :117).

Nous devons dire que la notion genre, tel que Ammouden M'hand l'indique, est apparue à travers les recherches effectuées sur le type, par ailleurs, afin de mieux cerner la coexistence des deux notions "genre et type », Ammouden M'hand (2015) évoque dans son article que le type de discours est une constituante de la notion genre, Bronckart le justifie en disant que :

« Un genre étant quasi toujours composé de plusieurs types de discours, il est tout d'abord parfaitement légitime de s'interroger sur les restrictions de sélection discursive dont pourrait témoigner un genre donné ; en d'autres termes, on pourrait et devrait examiner dans quelle mesure un type discursif est —possible ou non dans un genre donné, ainsi que les formes de distribution et d'articulation de types qui seraient propres à un genre... » (2008 : 86-87 cité par, Ammouden M'hand (2015)). En effet, nous pouvons trouver divers types dans un texte (narratif, explicatif, argumentatif...), c'est pourquoi la notion de typologie de textes n'est plus privilégiée en enseignement/apprentissage de langues.

c. Le genre dans l'enseignement

La notion de genre considérée comme un outil qui fonde la possibilité de communication (Bakhtine 1984) devient un concept majeur dans le processus de l'enseignement/apprentissage : *« le genre n'est plus seulement outil de la communication, mais en même temps objet de l'enseignement / apprentissage »* (Schneuwly Bernard, Dolz Joaquim, 1997, p 15).

L'apport du genre à l'enseignement consiste à mettre en fonction de nouvelles diapositives qui facilitent l'apprentissage de la production des activités langagières, nous citons : l'organisation des ressources du contexte social qui s'inspire de l'héritage culturel et historique :

« Un genre est également un produit de configurations linguistiques cristallisées, sédimentées et stabilisées au cours du temps. Il se présente comme un lieu pour l'apprentissage intégré de ressources langagières ; apprendre à écrire et à parler signifie mobiliser ces ressources. ». (Joaquim Dolz et Roxane Gagnon 2008.187). En plus, *« Les connaissances sur le genre permettent l'évaluation des capacités initiales de l'apprenant, le choix d'ateliers de travail, d'activités scolaires et des supports ainsi que l'organisation de l'ensemble des modules et des activités dans une séquence didactique »* (Dolz, Noverraz & Schneuwly, 2000). Cité par Joaquim Dolz et Roxane Gagnon)

1.4 Les genres de discours littéraire

« Genre littéraire », une expression qui remontait au temps des philosophes (Platon et Aristote) employée pour classer les textes littéraires portant une finalité esthétique.

Les théoriciens de l'époque ont catégorisé des genres littéraires en impliquant des normes, non seulement pour pouvoir produire des genres similaires :

« La plupart des classifications génériques ont été en même des théories normative établissant des modèles à imiter » (J. M. Schaeffer .1989.29.30), mais aussi cette conception a une visé de conservations rhétoriques de chaque époque et des écrits historiques et culturels, pour ce point, A. Boissinot l'évoque en déclarant que :

« Les genres littéraires ne sont pas des êtres en soi : ils constituent à chaque époque, une sorte de code implicite à travers lequel, et grâce auquel les œuvres du passé et les œuvres nouvelles peuvent être reçues et classée par les lecteurs. C'est par rapport à des modèles, à des "horizons d'attente ", à toute une géographie variable, que les textes littéraires sont des produits puis reçues et classés par les lecteurs. Qu'ils satisfassent cette attente ou qu'il a transgressent et la forcent à se renouveler » (n°79. 1989.50 cité par Karl Canvat .1993.11) Karl Canvat(1999) cite dans son ouvrage sur « l'enseignement de la littérature par le genre » la vision de Bakhtine sur les genres littéraires :

« La notion de littérature est suspecte, on comprend que celle de genre littéraire ne constituant qu'une variété particulière des genres du discours... » (1999.p85)

Nous pouvons dire que la notion de genre littéraire est une constituante de la notion générale « genre de discours », celle-ci est classée en cinq grand genres qui sont facilement reconnaissable (le genre narratif, la poésie, le genre théâtral, le genre argumentatif, le genre épistolaire) dont chacun de ces principaux genres, compte plusieurs sous- genres qui permettent de distinguer les œuvres littéraires.

1.5 La nouvelle fantastique

La « nouvelle » et le « fantastique » sont deux notions rassemblées pour désigner un genre narratif. Le mot nouvelle vient du terme italien « novella », utilisé par Boccace (1313-1375), lui-même issu de l'adjectif « nuovo » – nouveau, étrange. (S. Méjean-Thiolier.1997cité par Marie Claudette kirpalani.2000.148)

Dans le dictionnaire Robert la nouvelle est un genre : «. Qu'on peut définir comme un récit généralement bref, de construction dramatique (unité d'action) présentant des personnages peu

nombreux dont la psychologie n'est guère étudiée que dans la mesure où ils réagissent à l'événement qui fait le centre du récit. » (Cité par Stallony, 2005 : 68)

D'après le dictionnaire Larousse (1995) le mot fantastique est issu du latin « phantastikos » qui concerne « l'imagination » ou bien créer avec imagination, il est utilisé comme un mode d'expression en littérature et dans l'art, et se distingue du récit réaliste et du conte merveilleux. En effet, Todorov propose une définition qui peut cerner le mot fantastique en littérature :

« Toute œuvre fondée sur une hésitation du lecteur -- un lecteur qui s'identifie au personnage principal – quant à la nature d'un événement étrange. Cette hésitation peut se résoudre soit pour ce qu'on admet que l'événement appartient à la réalité soit pour ce qu'on décide qu'il est le fruit de l'imagination ou le résultat d'une illusion ; autrement dit, on peut décider que l'événement est ou n'est pas » (Todorov.cité par Jeanne Favret 1970.2).

En se référant à la définition des deux concepts, nous appréhendons que la nouvelle fantastique est un bref récit relatant des faits qui apparaît imaginaires, étranges inexplicables, peuvent provoquer une hésitation la peur, la curiosité, l'inquiétude l'horreur.

Ce genre recommandé institutionnellement vise à développer des capacités linguistiques, socioculturels mais surtout l'imaginaire, à travers les thèmes et les sujets abordées.

2. Questions de recherches

Le genre littéraire est une constituante de la notion générale genre de discours. Il est reconnu à travers des caractéristiques esthétiques et formelles qu'ils peuvent être proche ou distincte l'une de l'autre.

Dans le processus de l'enseignement et l'apprentissage de la littérature par les genres, il est nécessaire d'introduire des compétences, et des approches particulières telles que l'approche interculturelle, l'approche par compétences, celles-ci permettent de développer les pratiques langagières et socioculturelles chez les apprenants, voire inculquer un esprit analytique et autonome.

Dans notre mémoire, nous nous intéressons à l'étude d'un genre littéraire narratif qui repose sur l'imagination et la fiction, il s'agit du nouveau fantastique enseigné dans les classes de 3 années secondaires.

Au court de notre étude nous allons effectuer une analyse du corpus récolté afin de pouvoir déterminer les mesures dans lequel est enseigné ce genre ainsi que s'interroger sur les démarches didactiques qui permettent de remédier ses insuffisances dans la séquence du manuel de 3AS.

Cela nous amènera à répondre aux questions suivantes :

Quels sont les caractéristiques linguistiques du genre la nouvelle fantastique ? Comment sont-elles prises en charge dans la séquence du manuel de 3 AS ? Quelles sont les propositions didactiques, qui apporteront une amélioration à l'enseignement de la nouvelle fantastique en classe de 3AS ?

3. Hypothèses

Notre travail de recherche a besoin des hypothèses qui répondront aux questions de notre problématique, ce qui nous amène à supposer que :

Les textes du genre fantastique peuvent avoir des caractéristiques proches où distincte, d'ailleurs, nous pensons que la séquence conçue dans le manuel de 3AS ne dispose pas assez d'activités qui mettent en évidence toutes ses composantes, c'est pourquoi nous trouvons nécessaire de mettre des démarches didactiques qui s'inscrivent dans le cadre de l'enseignement par genre et dans le dispositif de la séquence didactique et du projet de l'apprenant qui prennent en charge toutes les caractéristiques de genre la nouvelle fantastique.

4. Méthodologie

Pour confirmer ou infirmer nos hypothèses, nous allons effectuer une analyse d'une vingtaine de nouvelles fantastique écrites par des auteurs de différentes nationalités, nous allons s'appuyer sur le modèle de Suzanne Chartrand (2015) proposé dans l'ouvrage intitulé « *les 50 caractéristiques de genre pour développer les compétences langagières en français* »

Ensuite, nous allons tenter de voir la conception de la nouvelle fantastique dans le manuel scolaire français 3as et examiner les trois séquences consacrées à ce projet.

Après avoir décelé les insuffisances de la séquence tenterons de faire des propositions qui peuvent améliorer l'enseignement de la nouvelle fantastique dans la classe 3AS.

Conclusion

Au court de notre cadre théorique nous avons constaté que la réforme de l'éducation algérienne opte pour l'approche par les compétences dans ses institutions, il s'agit d'une perspective qui met en évidence l'apprenant et ses actions en classe. Elle implique notamment le travailler par projet et l'organisation des ressources à enseigner par séquence didactique.

Nous retenons que la séquence didactique est un modèle composant de plusieurs modules organisés pour améliorer une production langagière chez un apprenant.

Plusieurs théoriciens ont recommandé de rejeter la notion de typologie textuelle de l'enseignement, pour son caractère complexe, elle ne met pas en mesure la diversité des discours. Par conséquent, ils adoptent une classification par genre.

Nous retenons également que les genres de discours sont un moyen de catégorisation présentant plusieurs caractéristiques, qui se distingue selon la situation et la sphère d'activité.

Nous appréhendons que le genre littéraire est une catégorie de ces genres de discours, il implique des normes esthétiques et formelles dans la rhétorique, elle se présente sous des grands genres et des sous genre.

La nouvelle fantastique est l'une de ces genres littéraire, il s'agit d'un bref récit qui raconte des faits fictif reposant sur le doute et l'hésitation, en plus, celle-ci est considérable dans la sphère enseignement-apprentissage de la littérature pour ses caractéristiques esthétiques et fictionnelles, elles permettent au apprenant d'avoir une créativité et des compétences linguistiques culturels.

C'est pourquoi nous trouvons important de s'interroger sur son enseignement et apprentissage dans les classes de 3AS, nous tenterons de répondre dans les prochains chapitres aux questions des caractéristiques linguistiques du genre la nouvelle fantastique et sa prises en charge dans la séquence du manuel de 3 AS, pour élaborer des proposition didactique, qui apporteront une amélioration à l'enseignement de la nouvelle fantastique en classe de 3AS.

Chapitre II
Caractéristiques du genre
« La nouvelle fantastique »

Chapitre II : Caractéristiques du genre « la nouvelle fantastique »

Dans le second chapitre nous allons mettre l'accent sur les caractéristiques de la nouvelle fantastique, afin de mieux désigner ses aspects. Nous avons réuni au cœur de notre corpus 20 nouvelles figurant dans (Annexe 1), tout en suivant le modèle de Suzanne Chartrand (2015) qui porte sur l'analyse communicationnelle (cf. infra 1), textuelle (cf. Infra.2), grammaticale (cf. Infra.3), sémantique (cf. Infra.4), et d'oralité (cf. Infra.5).

1. Les Caractéristiques communicationnelles

Cette caractéristique traite la situation d'énonciation, le destinataire, ainsi que le but ou l'intention de communication, par ailleurs l'examen de notre corpus nous a globalement conduits à désigner et à retenir les éléments suivants :

- L'énonciateur se présente souvent comme singulier, il peut être : (un écrivain journaliste, nouvelliste...etc.), c'est le cas de toutes les nouvelles que nous avons récoltées, les énonciateurs figurent singuliers et reconnus

GUY DE MAUPASSANT (cf. Annexe.1.1-1.2-1.3-1.4-1.5-1.13-1.15)

EDGAR ALLAIN POE (cf. Annexe.1.11-1.16)

TEOPHILE GAUTIER (Annexe.1.10-1.1.6)

DINO BUZZATI (Annexe.1.8-1.20)

ROCH CARRIER (Annexe.1.9)

AUGUSTE DE VILLIERS (Annexe.1.7)

HENRI GOUGAUD (Annexe.1.17-1.18)

JACQUES STERNBERG (Annexe.1.12)

JEAN POTOCKI (Annexe.1.19)

Alexandre Grine (Annexe.1.14)

- Le destinataire ne peut pas être spécifique car le fantastique s'adresse au lecteur de toute catégorie.
- Les thèmes traités dans ces récits fantastiques racontent des événements inexplicables, surnaturels qui apportent le doute et l'inquiétude.
- L'intention de communication est de raconter des événements fictifs pour susciter le doute et le trouble chez le lecteur, vu que l'étrange l'amène à réfléchir, analyser et à comprendre le phénomène.

2. Les Caractéristiques textuelles

Il s'agit de dégager la structuration de genre au niveau du plan de texte, de la séquence textuelle, la structure compositionnelle, le système énonciatif ainsi que celui des temps verbaux, et enfin l'emploi des procédés langagiers.

2.1 La structure textuelle :

Au niveau des aspects textuels la séquence narrative est construite à partir d'un schéma narratif composant cinq étapes essentielles :

Voici un exemple de l'une des nouvelles que nous avons analysées (cf. Annexe.2.4)

Les étapes	Les éléments de chaque étape	« Portrait ovale » Edgar Allain Poe
La situation initiale	<p>Une étape introductrice de l'histoire, le narrateur commence par évoquer une réalité quotidienne en utilisant l'élément de la description (des personnages, des lieux, le temps), ce procédé apparaît très souvent dans le fantastique afin de rassurer le lecteur et de mieux le perturber dans les événements à venir.</p>	<p>Un homme et son domestique pénètrent dans un château récemment abandonné pour y passer la nuit. Ils s'installent dans une petite chambre forte ornée de tapisseries, de tableaux et de décorations de tous genres. Pendant que le serviteur est entrain de dormir, le maître contemple les tableaux et il trouve sous son oreiller un livre « d'appréciations et d'analyses »</p>
L'élément perturbateur	<p>Un évènement vient perturber la situation d'équilibre, ce sont les actions qui se produisent pour faire démarrer l'aventure fantastique.</p>	<p>Après quelques instants, il tombe sur un portrait qui le frappe et ne peut s'empêcher de fermer les yeux. L'homme s'efforce de les ouvrir, il reste stupéfait devant le tableau, c'est une jeune fille qui devient femme, il a été tellement bien peint qu'elle paraît vivante. Après une heure de contemplation, il décide d'ouvrir un livre pour en savoir davantage. » c'est le moment d'avertissement dans le récit.</p>

Les péripéties	Cette étape présente les diverses actions qui se produisent après les moments de perturbations pour chercher une solution.	la jeune fille peinte était d'une rare beauté, elle avait épousé le peintre qu'elle aimait tant, il était passionné de son art et cela la rendait malheureuse. Un beau jour, le peintre demanda à sa femme de poser pour un portrait, malgré sa réticence elle posa pour son bien aimé. Il faisait un travail acharné, ne préoccupant point de sa femme qui de jour en jour s'éteint et le tableau s'aboutit.
Le Dénouement	cette partie vient pour rétablir les moments problèmes.	Il lui resta quelques détails à faire avant d'achever le portrait «qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil », il détournait rarement les yeux de son tableaux jusqu'à en devenir fou et ses admirateurs n'étaient plus admis dans la cour du peintre.
La situation finale	Le retour au quotidien qui marque la fin du récit fantastique n'est pas heureux.	En ayant enfin terminé, il enleva ses yeux de son portrait pour trouver sa femme morte après avoir donné vie à ce tableau.

2.2 La structure compositionnelle

Un récit s'organise principalement à partir d'un modèle de séquence narrative, d'autres types de séquence peuvent y être insérés, concernant les types de discours des énoncés de notre corpus, nous constatons ceci :

La présence des récits enchâssés dans quelques nouvelles que nous avons analysés.

« Je vais vous dire l'aventure telle quelle, sans chercher à l'expliquer. Il est bien certain qu'elle est explicable, à moins que je n'aie eu mon heure de folie. Mais non, je n'ai pas été fou, et vous en donnerai la preuve. Imaginez ce que vous voudrez. Voici les faits tout simples. C'était en 1827, au mois de juillet. Je me trouvais à Rouen en garnison. Un jour, comme je me promenais sur le quai, je rencontrais un homme que je crus reconnaître sans me rappeler au juste qui c'était » (cf. Annexe.1.1)

« Voici ce que contenait ce cahier: Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, je vécus tranquille, sans amour. La vie m'apparaissait très simple, très bonne et très facile. J'étais riche. J'avais du goût pour tant de choses que je ne pouvais éprouver de passion pour rien. C'est bon de vivre ! Je me réveillais heureux, chaque jour, pour faire des choses qui me plaisaient, et je me couchais satisfait, avec l'espérance paisible du lendemain et de l'avenir sans souci.... » (cf. Annexe.1.2)

« J'y lus le vague et singulier récit qui suit : « C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumière et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon ; aimant et chérissant toutes choses... » (cf. Annexe.1.11)

« Ce conte disait à peu près ceci : un jour, un pauvre paysan d'Ispahan, accablé de fatigue et de chaleur, s'assit dans son jardin à l'ombre d'un figuier... » (Annexe 1.17)

Nous apercevons également des séquences de descriptions physique et psychologique des personnages :

« Le portrait, je l'ai déjà dit, était celui d'une jeune fille. C'était une simple tête, avec des épaules, le tout dans ce style qu'on appelle, en langage technique, style de vignette ; beaucoup de la manière de Sully dans ses têtes de prédilection. Les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants, se fondaient insaisissablement dans l'ombre vague, mais profonde, qui servait de fond à l'ensemble. Le cadre était ovale, magnifiquement doré et guilloché dans le goût moresque. Comme œuvre d'art, on ne pouvait rien trouver de plus admirable que la peinture elle-même. »

(cf. Annexe.1.11)

« C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de Gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté ... » (cf. Annexe.1.11)

« Il était fort maigre avec des joues creuses et des cheveux presque blancs qu'on devinait blanchis en quelques mois. Ses vêtements semblaient trop larges pour ses membres secs, pour sa poitrine rétrécie, pour son ventre creux. On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver. Sa Folie, son idée était là, dans cette tête, obstinée, harcelante, dévorante. » cf. Annexe.1.2)

2.3 Le système énonciatif

A travers notre analyse, nous avons constaté que l'énonciation dans le récit fantastique peut avoir une forme de subjectivité et une forme d'objectivité.

En effet, nous avons rencontré dans certains nouveaux analysés l'emploi :

➤ Des pronoms personnels : je, nous, moi...

« Moi aussi, je sais une chose étrange » (cf. Annexe.1.1)

« Nous nous installâmes dans une des chambres les plus petites » (cf. Annexe.1.11)

« Il me remit le journal de ce misérable homme » (cf. Annexe.1.12)

« Nous buvions du punch et nous fumions en causant littérature » (cf. Annexe.1.4)

➤ Des adjectifs possessifs : (ma, notre)

« Ma main, tu as dû la voir à ma sonnette » (cf. Annexe.1.4)

« Le temps, qui, à notre départ » (cf. Annexe.1.10)

➤ Des expressions et des mots de sentiment et de jugements :

« Je me sentais moi-même engourdi, étourdi » (cf. Annexe.1.5)

« Je m'agite, je sens mon effarement grandir » (cf. Annexe.1.3)

« C'est ainsi. Inexorablement, se déplaçant » (cf. Annexe.1.1)

« Il est bien certain qu'elle est ... », « Sans doute... » (cf. Annexe.1.1)

➤ Des indicateurs spatiaux temporels :

« *Quand je me réveillai le lendemain matin* » (cf. Annexe.1.8)

« *J'ai eu peur ce jour-là.* » (cf. Annexe.1.13)

« *Désormais je me sens en ce monde* » (cf. Annexe.1.17)

➤ Des verbes d'opinion :

« *Je Me pris, je crois, à envier* » (cf. Annexe.1.18)

« *Je désire que mon nom bientôt..* » (cf. Annexe.1.17)

« *Je considère l'accouplement légal* » (cf. Annexe.1.3)

➤ Les phrases expressives

« *Hélas ! La ruse de ma femme.* » (cf. Annexe.1.9)

« *Alors pourquoi me marier, diras-tu ?* » (cf. Annexe.1.15)

« *Oh ! Lugubre et terrible machine ! Machine d'Horreur et de Crime, – d'Agonie et de Mort !* »
(cf. Annexe.1.16)

Les éléments si dessus, indiquent la subjectivité d'un narrateur intra diégétique, portant un point de vue interne, il peut figurer comme un personnage principal ;(cf. Annexe.1.3), ainsi qu'il peut être un personnage témoin dans le récit ;(cf. Annexe.1.3).

Nous avons également trouvé d'autres où il est utilisé des pronoms de troisième personne

« *Elle eut dans son sommeil, un faible gémissement.* » (cf. Annexe1.20)

« *Il le connaissait depuis l'enfance...* » (cf. Annexe1.7)

« *Ils traversèrent le champ* » (cf. Annexe1.7)

Ce qui nous permet de voir que le narrateur est à l'extérieur de l'histoire, il nous rapporte que les faits avec toute neutralité portant un point de vue omniscient.

Nous avons déterminé que les nouvelles possédant des récits cadres et encadrés introduisent deux narrateurs, dans lesquels leurs points de vue peuvent se distinguer. Nous citons à titre d'exemple dans La nouvelle de Edgar Allain Poe intitulé le portrait ovale (cf. Annexe.1.11) la voix narrative se manifeste au niveau du récit cadre, tant dis que dans le récit encadré celle-ci prend distance vis-à-vis de ce qui est relaté.

➤ Système des temps verbaux

Nous distinguons deux temps employés dans les nouvelles fantastiques :

L'imparfait qui est utilisé majoritairement pour la description des décors, des personnages du récit.

« *Un orage montait, il avait un tic.* » (cf. Annexe.1.15)

« *Il semblait vieilli, ses cheveux étaient tout blancs, Il marchait courbé.* » (cf. Annexe.1.1)

« *Il regardait d'un œil effaré, sur lequel voltigeaient* » (cf. Annexe.1.6)

« *Le cadre était ovale, il contemplait, il me déplaisait* » (cf. Annexe.1.11)

Le passé simple est employé pour désigner les **actions** des personnages, ce qui fait avancer l'histoire.

« *Il leva les yeux, ouvrit les paupières, il chercha à se retourner* » (cf. Annexe.1.20)

« *Je fus invité, le feu prit un étrange degré, je vis clairement que...* » (cf. Annexe.1.10)

« *Je le crus, se lança, il se tut* » (cf. Annexe.1.9)

« *Le comte regarda, il tressaillit* » (cf. Annexe.1.7)

« *Il tira, il versa, il tomba, on parla...* » (cf. Annexe.1.4)

2.4 Les procédés langagiers

Nous soulignons que dans la plupart des nouvelles figurent des procédés langagiers, comme la

➤ Description

« *Une jeune fille d'une très rare beauté...* » (cf. Annexe.1.11)

« *Les murs de la cellule étaient nus* » (cf. Annexe.1.2)

« *Il faisait un temps magnifique ; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux* » (cf. Annexe.1.5)

« *Une peau d'une blancheur éblouissante* » (cf. Annexe.1.10) »

➤ L'argumentation

« *Je considère l'accouplement légal comme une bêtise. Je suis certain que ...* » (cf. Annexe.1.3)

« *Je crois que cette main est tout simplement de la viande indienne conservée par le procédé nouveau, je te conseille d'en faire du bouillon..* » (cf. Annexe.1.4)

« J'allais croire à une vision, à une erreur de mes sens, quand je m'approchai de ma fenêtre »

(cf. Annexe.1.1)

« Je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues »
(cf. Annexe.1.5)

➤ L'explication

« Je veux sentir un être près de moi...Parce que j'ai peur, tout seul. » (cf. Annexe.1.3)

« La musique, cet art complexe et mystérieux, précis comme l'algèbre et vague comme un rêve, cet art fait de mathématiques et de brise, ne vient donc que de la propriété étrange d'une petite peau » (cf. Annexe.1.15)

« Je vis clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité ; car les Prunelles de ces êtres encadrés remuaient... » (cf. Annexe.1.10)

« Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son » (cf. Annexe.1.13)

« Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes semblables » (cf. Annexe.1.8)

➤ La narration :

« C'était un ami de jeunesse que j'avais beaucoup aimé. Depuis cinq ans que je ne l'avais vu, il semblait vieilli d'un demi-siècle » (cf. Annexe.1.1)

« Le lendemain en fin de matinée, j'étais de retour chez moi. C'est alors que je faillis mourir de douleur et d'effroi » (cf. Annexe.1.14)

« L'année dernière, je fus invité, ainsi que deux de mes camarades d'atelier, Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli, à passer quelques jours dans une terre au fond de la Normandie » (cf. Annexe.1.10)

« Tout à coup la porte s'ouvre toute grande et un de mes bons amis d'enfance entre comme un ouragan » (cf. Annexe.1.4)

« Un jour, un pauvre paysan d'Ispahan, accablé de fatigue et de chaleur, s'assit dans son jardin à l'ombre d'un figuier, contempla un instant sa vieille maison couleur de terre ensoleillée, se laissa bercer par un chant de source et s'endormit. » (cf. Annexe.1.17)

3 Caractéristiques sémantiques

L'analyse que nous avons effectuée nous a conduits à dégager des procédés qui renvoient à la sémantique comme les figures de styles, le champ sémantique et le niveau de langue employé.

3.1 Les figures de style :

Ce sont des procédés utilisés dans la rhétorique classée selon leurs constructions et l'effet qu'elles visent à atteindre comme les figures : de l'analogie, la substitution, de l'opposition, amplification, l'atténuation, et de la construction.

- La comparaison

Ce procédé d'analogie consiste à comparer entre deux termes « comparé et comparant » à partir un outil de comparaison que nous avons dégagé à partir des nouveaux analysés :

« Corps entiers devient mou comme une éponge. » (cf. Annexe.1.1)

« On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver. » (cf. Annexe.1.2)

« Roulé comme une boule » (cf. Annexe.1.3)

« Un de mes bons amis d'enfance entre comme un ouragan » (cf. Annexe.1.4)

« J'étais comme ensevelie jusqu'à la ceinture » (cf. Annexe.1.5)

« De belles collines aux lignes ondulées et voluptueuses comme des hanches de femme » (cf. Annexe.1.6)

« J'avais dû pâlir comme la mort » (cf. Annexe.1.7)

« Les chemins creux où nous marchions étaient comme le lit d'un torrent... je sentis, en y entrant, comme un frisson de fièvre » (cf. Annexe.2.3)

« L'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe » (cf. Annexe.2.3)

« Hurla comme dans l'angoisse d'un rêve » (cf. Annexe.2.6)

« Même avec l'annonce de ta mort, comme une intrigue destinée à lui faire endosser une grave défection » (cf. Annexe.2.7)

« Lui voler sa pensée comme on volait une bourse » (cf. Annexe.2.8)

« le corps entiers devient mou comme une éponge »(cf. Annexe.1.19)

« Château est à louer, Madame, dit-il comme à regret » (cf. Annexe.4.3)

« je me sens en ce monde comme un vieux corbeau » (cf. Annexe.4.1)

➤ Métaphore :

Ce procédé proche de la comparaison consiste à désigner une idée où une chose en employant un mot lié à ce que l'on veut désigner, il est constitué de deux éléments le comparant et le comparé, sans l'outil de comparaison.

« *J'allais à la fenêtre pour donner du jour.* » (cf. Annexe.1.1)

« *Elle passa son bras d'ivoire...* » (cf. Annexe.1.11)

« *Je suffoquais sous le poids d'une fatalité* » (cf. Annexe.1.7)

« *Elle s'était juré d'avoir un jour ma peau* » (cf. Annexe.1.13)

« *Une vapeur chaude de four passait sur les visages.* » (cf. Annexe.1.15)

➤ Personnification :

Ce procédé donne des caractéristiques humaines à des éléments inanimés ou animaux.

« *Quel mystère que cet homme tué par un Songe* » (cf. Annexe.1.2)

« *Des branches d'arbre me caressent le visage* » (cf. Annexe.1.1)

« *Une impatience nerveuse me courût* » (cf. Annexe.1.3)

« *Elle a peut-être prit de mauvaises habitudes cette main* » (cf. Annexe.1.4)

« *Le volcan, d'humeur débonnaire ce jour-là, fumait tout tranquillement sa pipe* » (cf. Annexe.1.6)

« *Le sommeil m'avait surpris à l'improviste* » (cf. Annexe.1.7)

« *Il venait heurter de son petit marteau à la porte de mon sommeil* » (cf. Annexe.1.9)

« *La cafetière sauta légèrement sur la table* » (cf. Annexe.1.10)

« *Ne haïssant que l'Art qui était son rival* » (cf. Annexe.1.11)

« *Le canon également me lorgnait de son œil de cyclope meurtrier* » (cf. Annexe.1.13)

« *Les coulisses ont des oreilles* » (cf. Annexe.1.14)

« *Lorsque la nuit fut venue* » (cf. Annexe.1.19)

« *Un rêve étrange le visita* » (cf. Annexe.1.17)

➤ Hyperbole

Il s'agit d'une figure d'amplification qui désigne l'exagération dans l'énoncé pour laisser une impression forte chez le lecteur.

« *Tomba ivre-mort* » (cf. Annexe.1.4)

« *Je demeure ainsi pendant un temps infini* » (cf. Annexe.1.3)

« *Une sueur froide inonda tout mon corps.* » (cf. Annexe.1.10)

« *... prêt à mourir de peur* » (cf. Annexe.1.13)

« *Ces paroles firent dresser à la tête de tous les convives.* » (cf. Annexe.1.19)

➤ Gradation :

C'est ainsi un procédé d'amplification sous une forme d'énumération.

« *Maniaque inquiétant, effrayant même.* » (cf. Annexe.1.15)

➤ Métonymie

Il s'agit d'une figure de substitution dans lequel est utilisé un mot pour signifier une autre idée.

« *Il lui versa à l'étudiant un grand verre de punch* » (cf. Annexe.1.4)

➤ Synecdoque :

La synecdoque une figure proche de la métonymie consiste à donner à un mot un sens plus large ou plus restreint.

« *Aux yeux qu'ils avaient admirés, aux cœurs qui les avaient aimées* » (cf. Annexe.1.2)

3.2 Le champ sémantique

Nous retenons sur ce point que le lexique employé pour exprimer le fantastique dans tout le corpus analysé est lié à l'angoisse, la peur, le doute, et à l'étrange :

- « *J'ai subi l'horrible épouvante, je souffre trop, j'avais eu un de ces incompréhensibles* » (cf. Annexe.1.1)
- « *Cette restauration étrange, tourmentait beaucoup, Le mystérieux reconstructeur avait travaillé, Sa vague terreur s'était changée en stupéfaction* » (cf. Annexe.1.6)
- « *Un frisson douloureux, fou depuis longtemps peut-être, maniaque inquiétant, effrayant* » (cf. Annexe.1.15)

3.3 Le registre de langue

Nous soulignons que le registre de langue employé dans la majorité des nouvelles appartient au registre soutenu étant donné que les énonciateurs appartiennent à un temps où ce genre se publiait dans les revues et les journaux.

- « *Un logis, il m'y demeuré ce jour-là ..., tressaillir* » (cf. Annexe.1.1)
- « *Ce misérable homme, ...qui avaient palpé ces choses, la tiédeur des étoffes* » (cf. Annexe.1.2)
- « *Je bredouillai, tout à fait vigoureux* » (cf. Annexe.1.18)
- « *Une lueur blafarde, les aïeux, le feu qui flambait, l'archet des virtuoses.* » (cf. Annexe.1.10)
- « *Sottise, calomnies, « convient de faire », « son cou s'empourpra », le défunt, un remède, « son noir desseïn* » (cf. Annexe.1.14)

4. Les caractéristiques grammaticales

Dans cette catégorie des caractéristiques, il s'agit de déceler la structure des phrases et la ponctuation employée dans les textes que nous avons analysés.

4.1 Les phrases

Nous remarquons que dans la nouvelle fantastique nous trouverons des phrases :

➤ De la voix passive :

- « *On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver.* » (cf. Annexe.1.2)
- « *Cette sortie fut accueillie par des rires formidables.* » (cf. Annexe.1.4)
- « *Le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail* » (cf. Annexe.1.11)
- « *Les objets, dans la chambre, étaient maintenant éclairées par une lueur...* » (cf. Annexe.1.7)

➤ De styles directs :

- « *Je balbutiai : Tu ne m'avais jamais dit ça !* » (cf. Annexe.1.15)
- « *Le voyageur répondit : Je n'en sais rien.* » (cf. Annexe.1.13)
- « *Elle dit, paisible : - Carlo, qu'y a-t-il dans le jardin ?* » (cf. Annexe.1.20)
- « *Criant d'une voix éclatante : « En vérité, c'est la Vie elle-même »* » (cf. Annexe.1.11)

Type de phrases utilisés sont les :

➤ Phrases déclaratives

« *C'était à la fin d'une soirée intime* » (cf. Annexe.1.1)

« *Trois jeunes gens, trois amis qui avaient fait ensemble le voyage d'Italie* » (cf. Annexe.1.6)

« *C'était une jeune fille d'une très rare beauté.* » (cf. Annexe.1.11)

➤ Phrases exclamatives :

- « *Cet infâme réveille-matin au fond du fleuve !* » (cf. Annexe.1.19)
- « *Oh ! Je t'en prie* » (cf. Annexe.1.20)
- « *Allons, debout !* » (cf. Annexe.1.5)

➤ Phrases interrogatives

- « *Qui aurait pu résister à un tel attrait ?* » (cf. Annexe.1.8)

- « *Est-il nécessaire de le préciser ?* » (cf. Annexe.1.17)
- « *Mon cher ami, tu n'y comprends rien ?* » (cf. Annexe.1.3)

4.2 La ponctuation

Nous soulignons la présence des signes graphiques employés dans les nouvelles pour organiser le texte, nous citons ; les points, les points virgules, les virgules, pour marquer une pause de courte ou de longue durée

Tant dis que les guillemets se présentent dans les énoncés de dialogues.

« Allons, debout ! » (cf. Annexe.1.5)

« *Je ne trouverai personne avec qui causer.* » (cf. Annexe.1.3)

« *Trop tard, trop tard !* » (cf. Annexe.1.8)

5. Les Caractéristiques d'oralités

Dans ce procédé nous désignons le style oral dans les dialogues figurant dans les nouvelles, celle-ci permettent au lecteur de se positionner dans l'intonation et le ton.

- J'interrompis avec colère : « *ah ! Ça voyons, vous fichez vous de moi ? Vous n'y pouvez pas entrer, puisque voici la clef* » le ton employé est la colère. (cf. Annexe.1.1)
- « *Comment ne pas la reconnaître et me souvenir de tout sans trembler ?...* » le ton employé est la peur. (cf. Annexe.1.12)
- ...criant d'une voix éclatante : « *En vérité, c'est la Vie elle-même !* » le ton employé dans le dialogue est la stupéfaction (cf. Annexe.1.15)

Conclusion

En somme, nous constatons qu'au niveau des caractéristiques communicationnelles (cf. supra 1) les énonciateurs de ce genre traitent des thèmes racontant des événements inexplicables et surnaturels qui apportent le doute et l'inquiétude. Ils s'adressent au large public, dont la visée est de provoquer l'incertitude et la peur chez les lecteurs.

Concernant les caractéristiques textuelles (cf. supra 2), nous avons retenu que la structure narrative des nouvelles fantastique sont similaire, en effet, celle-ci se présente dans un texte bref, généralement de quelques pages, rédigé en cinq parties ; la situation initiale, l'élément perturbateur, les péripéties, le dénouement et la chute.

Nous pouvons également avoir des nouvelles à structure complexe qui obtiennent des récits cadres et encadrés, d'ailleurs nous apercevons que deux narrateurs et deux points de vue différents peuvent se manifester dedans, il se peut être un narrateur personnage principal, personnage témoin, où bien un narrateur absent dans le récit.

Nous soulignons aussi la présence des séquences descriptives qui apparaissent pour décrire le cadre spatiotemporel et les personnages du récit, ceci peut ainsi parvenir pour ralentir le rythme de la narration.

Nous ajoutons à propos des temps verbaux que le présent de la narration, le passé simple et l'imparfait sont les plus utilisés pour raconter des événements et décrire des actions, nous avons détecté notamment, certains procédés langagiers tels que ; l'explication, l'argumentation, la description dans les nouvelles qui servent à raconter, expliquer et observer pour amener le lecteur vers une réflexion douteuse.

Dans les caractéristiques sémantiques (cf. supra 3), nous retenons d'une part ; que le champ lexical utilisé est lié à tout ce qui est : surnaturel, étrange, terrifiant, stupéfiant, angoisse, d'une autre part ; nous remarquons la présence des figures de style comme : la comparaison, la métaphore, la personnification, la gradation, l'hyperbole, la métonymie, l'ellipse.

Pour ce qui est des caractéristiques grammaticales (cf. supra 4), nous avons identifié la présence des phrases ; de la voix passive, de style direct, déclaratives, interrogatives, exclamatives, en outre, la ponctuation apparaît dans les textes permet d'organiser les paragraphes.

Ajoutons à ce qui a été constaté ; les caractéristiques d'oralités (cf. supra 4), que nous voyons comme nécessaire par usage de la ponctuation expressive, ce procédé lui permettra d'appréhender les intonations et les tons des énoncés.

Après l'analyse que nous avons effectuée dans ce chapitre, nous allons nous appuyer sur ces caractéristiques, pour évaluer dans le prochain chapitre au sujet de ce qui est déduit et ce qui est abordé dans la séquence didactique de la nouvelle fantastique retrouvée dans le manuel de 3AS.

Chapitre III

Enseignement de la nouvelle fantastique

Chapitre III : Enseignement de la nouvelle fantastique et les propositions

Dans ce troisième chapitre, nous tenterons de nous interroger sur le degré de la conformité de la séquence didactique qui porte sur un genre littéraire « *la nouvelle fantastique* » dans le manuel de 3AS avec notre cadre théorique du premier chapitre, ainsi qu'avec les caractéristiques du genre fantastique, retenues à l'issue du second chapitre.

Ce dernier chapitre contient trois titres principaux. Le premier portera sur la conception de la nouvelle fantastique dans le manuel scolaire (cf. infra 1.1). Le deuxième contiendra une analyse de la séquence didactique consacrée à la nouvelle dans le manuel du même niveau (cf. infra 2). Le troisième sera sur certaines critiques et propositions que nous avons abordées au sujet de la séquence didactique (cf. infra 3).

1. La nouvelle fantastique dans le manuel scolaire de 3AS

1.1 La définition du manuel scolaire

Le Petit Robert (1994) définit le manuel scolaire comme étant un : « *Ouvrage didactique présentant, sous un format maniable les notions essentielles d'une science, et spécialement les connaissances exigées par le programme scolaire* »

Cet outil met en œuvre un programme d'enseignement pour un niveau donné, il doit accompagner l'apprenant durant son parcours scolaire, vu qu'il mobilise des ressources et des connaissances essentielles en fonctions de leurs besoins.

H.Aboulfeth indique que celui-ci est : «... *mis à la disposition de l'enseignant et des apprenants afin de les aider, dans le contexte qui est le leur, à acquérir une autonomie vis-à-vis de la construction du savoir.* » (2010 ; 5).

Effectivement, la présence du manuel scolaire reste indispensable, du fait qu'il permet à l'apprenant de travailler en classe, voire à la maison. **C'est pour cela qu'il doit être conçu en usant des contenus fiables et conformes au programme officiel.**

1.2 Le manuel scolaire Algérien de 3AS

Le manuel scolaire de 3AS conçu par les trois auteurs " Fethi Mahboubi, Mohamed Rekkab et Azzedine Allaoui" est édité en 2007 après la refonte du système éducatif algérien, il contient quatre projets qui reflètent la pratique pédagogique recommandée, à savoir l'approche par les compétences.

Nous illustrons la structure des projets dans le tableau suivant :

Nous remarquons que le manuel dans son ensemble adopte la démarche du projet

<p>Projet 1</p> <p>Objet d'étude : <i>Textes et Documents d'Histoire</i></p>	<p>Projet : 2</p> <p>Objet d'étude : <i>Débat d'idées.</i></p>	<p>Projet : 3</p> <p>Objet d'étude : L'appel</p>	<p>Projet : 4</p> <p>Objet d'étude : La nouvelle fantastique</p>
<p>L'intention communicative: <i>exposer des faits et manifester son esprit critique.</i></p> <p>Les Séquences :</p> <p>Séquence 1 : Informer d'un fait d'Histoire.</p> <p>Séquence 2 : Introduire un témoignage dans un fait d'Histoire.</p> <p>Séquence 3 : Analyser commenter un fait d'Histoire.</p>	<p>L'intention communicative : <i>dialoguer pour confronter des points de vue.</i></p> <p>Les Séquences :</p> <p>Séquence 1 : S'inscrire dans un débat: convaincre ou persuader</p> <p>Séquence 2 : Prendre position dans un débat: concéder et réfuter.</p>	<p>L'intention Communicative : <i>Argumenter pour faire réagir.</i></p> <p>Les Séquences</p> <p>Séquence 1 : comprendre l'enjeu de l'appel et sa structure.</p> <p>Séquence 2 : inciter son interlocuteur à agir.</p>	<p>L'intention communicative :</p> <p>Raconter pour exprimer son imaginaire.</p> <p>Les Séquences :</p> <p>Séquence 1 : introduire le fantastique dans le cadre réaliste.</p> <p>Séquence 2 : exprimer son imaginaire dans une nouvelle fantastique</p> <p>Séquence 3 : comprendre l'enjeu de la nouvelle fantastique</p>

pédagogique visant l'installation des compétences communicative « exposer pour informer, argumenter, exhorter, raconter.. », D'ailleurs les projets sont subdivisés en deux ou trois Séquences d'apprentissage selon les caractéristiques et le degré de complexité de ce qui est enseigné.

Il est important de souligner qu'au court de ces projets, nous trouverons des situations d'évaluations qui se voient importantes dans l'apprentissage ; commençant par une évaluation diagnostique présentée avant d'entamer un projet en proposant une activité de compréhension, elle permet d'évaluer les connaissances des apprenants à propos le thème traité et d'identifier leurs difficultés. Ensuite, il y a une évaluation formative qui vient juste après le déroulement de chaque séquence et elle propose des activités qui évaluent des acquis de l'apprenant après la situation d'apprentissage afin de cerner ce qui est assimilé et de mieux faciliter la gestion de projet.

Au final, nous avons une évaluation certificative qui consiste à analyser les acquis des apprenants à la fin de chaque projet.

Ce manuel figure un outil lequel nous référons lors de notre recherche qui s'intéresse à l'étude du dernier projet intitulé « *le genre de la nouvelle fantastique.* »

Le projet concerne exactement les classes des lettres, il demeure le seul dans lequel il est utilisé des textes typiquement littéraires repose sur l'hésitation sous le titre de :

« *Rédiger une nouvelle fantastique pour exprimer son imaginaire et provoquer le trouble et le questionnement chez le lecteur* »,

L'intention communicative est d'amener les apprenants à produire des récits en exprimant leurs imaginaires. Le projet s'étale sur trois séquences comme il est indiqué dans le tableau ci-dessus ; la première s'intitule « introduire le fantastique dans le cadre réaliste » (P 167/182), la seconde : « exprimer son imaginaire dans une nouvelle fantastique » P183/19 le troisième est : « comprendre l'enjeu de la nouvelle fantastique » P195/214.

La conception de ces séquences est effectuée selon le schéma établi par Dolz, Noverraz et Schneuwly. Par ailleurs, nous remarquons que les séquences du projet portant sur notre objet d'étude contiennent cinq et quatre modules pour chacune, où elles traitent des caractéristiques textuelles et énonciatives de la nouvelle fantastique.

2. Analyse de la séquence didactique

Comme il est déjà cité, trois séquences sont consacrées dans le projet quatre du manuel de 3AS, ce découpage a été déterminé en fonction des critères du genre et des objectifs d'apprentissages, il est proposé au sein de ces séquences dix textes accompagnés des questions analytiques que nous allons examiner dans les suivantes démarches.

2.1 Les supports

Au niveau de la première séquence, nous apercevons environ cinq textes à exploiter durant les séances, pour introduire le fantastique dans un cadre réaliste.

- Support 1 : « *le NEZ* » de Gogol (p167).

Ce texte est relevé de la littérature russe, il est proposé seulement d'une situation initiale pour expliciter la notion du fantastique dans un cadre réaliste.

- Support : 2 « *la main* » de Guy de Maupassant (p170, p180).

Une nouvelle publiée dans le recueil de « *conte du jour* » en 1883 ; en effet, il est proposé de la découper en quatre parties pour mieux suivre le cheminement de l'histoire, chaque partie étudiée consiste à mettre en évidence la structure, à savoir essentiellement sur le récit cadre qui présente les personnages et les circonstances dans lequel se déroule l'histoire, et le récit encadré où le narrateur prendra en charge la suite. D'ailleurs, il peut demeurer le même narrateur dans le récit cadre et dans le récit encadré, comme il peut y avoir une multiplicité des voix narratives.

- Support 3 : « *la main* » de Guy de Maupassant (*suite*)

Nous apercevons dans ce texte un narrateur relais qui décrit les personnages et le décor de l'histoire, cette mise en place prendra en charge les procédés utilisés dans la description pour intéresser le lecteur à la suite du récit.

Support : 4 « *la main* » de Guy de Maupassant (*suite*)

L'élément intrigue est présenté dans ce texte « *la description de la main d'écorché* » pour montrer aux apprenants le choix et les termes utilisés qui font susciter la curiosité et la peur chez le lecteur, cette dernière fait identifier le fantastique dans le récit.

- Support 5 : « *la main* » de Guy de Maupassant » (*la fin*)

Il est à préciser qu'à partir de cette dernière étape, l'apprenant doit savoir sur les caractéristiques de la chute de la nouvelle fantastique qui marque des événements inexplicables et mystérieux, laissant le lecteur dans le doute.

La seconde séquence intitulée « *exprimer son imaginaire dans une nouvelle fantastique* » (p183/190) est centrée sur les procédés d'écriture de la nouvelle fantastique, elle contient quatre textes de différents auteurs :

- Support 1 : « *la ficelle* » de G. Maupassant.

L'exploitation envisagée est d'étudier le statut, le type et le point de vue du narrateur. C'est à partir de là que l'apprenant appréhendera la perception de ce dernier envers les événements déroulés, voire leurs descriptions.

- Support 2 et 3 : Al. Baricco « *un homme d'action* », T. Gautier « *Le pied de Momie* »

Dans ces deux textes, on s'intéresse à savoir sur le déroulement de l'histoire qui se fait selon des rythmes différents : la pause, l'ellipse, le sommaire...etc

Deux supports sont proposés dans la troisième séquence pour faire comprendre l'enjeu de la nouvelle fantastique. L'une est relevée de la littérature italienne de Dino BUZZATI qui s'intitule « *Suicide au parc* », l'autre de Guy de Maupassant nommée « *la peur* », il est suggéré de les lire et les comprendre, pour s'exercer à l'interprétation de l'étrange et leur permettre d'exprimer leur imaginaire.

2.2 Les consignes

Les supports exploités au niveau des trois séquences sont suivis des questions qui permettront aux apprenants de comprendre le texte et de détecter ses composantes ; en effet, à travers notre analyse nous avons constaté qu'il ne se trouve pas assez de questions concernant les caractéristiques communicationnelles, il s'agit uniquement de l'intention communicative :

- *Qu'a voulu illustrer l'auteur par cette nouvelle (p200)*

- *Quelle sensation provoque chez le lecteur la description de cette main ? (p177)*

Tant dis que les questions du plan textuel sont effectivement nombreuses, nous citons à titre d'exemple :

➤ Des questions sur le système énonciatif :

- *Quel est le point de vue narratif adopté dans le texte ? (p168)*
- *Quels sont les personnages en présence dans ce texte ? Le narrateur se trouve-t-il parmi eux ? (p171)*
- *Qui est le narrateur dans ce nouvel extrait de la nouvelle ? Justifiez votre réponse. Par quel pronom personnel se désigne-t-il ? (p173)*
- *Qui sont les personnages en présence dans ce texte ? Que font-ils ?(p176)*
- *Par quel type de narrateur le texte est-il pris en charge ? Le narrateur intervient-il dans le récit ? (p 185)*
- *Montrez que la scène peut avoir été observée de l'extérieur. (p183)*
- *En vous appuyant sur les marques de la présence du narrateur dans le texte, retrouvez les deux parties dont il est composé. (p190)*

➤ Sur la structure textuelle :

- *Retrouvez la structure du texte en vous appuyant sur l'emploi des temps et des pronoms personnels. (p 171)*
- *Quel est l'élément déterminant dans le déroulement de l'histoire ? (p176)*
- *Le narrateur s'attendait-il à une fin aussi tragique de l'Anglais ? (p180)*
- *A quelle autre partie de la nouvelle ce texte renvoie-t-il ? Justifiez votre réponse par des éléments du texte. (p180)*
- *A partir de cet exemple, par quels procédés peut-on mettre en valeur les Péripiéties essentielles d'un récit ? (p188)*
- *Quelles hypothèses pouvez-vous émettre sur la fonction de la 2ème partie pour la suite du récit ? (p190)*
- *Quels sont les passages qui annoncent une intrigue ? (p200)*

➤ Temps et verbes :

- *Quel est le temps utilisé dans le 1er paragraphe ? Quel est le temps utilisé dans le 2ème paragraphe ? Quel est le temps utilisé dans les paragraphes suivants ? (p190)*
- *Quels faits expliquent brièvement la transformation de la petite ville ? A quels temps sont-ils exprimés. (p188)*

➤ Les connecteurs temporels

- *Quelles formules signalent ces ellipses narratives ? (p188)*
- *Quels moments sont résumés ou passés sous silence par le narrateur ? Relevez les expressions qui annoncent des ellipses narratives. (p200)*
- *Relevez les passages descriptifs. A quoi servent-ils ? Quel rôle jouent-t-ils dans l'histoire ? (p176)*
- *Délimitez la partie dans laquelle le narrateur revit une scène de son passé. (P 186)*
- *Quelle étape l'auteur évoque-t-il en accéléré ? (p 188)*

➤ Les procédés langagiers :

- *L'épouse du barbier est-elle perturbée par ce fait insolite ? Quelle explication en donne-t-elle immédiatement. (p168)*
- *Ce personnage partage-t-il les certitudes de son épouse ? (p 168)*
- *Comment « l'étrange » est-il introduit dans le texte (p173)*
- *Relevez trois expressions qui montrent que l'état psychologique de Maître Hauchecorne va en empirant. (p185)*
- *Relevez les adjectifs et les verbes exprimant l'inquiétude et créant un certain suspense. (p 182)*

Au niveau grammatical, les concepteurs ont proposé des questions pour faire découvrir le vocabulaire utilisé dans le récit fantastique :

- *Relevez tous les termes qui désignent le personnage principal du texte.*
- *« Surnaturel » : relevez le champ lexical de ce mot. (p171)*
- *Relevez dans le texte les termes et expressions qui expriment un sentiment, une sensation. (p171)*
- *Relevez le champ lexical de « malin » (p185)*
- *Relevez deux termes du 1er paragraphe qui montrent comment le narrateur a l'intention de « fixer » le souvenir. (p186)*

Des activités d'expression écrites sont suggérées après chaque texte étudié ; d'ailleurs, nous soulignons qu'elles s'appuient principalement sur la structure de texte narratif et ses composantes.

-Imaginez deux suites possibles à ce récit, l'une proposera une explication rationnelle de cet événement, l'autre une explication surnaturelle. (p169)

-Rédigez le début d'une nouvelle dont vous serez le (la) narrateur (trice) et dans laquelle vous annoncerez un phénomène surnaturel ; parmi les personnages, vous mettrez au premier plan celui qui prendra votre relais. (p171)

- Rédigez un paragraphe qui terminera ce texte et dans lequel le narrateur interviendra (comme dans le début de l'extrait précédent) pour décrire l'atmosphère et les lieux dans lesquels se passe cet échange entre les deux personnages. (p174)

- Continuez la rédaction de la nouvelle, entamée précédemment, (p. 171) en cédant la narration au personnage-relais qui entamera la description des lieux, et de l'atmosphère qui y règne, de l'ambiance, etc., pour annoncer le fantastique. (p174)

-Rédigez la fin d'une nouvelle fantastique pour laisser le lecteur dans l'indécision quant à l'explication du fait raconté, (vous annoncez, brièvement dans un « chapeau », le fait surnaturel en question. (p180)

-Produisez trois descriptions de personnages en variant votre point de vue. (p185)

-En vous inspirant du texte, rédigez la partie d'un récit dans laquelle vous vous arrêtez sur un aspect d'un personnage pour relater des faits le concernant, antérieurs au moment de l'histoire que vous racontez. (p186).

-Rédigez un court récit dans lequel vous utiliserez des indications de temps pour résumer certains événements d'une l'histoire que vous choisirez. (p188)

-Dans la nouvelle que vous rédigez dans le cadre de votre projet, insérez des moments descriptifs qui, en même temps qu'ils suspendent le cours de l'histoire, informent le lecteur sur un aspect des événements que vous rapportez. (p190)

-Imaginez une autre fin à cette histoire. (p200)

-Résumez chacun des deux récits contenus dans cette nouvelle. (p208)

Les activités qui développent la compétence de l'orale ne sont pas nombreuses, nous retenons qu'il s'agit d'une seule activité qui vise de mener l'apprenant à reformuler et raconter des phénomènes étranges.

- *Vous êtes arrivé dans un lieu familier et vous avez eu l'impression de ne pas le reconnaître. Cette vision a été l'annonce d'un phénomène étrange dont vous avez été témoin. Racontez à vos camarades cette expérience en mettant en relief les indices annonciateurs de ce phénomène.* (p177).

2.3 Les évaluations

Il est introduit dans le projet les trois types de l'évaluation, dont chacune propose une activité qui sert à vérifier les acquis des apprenants au moment de l'apprentissage.

Au niveau de l'évaluation diagnostique (p166), on propose une activité de rédaction. Il s'agit de raconter un fait irréel pour évaluer les prés-requis des apprenants sur le genre à enseigner.

Concernant les évaluations formatives, nous trouvons deux activités après chaque séquence.

La première suggère deux supports :

- Un extrait du livre intitulé *Sous la lumière froide*, de Pierre Mac Orlan , Ed. Gallimard, 1961. (p181)
- Un extrait du livre intitulé *La poigne et l'ogre du métro* de Thierry Jonquet Ed. Nathan, coll. « *Lune noire* », 2002. (p182)

Les questions proposées pour l'étude de ces deux textes concernent :

- L'identification de l'étrange un récit encadré.
- Repérage des phrases qui expriment l'hésitation
- Identification du statut du narrateur dans l'histoire.

La seconde évaluation suggère d'étudier un texte de Théophile Gautier, intitulé le *Chevalier double* (p191)

Les questions élaborées impliquent à s'exercer sur l'ordre et le rythme de la narration.

La dernière évaluation nommée (certificative) « p209 » consiste à déterminer si les objectifs du projet sont atteints, c'est pourquoi il est proposé d'étudier un texte de Jean LORRAIN, *Histoires de masques*, Ed. Ch. Pirot, 1987 par une identification des caractéristiques du fantastique dans l'extrait.

3. Critiques et propositions

L'analyse de notre corpus nous a amenées à ressortir quelques insuffisances de la séquence du projet quatre intitulé *la nouvelle fantastique*, c'est pourquoi nous tenterons de mettre l'accent

sur ses caractéristiques tout en proposant une séquence qui pourra améliorer son enseignement et apprentissage dans les classes de 3AS.

3.1 Critiques

Nous apercevons dans le manuel de 3AS que le classement de la nouvelle fantastique apparaît en dernier projet, ceci peut être un inconvénient pour les apprenants des classes lettres car non seulement il est l'unique genre littéraire figuré dans le programme, en plus son enseignement semble négligé à cause des grèves que rencontrent les écoles algériennes chaque année.

Nous avons trouvé une dizaine de supports exploités dans les séquences du projet, d'ailleurs, nous avons remarqué que la plupart de ces textes étudiés se limite qu'à un seul auteur « Guy de Maupassant ».

Nous avons également constaté que l'élaboration des questions de compréhension et d'analyse ne sont pas catégorisés, ni faites dans l'ordre, par conséquent, cela pourra être insaisissable et compliqué pour l'apprenant lors de son apprentissage.

Nous observons un manque d'activités qui s'intéressent à la compréhension et la production de l'orale, en plus, la nouvelle fantastique ne semble pas étudié dans toutes ses formes et ses caractéristiques, les séquences s'intéressent uniquement au récit cadre et encadré, au rythme et au point de vue narratif, tel qu'il est indiqué dans le document d'accompagnement (juin 2011), sans mettre l'accent sur le reste des composantes : (le temps conjugué, les figures de style, les phrases employées...)

3.2 Propositions

Pour améliorer l'enseignement et l'apprentissage de notre objet d'étude, nous mettons quelques propositions qui peuvent apporter une résolution aux insuffisances que nous avons détectées durant l'analyse de la séquence.

D'abord, il nous semble important de rapprocher le projet quatre traitant *la nouvelle fantastique* pour les classes littéraires, le classer en premier ou en deuxième trimestre, vu qu'il s'agit de l'unique genre purement littéraire.

Ensuite, nous conseillons de diversifier les supports pour permettre aux apprenants de découvrir d'autres styles d'écriture, et d'élaborer des questions directes, dans l'ordre, de fait qu'elles soient saisissables.

Enfin, nous suggérons de se focaliser sur les différentes composantes *de la nouvelle fantastique* en proposant des activités qui développent les quatre compétences : « compréhension et production orale, compréhension et production écrite » et les activités de point de langue en travaillant sur des supports de différents auteurs ayant un riche contenu.

- Nous suggérons dans le tableau suivant des objectifs principaux des activités proposées :

Activités	Objectifs
Compréhension de l’oral	Travailler l’écoute et faire comprendre les composantes communicationnelles et d’oralité de la nouvelle fantastique.
Compréhension de l’écrit	Savoir Identifier les caractéristiques de la nouvelle fantastique.
Production orale	Raconter et reformuler un récit fantastique et savoir exprimer l’incertitude.
Production écrite	Produire un récit fantastique en suivant la structure narrative.

Afin de mieux cerner les caractéristiques de la nouvelle fantastique avec toute sa complexité, nous avons établi cinq modules exploitant quatre nouvelles de différents auteurs.

(cf. Annexe.1.11) : il s’agit d’une nouvelle à structure complexe, l’apprenant connaîtra, le récit cadre et encadré, et deux différents points de vue.

(cf. Annexe.1.15) : cette nouvelle vise que l’apprenant reconnaitra le narrateur personnage témoin dans le récit avec un point de vue différent.

(cf. Annexe.1.9) : quant à celle-ci a pour but de savoir sur le narrateur personnage principal, comment exprime-t-il l’incertitude et la peur.

(cf. Annexe.1.20) : l’apprenant reconnaitra la nouvelle racontée à la 3eme personne « il » d’un point de vue narratif omniscient.

Ce choix des supports est fait ainsi, afin que l’apprenant sache sur les différentes caractéristiques qu’un récit fantastique peut y avoir : « le statut de narrateur (interne, externe), les points de vue (internes, omniscients), les rythmes de la narration, la structure syntaxique, les

figures de style » D'ailleurs celles-ci lui facilitera d'abord la Compréhension des textes, en plus elle permettra à plus avoir le choix et la créativité de produire selon les composantes traitées.

- **Compréhension de l'oral :**

Les questions posées dans les activités de compréhension de l'oral concernent les caractéristiques communicationnelles, nous tenons à entraîner l'apprenant à l'écoute et à la compréhension afin de pouvoir comprendre l'histoire.

- **Compréhension de l'écrit :**

Dans cette partie, nous allons proposer une série de questions analytiques pour comprendre la structure et la composition de texte, notamment toutes les caractéristiques que la nouvelle fantastique peut y avoir.

- **Production orale :**

Nous avons proposé deux activités qui peuvent aider à améliorer la production de l'oral :

La première consiste à résumer oralement la nouvelle, afin de savoir raconter et reformuler un récit.

La deuxième est une activité de simulation, pour aider l'apprenant à savoir exprimer l'incertitude et l'inquiétude dans un récit fantastique.

- **Production écrite :**

Nous avons donné une grande importance à l'écrit dans cette séquence étant donné que l'objectif final du projet est que l'apprenant puisse rédiger une nouvelle fantastique en prenant compte de toutes ses caractéristiques.

Dans chaque module nous avons proposé des activités de rédaction d'une partie de la nouvelle pour mettre en évidence la structure narrative, ainsi qu'aider l'apprenant à savoir introduire le fantastique dans un récit et savoir exprimer le doute et l'incertitude.

3.3 Proposition d'une séquence didactique

Activités	Objectifs à atteindre
Mise en situation	Faire présenter la nouvelle fantastique en tant que genre littéraire.
Production initiale	Recueillir les prérequis et les lacunes des apprenants lors de la rédaction d'un récit fantastique pour cerner leurs besoins.
Module 1	<p>Compréhension de l'oral : Savoir identifier les caractéristiques communicationnelles de la nouvelle.</p> <p>Compréhension de l'écrit : le récit cadre</p> <p>le rythme de narration « la pause », point de vue interne.</p> <p>Vocabulaire : champ lexical</p> <p>La grammaire : phrase complexe, substituts grammaticaux, adjectifs qualificatifs.</p> <p>Conjugaison : l'imparfait.</p> <p>Production écrite : le procédé de description, la réalité quotidienne dans une situation initiale.</p>

<p>Module : 2</p>	<p>Compréhension de l'écrit : le récit enchâssé (encadré). Point de vue externe dans le récit 2 de la nouvelle.</p> <p>La grammaire : comparaison, les marques d'énonciations</p> <p>Conjugaison : le passé simple.</p> <p>Production orale : résumer et reformuler un récit</p> <p>Production écrite : rédaction des péripéties.</p>
<p>Evaluation formative</p>	<p>Proposition d'une activité qui a pour but d'évaluer l'acquisition des caractéristiques du premier support exploité dans les deux modules.</p>
<p>Module : 3</p>	<p>Compréhension de l'oral : Savoir identifier les caractéristiques communicationnelles de la nouvelle.</p> <p>Compréhension de l'écrit : narrateur témoin dans un récit, point de vue interne, le rythme de narration « la scène »</p> <p>Vocabulaire : le champ sémantique de la peur.</p> <p>La grammaire : métaphore et gradation, style direct et indirect,</p> <p>Conjugaison : les verbes d'état, et d'action.</p> <p>Production orale : exprimer l'incertitude, la peur et l'angoisse.</p> <p>Production écrite : raconter et exprimer les sensations.</p>
<p>Evaluation formative</p>	<p>Proposition d'une activité qui a pour but de vérifier l'acquisition des caractéristiques du premier support exploité dans le troisième module.</p>

Module : 4	<p>Compréhension orale : Savoir identifier les caractéristiques communicationnelles de la nouvelle.</p> <p>Compréhension de l'écrit : narrateur personnage principale, point de vue, intention communicative.</p> <p>Vocabulaire : champ sémantique dominant</p> <p>La grammaire : personnification, phrases expressives.</p> <p>Conjugaison : le conditionnel présent</p>
	Production écrite : rédiger un dénouement.
Evaluation formative	Proposition d'une activité qui a pour but de vérifier l'acquisition des caractéristiques du premier support exploité dans le quatrième module.
Module : 5	<p>Compréhension orale : Savoir identifier les caractéristiques communicationnelles de la nouvelle</p> <p>Compréhension de l'écrit : découvrir un récit raconté à la 3^{ème} personne « il », point de vue narratif omniscient.</p> <p>La grammaire : phrases de la voix passive.</p> <p>Conjugaison : imparfait et passé simple.</p> <p>Production écrite : rédiger une situation finale.</p>
Evaluation formative	Proposition d'une activité qui a pour but de vérifier l'acquisition des caractéristiques du premier support exploité dans le dernier module.

Evaluation certificative	<p>Demander de rédiger une nouvelle fantastique en prenant en considération les procédés étudiés durant les modules.</p> <p>Il s'agit d'une évaluation finale afin de voir si l'apprenant pourra rédiger une nouvelle fantastique.</p>
Remédiations	Résolution des difficultés rencontrées par les apprenants.

3.3.1 Mise en situation

Il s'agit d'introduire aux apprenants le récit fantastique et de répondre aux questions suivantes : qu'est-ce que le fantastique ?, qu'est-ce qu'une nouvelle ? Quels sont les thèmes abordés dans les récits fantastiques ?

3.3.2 Production initiale

Durant cette étape, il s'agit de proposer aux apprenants une activité qui consiste à rédiger un court récit abordant un thème fantastique, afin de pouvoir diagnostiquer les prérequis sur le genre à enseigner.

a. module 1

« Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leurs fronts sourcilleux au milieu des Apennins, aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliffe. Selon toute apparence, il avait été temporairement et tout récemment abandonné. Nous nous installâmes dans une des chambres les plus petites et les moins somptueusement meublées. Elle était située dans une tour écartée du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique et délabrée. Les murs étaient tendus de tapisseries et décorés de nombreux trophées héraldiques de toute forme, ainsi que d'une quantité vraiment prodigieuse de peintures modernes, pleines de style, dans de riches cadres d'or d'un goût arabesque. Je pris un profond intérêt, — ce fut peut-être mon délire qui commençait qui en fut cause, — je pris un profond intérêt à ces peintures qui étaient suspendues non seulement sur les faces principales des murs, mais aussi dans une foule de recoins que la bizarre architecture du château rendait inévitables ; si bien que j'ordonnai à Pedro de fermer les lourds volets de la chambre, — puisqu'il faisait déjà nuit, — d'allumer un grand candélabre à plusieurs branches placé près de son chevet, et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir garnis de crépines qui entouraient le lit. Je désirais que cela fût ainsi, pour que je pusse au moins, si je ne pouvais pas dormir, me consoler alternativement par la contemplation de ces peintures et par la lecture d'un petit volume que j'avais trouvé sur l'oreiller et qui en contenait l'appréciation et l'analyse.

Je lus longtemps, — longtemps ; — je contemplai religieusement, dévotement ; les heures s'envolèrent, rapides et glorieuses, et le profond minuit arriva. La position du candélabre me déplaisait, et, étendant la main avec difficulté pour ne pas déranger mon valet assoupi, je plaçai l'objet de manière à jeter les rayons en plein sur le livre.

Mais l'action produisit un effet absolument inattendu. Les rayons des nombreuses bougies (car il y en avait beaucoup) tombèrent alors sur une niche de la chambre que l'une des colonnes du lit avait jusque-là couverte d'une ombre profonde. J'aperçus dans une vive lumière une peinture qui m'avait d'abord échappé. C'était le portrait d'une jeune fille déjà mûrissante et presque femme. Je jetai sur la peinture un coup d'œil rapide, et je fermai les yeux. Pourquoi, — je ne le compris pas moi-même tout d'abord. Mais, pendant que mes paupières restaient closes, j'analysai rapidement la raison qui me les faisait fermer ainsi. C'était un mouvement involontaire pour gagner du temps et pour penser, — pour m'assurer que ma vue ne m'avait pas trompé, — pour calmer et préparer mon esprit à une contemplation plus froide et plus sûre. Au bout de quelques instants, je regardai de nouveau la peinture fixement.

Je ne pouvais pas douter, quand même je l'aurais voulu, que je n'y visse alors très nettement ; car le premier éclair du flambeau sur cette toile avait dissipé la stupeur rêveuse dont mes sens étaient possédés, et m'avait appelé tout d'un coup à la vie réelle.

Le portrait, je l'ai déjà dit, était celui d'une jeune fille. C'était une simple tête, avec des épaules, le tout dans ce style qu'on appelle, en langage technique, style de vignette ; beaucoup de la manière de Sully dans ses têtes de prédilection. Les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants, se fondaient insaisissablement dans l'ombre vague, mais profonde, qui servait de fond à l'ensemble. Le cadre était ovale, magnifiquement doré et guilloché dans le goût moresque. Comme œuvre d'art, on ne pouvait rien trouver de plus admirable que la peinture elle-même. Mais il se peut bien que ce ne fût ni l'exécution de l'œuvre, ni l'immortelle beauté de la physionomie qui m'impressionna si soudainement et si fortement. Encore moins devais-je croire que mon imagination, sortant d'un demi-sommeil, eût pris la tête pour celle d'une personne vivante. — Je vis tout d'abord que les détails du dessin, le style de vignette et l'aspect du cadre auraient immédiatement dissipé un pareil charme, et m'auraient préservé de toute illusion même momentanée. Tout en faisant ces réflexions, et très vivement, je restai, à demi étendu, à demi assis, une heure entière peut-être, les yeux rivés à ce portrait. À la longue, ayant découvert le vrai secret de son effet, je me laissai retomber sur le lit. J'avais deviné que le charme de la peinture était une expression vitale absolument adéquate à la vie elle-même, qui d'abord m'avait fait tressaillir, et finalement m'avait confondu, subjugué, épouvanté. Avec

une terreur profonde et respectueuse, je replaçai le candélabre dans sa position première. Ayant ainsi dérobé à ma vue la cause de ma profonde agitation, je cherchai vivement le volume qui contenait l'analyse des tableaux et leur histoire. Allant droit au numéro qui désignait le portrait ovale, j'y lus le vague et singulier récit ... »

Le portrait ovale d'Edgar Allan Poe.

Question

- **Activité de Compréhension de l'oral :**

Cette activité aide principalement l'apprenant à travailler l'écoute et la compréhension lorsque l'enseignant lit le texte. En effet, nous avons établi des questions concernant les caractéristiques communicationnelles pour évaluer la compréhension et développer les compétences de l'oral.

Thème	Les personnages	Le lieu	Le temps

- **Activité de compréhension écrite :**

Dans cette partie, nous allons proposer une série de questions analytiques pour comprendre la structure et la composition de texte.

Questions

- Lisez le texte et dégagez les aspects d'une réalité quotidienne dans l'histoire ?
- Le narrateur est-il présent ou absent ? Justifiez votre réponse en relevant des indices d'énonciation.
- De quel type de narrateur s'agit-il ? quel est son point de vue dans la narration ?
- Dégagez dans le texte le décor que décrit le narrateur ?
- Quel est le phénomène incompréhensible existant dans le récit ?
- Quel sentiment éprouve le narrateur ?
- Relevez le passage de description dans le récit et dites quelle est sa fonction pour le rythme de narration ? (Une pause)

- **Activité de Langue :**

Vocabulaire :

- Relevez le champ lexical dominant dans le texte.

Grammaire

- Comment est-elle la structure des phrases dans le texte « simple ou complexe » ?
donnez un exemple qui justifie votre réponse.
- Dégagez les substituts grammaticaux dans le texte.
- Relevez quelques adjectifs qualificatifs du texte.

Conjugaison

- A quel temps sont conjugués les verbes ?
- Pourquoi a-t-on utilisé ce temps ?

Production écrite

Rédigez une situation initiale d'un récit fantastique où vous employez les procédés de description pour mettre en place le décor et la scène du récit ainsi que les personnages.

b. Module : 2

Le support proposé est une suite du texte suggéré dans le 1^{er} module, nous l'avons choisi afin de permettre à l'apprenant de suivre le cheminement de l'histoire.

Je cherchai vivement le volume qui contenait l'analyse des tableaux et leur histoire. Allant droit au numéro qui désignait le portrait ovale, j'y lus le vague et singulier récit qui suit :

« C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumière et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon ; aimant et chérissant toutes choses ; ne haïssant que l'Art qui était son rival ; ne redoutant que la palette et les brosses, et les autres instruments fâcheux qui la privaient de la figure de son adoré. Ce fut une terrible chose pour cette dame que d'entendre

le peintre parler du désir de peindre sa jeune épouse. Mais elle était humble et obéissante, et elle s'assit avec douceur pendant de longues semaines dans la sombre et haute chambre de la tour, où la lumière filtrait sur la pâle toile seulement par le plafond. Mais lui, le peintre, mettait sa gloire dans son œuvre, qui avançait d'heure en heure et de jour en jour. — Et c'était un homme passionné, et étrange, et pensif, qui se perdait en rêveries ; si bien qu'il ne voulait pas voir que la lumière qui tombait si lugubrement dans cette tour isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme, qui languissait visiblement pour tout le monde, excepté pour lui. Cependant, elle souriait toujours, et toujours sans se plaindre, parce qu'elle voyait que le peintre (qui avait un grand renom) prenait un plaisir vif et brûlant dans sa tâche, et travaillait nuit et jour pour peindre celle qui l'aimait si fort, mais qui devenait de jour en jour plus languissante et plus faible. Et, en vérité, ceux qui contemplaient le portrait parlaient à voix basse de sa ressemblance, comme d'une puissante merveille et comme d'une preuve non moins grande de la puissance du peintre que de son profond amour pour celle qu'il peignait si miraculeusement bien. — Mais, à la longue, comme la besogne approchait sa

De sa fin, personne ne fut plus admis dans la tour ; car le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail, et il détournait rarement ses yeux de la toile, même pour regarder la figure de sa femme. Et il ne voulait pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient tirées des joues de celle qui était assise près de lui. Et, quand bien des semaines furent passées et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil, l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé ; et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé ; mais, une minute après, comme il contemplait encore, il trembla, et il fut frappé d'effroi ; et, criant d'une voix éclatante : « En vérité, c'est la Vie elle-même ! » il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : — elle était morte ! »

Le portait ovale Edgar Allain Poe

Activité de compréhension de l'écrit

- a. L'histoire relatée dans le récit est-il raconté par le même narrateur ? Justifiez votre réponse, de quel type s'agit-il ? Quel est son point de vue ?
- b. Quelle sensation éprouve la fille à travers l'art de son époux ?
- c. Quel est l'élément étrange dans l'extrait ?
- d. Que représente le narrateur premier dans le récit ?
- e. Identifiez le récit cadre et le récit encadré dans la nouvelle ?
- f. Comment apparait la chute de la nouvelle ?

- **Activité de Langue**

Vocabulaire

- Quel est le niveau de langue employé dans le récit ?

Grammaire

Dites de quelle figure de style s'agit-il cette phrase en justifiant votre réponse ?

« L'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe »

Relevez dans le texte une phrase de la voix passive.

Conjugaison

- Quelle est la valeur des temps conjugués dans le récit ?

- **Production orale**

Résumez la nouvelle de Edgar Allain Poe intitulé le portrait ovale.

- **Production écrite**

Rédigez dans quelques lignes la suite de la nouvelle fantastique écrite par Edgar Allain Poe, en imaginant les actions du narrateur premier lorsque il achève la lecture du livre et les actions qui peuvent se dérouler par la suite.

➤ **Évaluation formative**

Nous proposons (cf. Annexe.1.1) comme support afin de voir si l'acquisition de la nouvelle fantastique dans les deux premiers modules est réussite.

✓ Répondez aux questions suivantes :

Thème	Le personnage	Le lieu	Le temps

Identifier les narrateurs du récit et dites s'ils sont présents ou absents en justifiant votre réponse.

1. Comment la nouvelle a-t-elle commencé ?
2. Dites quel est le processus de description dans la nouvelle ?
3. De quelles figures de style s'agitent les phrases suivantes
4. Le rôle du récit 1 dans la nouvelle ?
5. Dégagez le processus de description dans la nouvelle ?
6. De quelles figures de style s'agitent les phrases suivantes

:« *Le corps devient mou comme une éponge* », « *J'allais à la fenêtre pour donner du jour* »

7. Quels sont les temps utilisés ? pour quoi ?
8. Dégagez le processus de description dans la nouvelle ?
9. Les temps utilisés ? pour quoi ?

c. Module 3 :

Il s'agit d'une nouvelle de Guy de Maupassant qui s'intitule **UN FOU ?**

- **Activité de Compréhension de l'oral**

- Quel est le thème de l'histoire ? Où se déroule et quand ?
- Combien figure-t-il de personnages dans le récit ?
- Quel est l'élément perturbateur dans le récit ?

- **Activité de compréhension de l'écrit**

- Le narrateur est-il présent ou absent ? Justifiez votre réponse en relevant les indices d'énonciation.
- Comment décrit le narrateur son ami Jaques Parent ?
- Quelle étrange pouvoir que Jaques Parent possède ? Que fait-il pour que le narrateur le croie ?
- Comment était la réaction du narrateur lorsqu'il découvre le pouvoir de son amie ?
- Quel est le point de vue du narrateur ?
- Comment apparaît le rythme de la narration et de l'histoire dans la nouvelle ?

- **Activité de Langue**

Vocabulaire

- Relevez le champ lexical de la peur dans le texte.

Grammaire

- Relevez dans le texte 3 figures de styles ; une comparaison, une métaphore, et une gradation.
- Dégagez trois phrases expressives différentes.
- Quel est le style des phrases employées dans le récit ?
- Relevez une phrase de la voix passive dans le texte.
- Relevez les verbes employés pour exprimer la sensation ? de quelle catégorie s'agissent-ils ?
- Quels sont les adjectifs employés dans les phrases où il est exprimé une sensation ?

Conjugaison

- A quel temps sont conjugués les verbes ?

- **Production orale**

- Après avoir compris la nouvelle fantastique le Fou ? Jouez avec votre camarade en classe la terrifiante révélation de jaque à son ami prenant en considération le ton des phrases et la gestuelle.

- **Production écrite**

- Rédigez dans quelques lignes votre sensation lorsque vous avez lu cette nouvelle fantastique le fou ?

- **Évaluation formative**

Nous proposons (cf. Annexe.1.8) comme support afin de voir si l'acquisition de la nouvelle fantastique dans module 3 est réussite.

- ✓ Remplissez le tableau suivant :

Thème	Les personnages	Le lieu	Le temps

Questions

- Réalisez un schéma narratif à la nouvelle.
- Dégagez l'étrangeté dans le récit ?
- Quel est le statut du narrateur ? Quel est son point de vue dans la narration ?
- Comment apparaît le rythme de la narration dans le récit ?
- Les verbes sont employés à quel temps ?
- Quel est le champ sémantique dominant ?

- Relevez une personnification dans la nouvelle.
- Quel est la visée communicative de la nouvelle fantasque ?

d. Module 4 :

le réveil matin de Roch Carrier

- **Activité de compréhension de l'oral**

- Quel est le thème de l'histoire ? Où se déroule et quand ?
- Combien y a-t-il de personnages dans le récit ?

- **Activité de Compréhension de l'écrit**

- A quel moment l'étrangeté apparaît dans le récit ?
- Le narrateur est-il présent ou absent ? Justifiez votre réponse en relevant les indices d'énonciation.
- Comment réagit le personnage face à l'étrangeté de son réveille-matin ?
- Quel est le point de vue du narrateur ?
- Que fait le narrateur pour résoudre son problème ?

Quelle est l'intention communicative du récit fantastique ?

- **Activité de Langue :**

Vocabulaire

- Relevez le champ sémantique dominant.

Grammaire

- Relevez dans le texte une personnification
- Relevez deux phrases expressives, qu'expriment-elles ?

Conjugaison

- Quels sont les temps dominants du récit ?
- Justifier l'emploi du conditionnel présent dans le début du récit ?
 - **Production orale et écrite :**
- Mettez-vous à la place du personnage et racontez dans quelques lignes quelle réaction aurez-vous pour résoudre le problème du réveil.
- **Évaluation formative**

Nous proposons (cf. Annexe.1.10) comme support afin de voir si l'acquisition de la nouvelle fantastique dans module 4 est réussite.

Remplissez le tableau suivant :

Thème	Les personnages	Le lieu	Le temps

Question

- Comment le récit est-il raconté ?
- Relevez une structure descriptive dans la nouvelle fantastique ?
- Le narrateur est-il présent ? Si oui, justifiez votre réponse en relevant les indices de modalité ?
- Identifiez la phrase exprimant la peur, l'angoisse et l'incertitude.
- De quelle figure de style s'agit-elle ? « *Elle passa son bras d'ivoire* ».
- A quel temps les verbes sont-ils conjugués.

e. Module 5 :

(cf. Annexe.1.20)

- **Activité de Compréhension de l'oral**

Thème (quoi)	Personnages (qui ?)	Lieu (où)	Temps (quand)

- **Activité de compréhension de l'écrit**

- Pourquoi Maria est-elle angoissée ?
- Comment décrit le narrateur le jardin à travers les yeux de Carlo ?
- Que se passe-t-il après la fermeture des volets ?
- Le narrateur est-il absent ou présent dans l'histoire ? Quel est son point de vue ?
- Où se trouvent les faits fantastiques dans cette histoire ?
- Comment apparait la chute du récit ?

- **Activités de Langue :**

Vocabulaire

- Relevez le champ lexical dominant dans le texte.
- Quel est le niveau de langue employé dans le récit ?

Grammaire

- Comment est-elle la structure des phrases du récit ? Donnez un exemple qui justifie votre réponse.
- Relevez deux phrases de la voix passive dans le texte.

Conjugaison

- Quel sont les temps dominants du récit ?
- Relevez les verbes d'état et les verbes d'action ?

- **Production de l'écrit**

- Dans une dizaine de lignes décrivez comment serait la réaction de Carlo s'il avait aperçu les faits qui se déroulaient dans le jardin en imaginant une autre fin qui suscite l'inquiétude dans l'histoire.

- **Evaluation formative :**

Nous proposons (cf. Annexe.1.7) comme support afin de voir si l'acquisition du nouveau fantastique dans module 5 est réussite.

Thème	Les personnages	Le lieu	Le temps

Questions

- Quel est le pronom employé dans le texte pour la narration, que signifie cela ?
- Quel est le point de vue narratif ?
- Relevez les mots et les expressions traduisant l'étrange des faits.
- Quel est le niveau de langue employé dans le récit ?
- Relevez une phrase de la voix passive
- A quel temps les verbes sont-ils conjugués ?
- Quel est l'intention communicative du texte ?

- **Evaluation certificative**

En respectant la structure et les procédés étudiés rédigez une nouvelle fantastique dans laquelle vous employez un récit cadre avec un rythme de narration accéléré. Ainsi que des figures de styles, les phrases qui expriment l'angoisse, la peur et le doute.

3.3.3 Remédiation

Après avoir corrigé les rédactions des apprenants, l'enseignant est censé de réaliser des activités afin de réparer les erreurs des apprenants et de résoudre les problèmes qu'ils rencontrent.

Conclusion générale

Conclusion générale

Notre mémoire s'intéresse à l'enseignement de la nouvelle fantastique dans les classes de 3AS, en effet, l'idée de cette recherche nous a conduit de s'interroger sur les caractéristiques que constitue la nouvelle fantastique et la prise en charges de ses composantes dans les séquences consacrés à ce genre, c'est pourquoi nous avons tenté d'émettre des hypothèses que nous avons confirmé lors de notre analyse.

En premier lieu, il a fallu de définir quelques notions que constitue notre étude et analyser par la suite notre corpus que nous avons récolté pour déceler les caractéristiques de ce genre.

Nous constatons que les nouvelles examinées ont une diversité de caractéristiques sur le point : communicationnelle, textuel, sémantique, grammatical, et oralité, c'est pour cela que la nouvelle fantastique est recommandé comme un meilleur document littéraire à exploiter.

Par ailleurs, l'analyse du manuel scolaire et la séquence didactique nous amené à déceler quelques négligences envers l'enseignement et l'apprentissage de ce genre.

Nous considérons que le classement qu'on lui attribue est un désavantage pour les apprenants de filières littéraire, en plus, nous ne trouvons pas une variété des supports à exploiter, les questions suivis de chaque support sont présenté d'une manière désordonnée, ce qui peut défavoriser et perturber la compréhension chez l'apprenant.

C'est ainsi pour les caractéristiques de la nouvelles fantastique, elles ne sont pas entièrement prises en charge dans les activités proposées dans le manuel.

A travers l'analyse des supports et des consignes figurant dans les séquences, nous avons remarqué que les questions se focalisent sur les éléments suivant :

- La structure complexe de la nouvelle (récit cadre et récit encadré)
- Les connecteurs temporelles (l'ellipse, la scène, la pause.)
- Le statut et le point de vue du narrateur.

Nous avons constaté Une insuffisance des activités de compréhension et de productions orales et un manque d'activités de point de langue.

Les résultats de notre analyse de recherche nous ont amené à proposer des pistes qui ont pour objectif de remédier les insuffisances de la séquence didactique du manuel 3AS et permettre de mieux l'exploiter dans nos classes.

Nous avons élaboré une séquence de cinq modules qui contient des activités de compétences orale et écrite, ainsi que celles des points de langue.

Les activités prennent en charge toutes les caractéristiques citées dans l'analyse du corpus.

Nous avons proposé des supports de différentes caractéristiques afin que l'apprenant puisse distinguer toutes les caractéristiques que la nouvelle fantastique peut contenir.

En conclusion, nous estimons que notre travail de recherche nous a permis de saisir les caractéristiques de la nouvelle fantastique et son enseignement dans les classes de 3 années secondaire, de même, la séquence que nous avons élaborée pourra remédier les difficultés rencontrés lors de l'enseignement de ce genre littéraire.

Nous souhaitons voir notre modeste travail de recherche développés par d'autres chercheurs qui feront émerger le principe de notre étude.

Référence bibliographique

Ouvrage

- Canvat Karl, *Enseigner La littérature par les genres*, De Boeck Duculot, 1999
- Yves Stalloni, *les genres littéraires*, Armand colin ,2005

Documents officiel

- Ministère de l'Education Nationale, (2005), *Le programme officiel de la troisième Année secondaire*, ONPS
- FETHI MAHBOUBI, MOHAMED REKKAB ET AZZEDDINE ALLAOUI, (2013 /2014) *Manuel de 3AS*, Algérie : Ministère de l'éducation nationale
- MEN (2000) « *Réforme du système éducatif* » [en ligne]
<http://bouzekrikhalidaf14.blogspot.com/2016/02/reforme-du-systeme-educatif-il-ete.html>
- MEN (2006a) « *Français 3ème année secondaire Document d'accompagnement du programme* ». MEN (2006b) « *Curriculum de français 3AS*.

Mémoires consultés :

- Khaldi Nihad, *La grammaire textuelle dans l'enseignement de la nouvelle fantastique En troisième année secondaire*. 2014/2015.
- Lenka Majtanova, *l'exploitation des textes littéraires en classe de français langue de français langue étrangère au lycée, mémoire de magistère, université de Karlov Praze*, 2009. <https://www.google.com/search?q=%EF%83%98%09Lenka+Majtanova%2C+l%2E%80%99exploitation+des+textes+litt%3%A9raires+en+classe+de+fran%3%A7ais+langue+de+fran%3%A7ais+langue+%3%A9trang%3%A8re+au+lyc%3%A9e%2C+m%3%A9moire+de+magist%3%A8re%2C+universit%3%A9+de+Karlov+a+v+Praze%2C2009.+++&ie=utf-8&oe=utf-8>
- Magdaleydy Martínez Cáceres, *La Nouvelle Littéraire : Une option pour la lecture du Texte intégral en classe de FLE*
<https://www.google.com/search?q=%EF%83%98%09Magdaleydy+Mart%3ADnez+C%3A1ceres%2C+La+Nouvelle++Litt%3%A9raire+%3A+Une++option++pour+la++lecture++du++Texte+int%3%A9gral+en+classe+de+FLE&ie=utf-8&oe=utf-8>
- RAHMOUNI Akila et SAOUDI Ahlem « *L'exploitation de la nouvelle fantastique en cours de production écrite en classe de 3ème année secondaire* » 2017/2018.

- RezzougThilelliM Sadou khoukha (2017 / 2018) « *Pour une didactisation du texte littéraire dans la classe du FLE cas de la 2^{ème}année moyenne* »

Revue et articles en ligne

- AMMOUDEN M'hand (2015) « Cours et activités de didactique de l'écrit. 2. Didactique de l'écrit : problématiques actuelles », Polycopié pédagogique, Université A. Mira-Bejaia. Disponible sur : <http://elearning.univ-bejaia.dz/course>.
- AMMOUDEN M'hand (2015) « Cours et activités de didactique de l'écrit. 3. La centration sur l'apprenant et sur l'apprentissage », Polycopié pédagogique, Université A. Mira-Bejaia. Disponible sur : <http://elearning.univ-bejaia.dz/course/>
- AMMOUDEN M'HAND, (2015b) « *Cours et activités de didactique de l'écrit 4. L'enseignement/apprentissage par séquences didactiques* ». http://elearning.univbejaia.dz/pluginfile.php/175076/mod_resource/content/0/AMMOUDEN_M_4.S%C3%A9quence-didactique.pdf
- AMMOUDEN M'HAND, (2015c) « *Cours et activités de didactique de l'écrit 5. L'enseignement/apprentissage par genres* ». http://elearning.univbejaia.dz/pluginfile.php/175076/mod_resource/content/0/AMMOUDEN_M_4.S%C3%A9quence-didactique.pdf
- AMMOUDEN M'hand (2015) « Cours et activités de didactique de l'écrit. 6. Le développement de la compétence de compréhension de l'écrit », Polycopié pédagogique, Université A. Mira-Bejaia. Disponible sur : <http://elearning.univ-bejaia.dz/course/>
- AMMOUDEN M'hand (2018) « L'approche par les compétences en Algérie : de la théorie à la pratique » https://www.researchgate.net/publication/331651552_L'approche_par_les_competic es_en_Algerie_de_la_theorie_a_la_pratiqueThe_skills_approach_in_Algeria_from_theory_to_practice
- Astier, C. (1971). Compte rendu de [Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature Fantastique*, Paris, Le Seuil, 1970.] *Études littéraires*, 4 (1), 127–129. <https://doi.org/10.7202/500176ar> Abdelkader Benali. L'enseignement du littéraire dans le secondaire algérien à l'ère du numérique. Le Français Aujourd'hui, Armand Colin / Dunod ; Association française des professeurs de français ; Association française des enseignants de français (AFEF), 2012, pp.115 - 132. halshs-00919797
- Barré-de-Miniac Christine. Dolz (Joaquim), Schneuwly (Bernard). - Pour un enseignement de l'oral : initiation aux genres formels de l'oral.. In: Revue française de

pédagogie, volume 132, 2000. Evaluation, suivi pédagogique et portfolio. pp. 164-165; https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_2000_num_132_1_3067_t1_0164_0000_4

- Caroline Mellet, Fanny Rinck et Frédérique Sitri, « Hétérogénéité des textes, hétérogénéité des genres », *Pratiques* [En ligne], 157-158 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3606> ; DOI : 10.4000/pratiques.3606
- Dominique Maingueneau Typologie des genres de discours , texte issu d'une réécriture des pages 180-187 du livre *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004)
- CHARTRAND SUZANNE-GENEVIEVE, (2013) « *Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français* ». http://www.enseignementdufrancais.fse.ulaval.ca/fichiers/site_ens_francais/modules/document_section_fichier/fichier_a0567d2e5539_Caracteristiques_50_genres.pdf
- Hodgson, R. (1995). Mikhaïl Bakhtine et la théorie littéraire contemporaine. *Liberté*, 37 (4), 48–56. Littérature et théorie Volume 37, numéro 4 (220), août 1995 URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32323ac>
- Joaquim Dolz et Roxane Gagnon, « Le genre du texte, un outil didactique pour développer le langage oral et écrit », *Pratiques* [En ligne], 137-138 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://pratiques.revues.org/1159> ; DOI : 10.4000/pratiques.1159
- Kirpalani Marie-Claudette. Approche d'un genre : la nouvelle. In: *Pratique linguistique, littérature, didactique*, n°107- 108, 2000. pp. 145-204 doi : <https://doi.org/10.3406/prati.2000.1900> https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2000_num_107_1_1900
- Masseron Caroline. Le récit fantastique. In: *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°34, 1982. Raconter & décrire. pp. 31-74; doi : <https://doi.org/10.3406/prati.1982.1236> https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1982_num_34_1_1236
- Masseron Caroline. L'élaboration d'un texte long: l'exemple du genre fantastique en 4e. In: *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°66, 1990. pp. 3-56; doi : <https://doi.org/10.3406/prati.1990.1610b> https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1990_num_66_1_1610

- Magali Husianycia, « « Genre » ou « type » de discours ? », *Pratiques* [En ligne], 157-158 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3796> ; DOI : 10.4000/pratiques.3796

- Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klingler T., Mondada L., Prévost S. (éds.) Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010 978-2-7598-0534-1, Paris, 2010, Institut de Linguistique Française Didactique et enseignement, français langue maternelle, français langue seconde DOI 10.1051/cmlf/2010028

- Patrick Sériot, « Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine », *Linx* [En ligne], 56 | 2007, mis en ligne le 18 février 2011, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://linx.revues.org/356> ; DOI : 10.4000/linx.356

- SCHNEUWLY, Bernard, DOLZ-MESTRE, Joaquim. Les genres scolaires des pratiques langagières aux objets d'enseignement. *Repères : recherches en didactique du français langue maternelle*, 1997, no. 15, p. 27-40

- Tauveron Anne-Marie. Accompagner l'écriture d'invention en classe. In : *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°127-128, 2005. pp. 230-248; doi : <https://doi.org/10.3406/prati.2005.2088>

- https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2005_num_127_1_2088
 Jeanne Favret. Todorov (Tzvetan), Introduction à la littérature fantastique, Paris, Editions du Seuil, 1970. *Revue française de sociologie*, Centre National de la Recherche Scientifique, 1972, XIII (3), pp.444-447. halshs-01188384

- Yves Reuter, « Statut et usages de la notion de genre en didactique(s) : retour sur quelques Propositions », *Pratiques* [En ligne], 157-158 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3818> ; DOI : 10.4000/pratiques.3818

- Zohra HASSANI « *La réforme du système éducatif en Algérie : quels changements dans les pratiques des enseignants* » *Insaniyat* n°s 60-61, avril - septembre 2013, p. 11-27

- <https://sites.google.com/site/lesnouvellesfantastiques/home/la-nuit-de-maupassant>

Table des matières

Remerciements

Dédicaces

Introduction général 6

Chapitre I : problématique

1. Contexte de l'étude.....	9
1.1 L'approche par les compétences.....	9
1.2 Enseignement par projet et par séquence didactique.....	10
1.3 Les genres de discours.....	12
a. la notion de genre de discours.....	12
b. le rapport " type" et " genre".....	13
c. Le genre dans l'enseignement.....	14
1.4 Les genres de discours littéraire.....	15
1.5 La nouvelle fantastique.....	15
2. Questions de recherches.....	16
3. Hypothèses.....	17
4. Méthodologie.....	17
Conclusion.....	18

Chapitre II : Caractéristiques du genre « la nouvelle fantastique »

1. Les Caractéristiques communicationnelles.....	20
2. Les Caractéristiques textuelles.....	21
2.1 La structure textuelle :.....	21
2.2 La structure compositionnelle.....	23
2.3 Le système énonciatif.....	25
2.4 Les procédés langagiers.....	27
3 Caractéristiques sémantiques.....	29
3.1 Les figures de style :.....	29
3.2 Le champ sémantique.....	32
3.3 Le registre de langue.....	32
4. Les caractéristiques grammaticales.....	33
4.1 Les phrases.....	33
4.2 La ponctuation.....	34
5. Les Caractéristiques d'oralités.....	34

Conclusion.....	35
Chapitre III : Enseignement de la nouvelle fantastique et les propositions	
1. La nouvelle fantastique dans le manuel scolaire de 3AS	38
1.1 La définition du manuel scolaire	38
1.2 Le manuel scolaire Algérien de 3AS	38
2. Analyse de la séquence didactique.....	41
2.1 Les supports.....	41
2.2 Les consigne	42
2.3 Les évaluations	46
3. Critiques et propositions.....	46
3.1 Critiques.....	47
3.2 Propositions	47
3.3 Proposition d'une séquence didactique	50
3.3.1 Mise en situation	53
3.3.2 Production initiale.....	53
3.3.3 Remédiation.....	66
Conclusion générale	68
Référence bibliographie	
Annexes	

Annexes

Annexe 1

APPARITION

On parlait de séquestration à propos d'un procès récent. C'était à la fin d'une soirée intime, rue de Grenelle, dans un ancien hôtel, et chacun avait son histoire, une histoire qu'il affirmait vraie.

Alors le vieux marquis de la Tour-Samuel, âgé de quatre-vingt-deux ans, se leva et vint s'appuyer à la cheminée. Il dit de sa voix un peu tremblante :

- Moi aussi, je sais une chose étrange, tellement étrange, qu'elle a été l'obsession de ma vie. Voici maintenant cinquante-six ans que cette aventure m'est arrivée, et il ne se passe pas un mois sans que je la revoie en rêve. Il m'est demeuré de ce jour-là une marque, une empreinte de peur, me comprenez-vous ? Oui, j'ai subi l'horrible épouvante, pendant dix minutes, d'une telle façon que depuis cette heure une sorte de terreur constante m'est restée dans l'âme. Les bruits inattendus me font tressaillir jusqu'au cœur ; les objets que je distingue mal dans l'ombre du soir me donnent une envie folle de me sauver. J'ai peur la nuit, enfin.

Oh ! je n'aurais pas avoué cela avant d'être arrivé à l'âge où je suis. Maintenant je peux tout dire. Il est permis de n'être pas brave devant les dangers imaginaires, quand on a quatre-vingt-deux ans. Devant les dangers véritables, je n'ai jamais reculé, Mesdames.

Cette histoire m'a tellement bouleversé l'esprit, a jeté en moi un trouble si profond, si mystérieux, si épouvantable, que je ne l'ai même jamais racontée. Je l'ai gardée dans le fond intime de moi, dans ce fond où l'on cache les secrets pénibles, les secrets honteux, toutes les inavouables faiblesses que nous avons dans notre existence.

Je vais vous dire l'aventure telle quelle, sans chercher à l'expliquer. Il est bien certain qu'elle est explicable, à moins que je n'aie eu mon heure de folie. Mais non, je n'ai pas été fou, et vous en donnerai la preuve. Imaginez ce que vous voudrez. Voici les faits tout simples.

C'était en 1827, au mois de juillet. Je me trouvais à Rouen en garnison.

Un jour, comme je me promenais sur le quai, je rencontrai un homme que je crus reconnaître sans me rappeler au juste qui c'était. Je fis, par instinct, un mouvement pour m'arrêter. L'étranger aperçut ce geste, me regarda et tomba dans mes bras.

C'était un ami de jeunesse que j'avais beaucoup aimé. Depuis cinq ans que je ne l'avais vu,

Il semblait vieilli d'un demi-siècle. Ses cheveux étaient tout blancs ; et il marchait courber, comme épuisé. Il comprit ma surprise et me conta sa vie. Un malheur terrible l'avait brisé.

Devenu follement amoureux d'une jeune fille, il l'avait épousée dans une sorte d'extase de bonheur. Après un an d'une félicité surhumaine et d'une passion inapaisée, elle était morte subitement d'une maladie de cœur, tuée par l'amour lui-même, sans doute.

Il avait quitté son château le jour même de l'enterrement, et il était venu habiter son hôtel de Rouen. Il vivait là, solitaire et désespéré, rongé par la douleur, si misérable qu'il ne pensait qu'au suicide.

"Puisque je te retrouve ainsi, me dit-il, je te demanderai de me rendre un grand service, c'est d'aller chercher chez moi dans le secrétaire de ma chambre, de notre chambre, quelques papiers dont j'ai un urgent besoin. Je ne puis charger de ce soin un subalterne ou un homme d'affaires, car il me faut une impénétrable discrétion et un silence absolu. Quant à moi, pour rien au monde je ne rentrerai dans cette maison.

"Je te donnerai la clef de cette chambre que j'ai fermée moi-même en partant, et la clef de son secrétaire. Tu remettras en outre un mot de moi à mon jardinier qui t'ouvrira le château.

"Mais viens déjeuner avec moi demain, et nous causerons de cela."

Je lui promis de lui rendre ce léger service. Ce n'était d'ailleurs qu'une promenade pour moi, son domaine se trouvant situé à cinq lieues de Rouen environ. J'en avais pour une heure à cheval.

A dix heures, le lendemain, j'étais chez lui. Nous déjeunâmes en tête à tête ; mais il ne prononça pas vingt paroles. Il me pria de l'excuser ; la pensée de la visite que j'allais faire dans cette chambre, où gisait son bonheur, le bouleversait, me disait-il. Il me parut en effet singulièrement agité, préoccupé, comme si un mystérieux combat se fût livré dans son âme.

Enfin il m'expliqua exactement ce que je devais faire. C'était bien simple. Il me fallait prendre deux paquets de lettres et une liasse de papiers enfermés dans le premier tiroir de droite du meuble dont j'avais la clef. Il ajouta :

"Je n'ai pas besoin de te prier de n'y point jeter les yeux."

Je fus presque blessé de cette parole, et je le lui dis un peu vivement. Il balbutia :

"Pardonne-moi, je souffre trop."

Et il se mit à pleurer.

Je le quittai vers une heure pour accomplir ma mission.

Il faisait un temps radieux, et j'allais au grand trot à travers les prairies, écoutant des chants d'alouettes et le bruit rythmé de mon sabre sur ma botte.

Puis j'entrai dans la forêt et je mis au pas mon cheval. Des branches d'arbres me caressaient le visage ; et parfois j'attrapais une feuille avec mes dents et je la mâchais avidement, dans une de ces joies de vivre qui vous emplissent, on ne sait pourquoi, d'un bonheur tumultueux et comme insaisissable, d'une sorte d'ivresse de force.

En approchant du château, je cherchai dans ma poche la lettre que j'avais pour le jardinier, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle était cachetée. Je fus tellement surpris et irrité que je faillis revenir sans m'acquitter de ma commission. Puis je songeai que j'allais montrer là une

susceptibilité de mauvais goût. Mon ami avait pu d'ailleurs fermer ce mot sans y prendre garde, dans le trouble où il était.

Le manoir semblait abandonné depuis vingt ans. La barrière, ouverte et pourrie, tenait debout on ne sait comment. L'herbe emplissait les allées ; on ne distinguait plus les plates-bandes du gazon.

Au bruit que je fis en tapant à coups de pied dans un volet, un vieil homme sortit d'une porte de côté et parut stupéfait de me voir. Je sautai à terre et je remis ma lettre. Il la lut, la relut, la retourna, me considéra en dessous, mit le papier dans sa poche et prononça :

"Eh bien ! qu'est-ce que vous désirez ?"

Je répondis brusquement :

"Vous devez le savoir, puisque vous avez reçu là-dedans les ordres de votre maître ; je veux Il semblait atterré. Il déclara :

"Alors, vous allez dans... dans sa chambre ?"

Je commençai à m'impatienter.

« Parbleu ! Mais est-ce que vous auriez l'intention de m'interroger, par hasard ? »

Il balbutia :

« Non... Monsieur... mais c'est que... c'est qu'elle n'a pas été ouverte depuis... depuis la... mort. Si vous voulez m'attendre cinq minutes, je vais aller... aller voir si... »

Je l'interrompis avec colère :

« Ah ! Ça voyons, vous fichez-vous de moi ? Vous n'y pouvez pas entrer, puisque voici la clef. »

Il ne savait plus que dire.

"Alors, Monsieur, je vais vous montrer la route.

- Montrez-moi l'escalier et laissez-moi seul. Je la trouverai bien sans vous.

- Mais... Monsieur... cependant..."

Cette fois, je m'emportai tout à fait :

"Maintenant, taisez-vous, n'est-ce pas ? ou vous aurez affaire à moi."

Je l'écartai violemment et je pénétrai dans la maison.

Je traversai d'abord la cuisine, puis deux petites pièces que cet homme habitait avec sa femme. Je franchis ensuite un grand vestibule, je montai l'escalier et je reconnus la porte indiquée par mon ami.

Je l'ouvris sans peine et j'entrai.

L'appartement était tellement sombre que je n'y distinguai rien d'abord. Je m'arrêtai, saisi par cette odeur moisie et fade des pièces inhabitées et condamnées, des chambres mortes. Puis, peu à peu, mes yeux s'habituerent à l'obscurité, et je vis assez nettement une grande pièce en désordre, avec un lit sans draps, mais gardant ses matelas et ses oreillers, dont l'un portait l'empreinte profonde d'un coude ou d'une tête comme si on venait de se poser dessus.

Les sièges semblaient en déroute. Je remarquai qu'une porte, celle d'une armoire sans doute, était demeurée entrouverte.

J'allai d'abord à la fenêtre pour donner du jour et je l'ouvris ; mais les ferrures du contrevent étaient tellement rouillées que je ne pus les faire céder.

J'essayai même de les casser avec mon sabre, sans y parvenir. Comme je m'irritais de ces efforts inutiles, et comme mes yeux s'étaient enfin parfaitement accoutumés à l'ombre, je renonçai à l'espoir d'y voir plus clair et j'allai au secrétaire.

Je m'assis dans un fauteuil, j'abattis la tablette, j'ouvris le tiroir indiqué. Il était plein jusqu'aux bords. Il ne me fallait que trois paquets, que je savais comment reconnaître, et je me mis à les chercher, Je m'écarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus entendre ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe. Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur pour moi-même. Je venais alors de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait ; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bond de fou à deux mètres de là. Dans mon élan je m'étais retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes, si je ne l'avais pas senti à mon côté, je me serais enfui comme un lâche.

Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse ! Oh ! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond ; on ne sent plus son coeur ; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

Je ne crois pas aux fantômes ; eh bien ! j'ai défailli sous la hideuse peur des morts, et j'ai souffert, oh ! souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

Si elle n'avait pas parlé, je serais mort peut-être ! Mais elle parla ; elle parla d'une voix douce et douloureuse qui faisait vibrer les nerfs. Je n'oserais pas dire que je redevins maître de moi et que je retrouvai ma raison. Non. J'étais éperdu à ne plus savoir ce que je faisais ; mais cette espèce de fierté intime que j'ai en moi, un peu d'orgueil de métier aussi, me firent garder, presque malgré moi, une contenance honorable. Je posais pour moi et pour elle sans doute, pour elle, quelle qu'elle fût, femme ou spectre. Je me suis rendu compte de tout cela plus

tard, car je vous assure que, dans l'instant de l'apparition, je ne songeais à rien. J'avais peur.

Elle dit :

"Oh ! Monsieur, vous pouvez me rendre un grand service !"

Je voulus répondre, mais il me fut impossible de prononcer un mot. Un bruit vague sortit de ma gorge.

Elle reprit :

"Voulez-vous ? Vous pouvez me sauver, me guérir. Je souffre affreusement. Je souffre, oh ! je souffre !"

Et elle s'assit doucement dans mon fauteuil. Elle me regardait :

"Voulez-vous ?"

Je fis : "Oui !" de la tête, ayant encore la voix paralysée.

Alors elle me tendit un peigne en écaille et elle murmura :

"Peignez-moi, oh ! Peignez-moi ; cela me guérira ; il faut qu'on me peigne. Regardez ma tête... Comme je souffre ; et mes cheveux comme ils me font mal !"

Ses cheveux dénoués, très longs, très noirs, me semblait-il, pendaient par-dessus le dossier du fauteuil et touchaient la terre.

Pourquoi ai-je fait ceci ? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne, et pourquoi ai-je pris dans mes mains ses longs cheveux qui me donnèrent à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des serpents ? Je n'en sais rien.

Cette sensation m'est restée dans les doigts et je tressaille en y songeant.

Je la peignai. Je maniai je ne sais comment cette chevelure de glace. Je la tordis, je la renouai et la dénouai ; je la tressai comme on tresse la crinière d'un cheval. Elle soupirait, penchait la tête, semblait heureuse.

Soudain elle me dit : "Merci !" m'arracha le peigne des mains et s'enfuit par la porte que j'avais remarquée entrouverte.

Resté seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble effaré des réveils après les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens ; je courus à la fenêtre et je brisai les contrevents d'une poussée furieuse.

Un flot de jour entra. Je m'élançai sur la porte par où cet être était parti. Je la trouvai fermée et inébranlable.

Alors une fièvre de fuite m'envahit, une panique, la vraie panique des batailles. Je saisis brusquement les trois paquets de lettres sur le secrétaire ouvert ; je traversai l'appartement en courant, je sautai les marches de l'escalier quatre par quatre, je me trouvai dehors et je ne sais par où, et, apercevant mon cheval à dix pas de moi, je l'enfourchai d'un bond et partis au galop.

Je ne m'arrêtai qu'à Rouen, et devant mon logis. Ayant jeté la bride à mon ordonnance, je me sauvai dans ma chambre où je m'enfermai pour réfléchir.

Alors, pendant une heure, je me demandai anxieusement si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Certes, j'avais eu un de ces incompréhensibles ébranlements nerveux, un de ces affolements du cerveau qui enfantent les miracles, à qui le Surnaturel doit sa puissance.

Et j'allais croire à une vision, à une erreur de mes sens, quand je m'approchai de ma fenêtre. Mes yeux, par hasard, descendirent sur ma poitrine. Mon dolman était plein de longs cheveux de femme qui s'étaient enroulés aux boutons !

Je les saisis un à un et je les jetai dehors avec des tremblements dans les doigts.

Puis j'appelai mon ordonnance. Je me sentais trop ému, trop troublé, pour aller le jour même chez mon ami. Et puis je voulais mûrement réfléchir à ce que je devais lui dire.

Je lui fis porter ses lettres, dont il remit un reçu au soldat. Il s'informa beaucoup de moi. On lui dit que j'étais souffrant, que j'avais reçu un coup de soleil, je ne sais quoi. Il parut inquiet.

Je me rendis chez lui le lendemain, dès l'aube, résolu à lui dire la vérité. Il était sorti la veille au soir et pas rentré.

Je revins dans la journée, on ne l'avait pas revu. J'attendis une semaine. Il ne reparut pas. Alors je prévins la justice. On le fit rechercher partout, sans découvrir une trace de son passage ou de sa retraite.

Une visite minutieuse fut faite au château abandonné. On n'y découvrit rien de suspect.

Aucun indice ne révéla qu'une femme y eût été cachée.

L'enquête n'aboutissant à rien, les recherches furent interrompues.

Et, depuis cinquante-six ans, je n'ai rien appris. Je ne sais rien de plus.

4 avril 1883

Guy de Maupassant : *Apparition*. Texte publié dans *Le Gaulois* du 4 avril 1883, puis publié dans le recueil *Clair de lune*

La chevelure de Guy de Maupassant

Les murs de la cellule étaient nus, peints à la chaux. Une fenêtre étroite et grillée, percée très haut de façon qu'on ne pût pas y atteindre, éclairait cette petite pièce claire et sinistre; et le fou, assis sur une chaise de paille, nous regardait d'un oeil fixe, vague et hanté. Il était fort maigre avec des joues creuses et des cheveux presque blancs qu'on devinait blanchis en quelques mois. Ses vêtements semblaient trop larges pour ses membres secs, pour sa poitrine rétrécie, pour son ventre creux. On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée, comme un fruit par un ver. Sa Folie, son idée était là, dans cette tête, obstinée, harcelante, dévorante. Elle mangeait le corps peu à peu. Elle, l'Invisible, l'Impalpable, l'Insaisissable, l'Immatérielle Idée minait la chair, buvait le sang, éteignait la vie. Quel mystère que cet homme tué par un Songe ! Il faisait peine, peur et pitié, ce Possédé ! Quel rêve étrange, épouvantable et mortel habitait dans ce front, qu'il plissait de rides profondes, sans cesse remuantes ?

Le médecin me dit: "Il a de terribles accès de fureur, c'est un des déments les plus singuliers que j'ai vus. Il est atteint de folie érotique et macabre. C'est une sorte de nécrophile. Il a d'ailleurs écrit son journal qui nous montre le plus clairement du monde la maladie de son esprit. Sa folie y est pour ainsi dire palpable. Si cela vous intéresse vous pouvez parcourir ce document." Je suivis le docteur dans son cabinet, et il me remit le journal de ce misérable homme. "Lisez, dit-il, et vous me direz votre avis."

Voici ce que contenait ce cahier :

Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, je vécus tranquille, sans amour. La vie m'apparaissait très simple, très bonne et très facile. J'étais riche. J'avais du goût pour tant de choses que je ne pouvais éprouver de passion pour rien. C'est bon de vivre ! Je me réveillais heureux, chaque jour, pour faire des choses qui me plaisaient, et je me couchais satisfait, avec l'espérance paisible du lendemain et de l'avenir sans souci.

J'avais eu quelques maîtresses sans avoir jamais senti mon coeur affolé par le désir ou mon âme meurtrie d'amour après la possession. C'est bon de vivre ainsi. C'est meilleur d'aimer, mais terrible. Encore, ceux qui aiment comme tout le monde doivent-ils éprouver un ardent bonheur, moindre que le mien peut-être, car l'amour est venu me trouver d'une incroyable manière.

Étant riche, je recherchais les meubles anciens et les vieux objets ; et souvent je pensais aux mains inconnues qui avaient palpé ces choses, aux yeux qui les avaient admirées, aux coeurs qui les avaient aimées, car on aime les choses ! Je restais souvent pendant des heures, des heures et des heures, à regarder une petite montre du siècle dernier. Elle était si mignonne, si jolie, avec son émail et son or ciselé. Et elle marchait encore comme au jour où une femme l'avait achetée dans le ravissement de posséder ce fin bijou. Elle n'avait point cessé de palpiter, de vivre sa vie de mécanique, et elle continuait toujours son tic-tac régulier, depuis un siècle passé. Qui donc l'avait portée la première sur son sein dans la tiédeur des étoffes, le coeur de la montre battant contre le coeur de la femme ? Quelle main l'avait tenue au bout de ses doigts un peu chauds, l'avait tournée, retournée, puis avait essuyé les bergers de porcelaine ternis une seconde

par la moiteur de la peau ? Quels yeux avaient épié sur ce cadran fleuri l'heure attendue, l'heure chérie, l'heure divine ?

Comme j'aurais voulu la connaître, la voir, la femme qui avait choisi cet objet exquis et rare ! Elle est morte ! Je suis possédé par le désir des femmes d'autrefois ; j'aime, de loin, toutes celles qui ont aimé ! L'histoire des tendresses passées m'emplit le cœur de regrets. Oh ! la beauté, les sourires, les caresses jeunes, les espérances ! Tout cela ne devrait-il pas être éternel !

Comme j'ai pleuré, pendant des nuits entières, sur les pauvres femmes de jadis, si belles, si tendres, si douces, dont les bras se sont ouverts pour le baiser et qui sont mortes ! Le baiser est immortel, lui ! Il va de lèvres en lèvres, de siècle en siècle, d'âge en âge. - Les hommes le recueillent, le donnent et meurent.

Le passé m'attire, le présent m'effraie parce que l'avenir c'est la mort. Je regrette tout ce qui s'est fait, je pleure tous ceux qui ont vécu ; je voudrais arrêter le temps, arrêter l'heure. Mais elle va, elle va, elle passe, elle me prend de seconde en seconde un peu de moi pour le néant de demain. Et je ne revivrai jamais.

Adieu celles d'hier. Je vous aime.

Mais je ne suis pas à plaindre. Je l'ai trouvée, moi, celle que j'attendais ; et j'ai goûté par elle d'incroyables plaisirs.

Je rôdais dans Paris par un matin de soleil, l'âme en fête, le pied joyeux, regardant les boutiques avec cet intérêt vague du flâneur. Tout à coup, j'aperçus chez un marchand d'antiquités un meuble italien du XVII^e siècle. Il était fort beau, fort rare. Je l'attribuai à un artiste vénitien du nom de Vitelli, qui fut célèbre à cette époque.

Puis je passai.

Pourquoi le souvenir de ce meuble me poursuivit-il avec tant de force que je revins sur mes pas ? Je m'arrêtai de nouveau devant le magasin pour le revoir, et je sentis qu'il me tentait.

Quelle singulière chose que la tentation ! On regarde un objet et, peu à peu, il vous séduit, vous trouble, vous envahit comme ferait un visage de femme. Son charme entre en vous, charme étrange qui vient de sa forme, de sa couleur, de sa physionomie de chose ; et on l'aime déjà, on le désire, on le veut. Un besoin de possession vous gagne, besoin doux d'abord, comme timide, mais qui s'accroît, devient violent, irrésistible. Et les marchands semblent deviner à la flamme du regard l'envie secrète et grandissante.

J'achetai ce meuble et je le fis porter chez moi tout de suite. Je le plaçai dans ma chambre.

Oh ! je plains ceux qui ne connaissent pas cette lune de miel du collectionneur avec le bibelot qu'il vient d'acheter. On le caresse de l'œil et de la main comme s'il était de chair ; on revient à tout moment près de lui, on y pense toujours, où qu'on aille, quoi qu'on fasse. Son souvenir aimé vous suit dans la rue, dans le monde, partout ; et quand on rentre chez soi, avant même

d'avoir ôté ses gants et son chapeau, on va le contempler avec une tendresse d'amant.

Vraiment, pendant huit jours, j'adorai ce meuble. J'ouvrai à chaque instant ses portes, ses tiroirs; je le maniais avec ravissement, goûtant toutes les joies intimes de la possession.

Or, un soir, je m'aperçus, en tâtant l'épaisseur d'un panneau, qu'il devait y avoir là une cachette. Mon cœur se mit à battre, et je passai la nuit à chercher le secret sans le pouvoir découvrir.

J'y parvins le lendemain en enfonçant une lame dans une fente de la boiserie. Une planche glissa et j'aperçus, étalée sur un fond de velours noir, une merveilleuse chevelure de femme !

Oui, une chevelure, une énorme natte de cheveux blonds, presque roux, qui avaient dû être coupés contre la peau, et liés par une corde d'or.

Je demeurai stupéfait, tremblant, troublé ! Un parfum presque insensible, si vieux qu'il semblait l'âme d'une odeur, s'envolait de ce tiroir mystérieux et de cette surprenante relique.

Je la pris, doucement, presque religieusement, et je la tirai de sa cachette. Aussitôt elle se déroula, répandant son flot doré qui tomba jusqu'à terre, épais et léger, souple et brillant comme la queue en feu d'une comète.

Une émotion étrange me saisit. Qu'était-ce que cela ? Quand ? comment ? pourquoi ces cheveux avaient-ils été enfermés dans ce meuble ? Quelle aventure, quel drame cachait ce souvenir ? Qui les avait coupés ? un amant, un jour d'adieu ? un mari, un jour de vengeance ? ou bien celle qui les avait portés sur son front, un jour de désespoir ?

Était-ce à l'heure d'entrer au cloître qu'on avait jeté là cette fortune d'amour, comme un gage laissé au monde des vivants ? Était-ce à l'heure de la clouer dans la tombe, la jeune et belle morte, que celui qui l'adorait avait gardé la parure de sa tête, la seule chose qu'il pût conserver d'elle, la seule partie vivante de sa chair qui ne dût point pourrir, la seule qu'il pouvait aimer encore et caresser, et baiser dans ses rages de douleur ?

N'était-ce point étrange que cette chevelure fût demeurée ainsi, alors qu'il ne restait plus une parcelle du corps dont elle était née ?

Elle me coulait sur les doigts, me chatouillait la peau d'une caresse singulière, d'une caresse de morte. Je me sentais attendri comme si j'allais pleurer.

Je la gardai longtemps, longtemps en mes mains, puis il me sembla qu'elle m'agitait, comme si quelque chose de l'âme fût resté caché dedans. Et je la remis sur le velours terni par le temps, et je repoussai le tiroir, et je refermai le meuble, et je m'en allai par les rues pour rêver.

J'allais devant moi, plein de tristesse, et aussi plein de trouble, de ce trouble qui vous reste au cœur après un baiser d'amour. Il me semblait que j'avais vécu autrefois déjà, que j'avais dû connaître cette femme.

Et les vers de Villon me montèrent aux lèvres, ainsi qu'y monte un sanglot:

Dictes-moy où, ne en quel pays
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,

Qui fut sa cousine germaine ?
Echo parlant quand bruyt on maine
Dessus rivièrre, ou sus estan ;
Qui beauté eut plus que humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

.....
La royne blanche comme un lys
Qui chantait à voix de sereine,
Berthe au grand pied, Bietris, Allys,
Harembouges qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Que Anglais bruslèrent à Rouen ?
Où sont-ils, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Quand je rentrai chez moi, j'éprouvai un irrésistible désir de revoir mon étrange trouvaille; et je la repris, et je sentis, en la touchant, un long frisson qui me courut dans les membres.

Durant quelques jours, il fallait que je la visse et que je la maniasse. Je tournais la clef de l'armoire avec ce frémissement qu'on a en ouvrant la porte de la bien-aimée, car j'avais aux mains et au cœur un besoin confus, singulier, continu, sensuel de tremper mes doigts dans ce ruisseau charmant de cheveux morts.

Puis, quand j'avais fini de la caresser, quand j'avais refermé le meuble, je la sentais là toujours, comme si elle eût été un être vivant, caché, prisonnier ; je la sentais et je la désirais encore ; j'avais de nouveau le besoin impérieux de la reprendre, de la palper, de m'énerver jusqu'au malaise par ce contact froid, glissant, irritant, affolant, délicieux.

Je vécus ainsi un mois ou deux, je ne sais plus. Elle m'obsédait, me hantait. J'étais heureux et torturé, comme dans une attente d'amour, comme après les aveux qui précèdent l'étreinte.

Je m'enfermais seul avec elle pour la sentir sur ma peau, pour enfoncer mes lèvres dedans, pour la baiser, la mordre. Je l'enroulais autour de mon visage, je la buvais, je noyais mes yeux dans son onde dorée afin de voir le jour blond, à travers.

Je l'aimais ! Oui, je l'aimais. Je ne pouvais plus me passer d'elle, ni rester une heure sans la revoir.

Et j'attendais...j'attendais...quoi ? Je ne le savais pas ?

- Elle.

Une nuit je me réveillai brusquement avec la pensée que je ne me trouvais pas seul dans ma chambre.

J'étais seul pourtant. Mais je ne pus me rendormir ; et comme je m'agitais dans une fièvre d'insomnie, je me levai pour aller toucher la chevelure. Elle me parut plus douce que de coutume, plus animée. Les morts reviennent-ils ? Les baisers dont je la réchauffais me faisaient défaillir de bonheur ; et je l'emportai dans mon lit, et je me couchai, en la pressant sur mes lèvres, comme une maîtresse qu'on va posséder.

Les morts reviennent ! Elle est venue. Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre; et j'ai parcouru de mes caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la gorge aux pieds en suivant toutes les courbes de la chair.

Oui, je l'ai eue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle morte, l'Adorable, la Mystérieuse, l'Inconnue, toutes les nuits.

Mon bonheur fut si grand, que je ne l'ai pu cacher. J'éprouvais près d'elle un ravissement surhumain, la joie profonde, inexplicable, de posséder l'Insaisissable, l'Invisible, la Morte ! Nul amant ne goûta des jouissances plus ardentes, plus terribles !

Je n'ai point su cacher mon bonheur. Je l'aimais si fort que je n'ai plus voulu la quitter. Je l'ai emportée avec moi toujours, partout. Je l'ai promenée par la ville comme ma femme, et conduite au théâtre en des loges grillées, comme ma maîtresse...

Mais on l'a vue ... on a deviné ... on me l'a prise ... Et on m'a jeté dans une prison, comme un malfaiteur. On l'a prise ... oh ! misère !...

Le manuscrit s'arrêtait là. Et soudain, comme je relevais sur le médecin des yeux effarés, un cri épouvantable, un hurlement de fureur impuissante et de désir exaspéré s'éleva dans l'asile.

"Ecoutez-le, dit le docteur. Il faut doucher cinq fois par jour ce fou obscène. Il n'y a pas que le sergent Bertrand qui ait aimé les mortes."

Je balbutiai, ému d'étonnement, d'horreur et de pitié:

"Mais... cette chevelure... existe-t-elle réellement ?"

Le médecin se leva, ouvrit une armoire pleine de fioles et d'instruments et il me jeta, à travers son cabinet, une longue fusée de cheveux blonds qui vola vers moi comme un oiseau d'or.

Je frémis en sentant sur mes mains son toucher caressant et léger. Et je restai le coeur battant de dégoût et d'envie, de dégoût comme au contact des objets traînés dans les crimes, d'envie comme devant la tentation d'une chose infâme et mystérieuse.

Le médecin reprit en haussant les épaules : "L'esprit de l'homme est capable de tout."

LUI ?

A Pierre Decourcelle.

Mon cher ami, tu n'y comprends rien ? et je le conçois. Tu me crois devenu fou ? Je le suis peut-être un peu, mais non pas pour les raisons que tu supposes. Oui. Je me marie. Voilà.

Et pourtant mes idées et mes convictions n'ont pas changé. Je considère l'accouplement légal comme une bêtise. Je suis certain que huit maris sur dix sont cocus. Et ils ne méritent pas moins pour avoir eu l'imbécillité d'enchaîner leur vie, de renoncer à l'amour libre, la seule chose gaie et bonne au monde, de couper l'aile à la fantaisie qui nous pousse sans cesse à toutes les femmes, etc., etc. Plus que jamais je me sens incapable d'aimer une femme parce que j'aimerais toujours trop toutes les autres. Je voudrais avoir mille bras, mille lèvres et mille... tempéraments pour pouvoir étreindre en même temps une armée de ces êtres charmants et sans importance.

Et cependant je me marie.

J'ajoute que je ne connais guère ma femme de demain. Je l'ai vue seulement quatre ou cinq fois. Je sais qu'elle ne me déplaît point ; cela me suffit pour ce que j'en veux faire. Elle est petite, blonde et grasse. Après-demain, je désirerai ardemment une femme grande, brune et mince.

Elle n'est pas riche. Elle appartient à une famille moyenne. C'est une jeune fille comme on en trouve à la grosse, bonnes à marier, sans qualités et sans défauts apparents, dans la bourgeoisie ordinaire. On dit d'elle : "Mlle Lajolle est bien gentille." On dira demain : "Elle est fort gentille, Mme Raymon." Elle appartient enfin à la légion des jeunes filles honnêtes "dont on est heureux de faire sa femme" jusqu'au jour où on découvre qu'on préfère justement toutes les autres femmes à celle qu'on a choisie.

Alors pourquoi me marier, diras-tu ?

J'ose à peine t'avouer l'étrange et invraisemblable raison qui me pousse à cet acte insensé.

Je me marie pour n'être pas seul.

Je ne sais comment dire cela, comment me faire comprendre. Tu auras pitié de moi, et tu me mépriseras, tant mon état d'esprit est misérable.

Je ne veux plus être seul, la nuit. Je veux sentir un être près de moi, contre moi, un être qui peut parler, dire quelque chose, n'importe quoi.

Je veux pouvoir briser son sommeil ; lui poser une question quelconque brusquement, une question stupide pour entendre une voix, pour sentir habitée ma demeure, pour sentir une âme en éveil, un raisonnement en travail, pour voir, allumant brusquement ma bougie, une figure humaine à mon côté..., parce que... parce que... (je n'ose pas avouer cette honte)... parce que j'ai peur, tout seul.

Oh ! tu ne me comprends pas encore.

Je n'ai pas peur d'un danger. Un homme entrerait, je le tuerais sans frissonner. Je n'ai pas peur des revenants ; je ne crois pas au surnaturel. Je n'ai pas peur des morts ; je crois à l'anéantissement définitif de chaque être qui disparaît !

Alors !... Oui, alors !... Eh bien ! j'ai peur de moi ! j'ai peur de la peur ; peur des spasmes de

mon esprit qui s'affole, peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible.

Ris si tu veux. Cela est affreux, inguérissable. J'ai peur des murs, des meubles, des objets familiers qui s'animent, pour moi, d'une sorte de vie animale. J'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe brouillée, dispersée par une mystérieuse et invisible angoisse.

Je sens d'abord une vague inquiétude qui me passe dans l'âme et me fait courir un frisson sur la peau. Je regarde autour de moi. Rien ! Et je voudrais quelque chose ! Quoi ? Quelque chose de compréhensible. Puisque j'ai peur uniquement parce que je ne comprends pas ma peur.

Je parle ! j'ai peur de ma voix. Je marche ! j'ai peur de l'inconnu de derrière la porte, de derrière le rideau, de dans l'armoire, de sous le lit. Et pourtant je sais qu'il n'y a rien nulle part.

Je me retourne brusquement parce que j'ai peur de ce qui est derrière moi, bien qu'il n'y ait rien et que je le sache.

Je m'agite, je sens mon effarement grandir ; et je m'enferme dans ma chambre ; et je m'enfonce dans mon lit, et je me cache sous mes draps ; et blotti, roulé comme une boule, je ferme les yeux désespérément, et je demeure ainsi pendant un temps infini avec cette pensée que ma bougie demeure allumée sur ma table de nuit et qu'il faudrait pourtant l'éteindre. Et je n'ose pas.

N'est-ce pas affreux, d'être ainsi ?

Autrefois je n'éprouvais rien de cela. Je rentrais tranquillement. J'allais et je venais en mon logis sans que rien ne troublât la sérénité de mon âme. Si l'on m'avait dit quelle maladie de peur invraisemblable, stupide et terrible, devait me saisir un jour, j'aurais bien ri ; j'ouvrais les portes dans l'ombre avec assurance ; je me couchais lentement sans pousser les verrous, et je ne me relevais jamais au milieu des nuits pour m'assurer que toutes les issues de ma chambre étaient fortement closes.

Cela a commencé l'an dernier d'une singulière façon.

C'était en automne, par un soir humide. Quand ma bonne fut partie, après mon dîner, je me demandai ce que j'allais faire. Je marchai quelque temps à travers ma chambre. Je me sentais las, accablé sans raison, incapable de travailler, sans force même pour lire. Une pluie fine mouillait les vitres ; j'étais triste, tout pénétré par une de ces tristesses sans causes qui vous donnent envie de pleurer, qui vous font désirer de parler à n'importe qui pour secouer la lourdeur de notre pensée.

Je me sentais seul. Mon logis me paraissait vide comme il n'avait jamais été. Une solitude infinie et navrante m'entourait. Que faire ? Je m'assis. Alors une impatience nerveuse me courut dans les jambes. Je me relevai, et je me remis à marcher. J'avais peut-être aussi un peu de fièvre, car mes mains, que je tenais rejointes derrière mon dos, comme on fait souvent quand on se promène avec lenteur, se brûlaient l'une à l'autre, et je le remarquai. Puis soudain un frisson de froid me courut dans le dos. Je pensai que l'humidité du dehors entraît chez moi, et l'idée de faire du feu me vint. J'en allumai ; c'était la première fois de l'année. Et je m'assis de nouveau

en regardant la flamme. Mais bientôt l'impossibilité de rester en place me fit encore me relever, et je sentis qu'il fallait m'en aller, me secouer, trouver un ami.

Je sortis. J'allai chez trois camarades que je ne rencontrai pas ; puis, je gagnai le boulevard, décidé à découvrir une personne de connaissance.

Il faisait triste partout. Les trottoirs trempés luisaient. Une tiédeur d'eau, une de ces tiédeurs qui vous glacent par frissons brusques, une tiédeur pesante de pluie impalpable accablait la rue, semblait lasser et obscurcir la flamme du gaz.

J'allais d'un pas mou, me répétant : "Je ne trouverai personne avec qui causer."

J'inspectai plusieurs fois les cafés, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg Poissonnière. Des gens tristes, assis devant des tables, semblaient n'avoir pas même la force de finir leurs consommations.

J'errai longtemps ainsi, et, vers minuit, je me mis en route pour rentrer chez moi. J'étais fort calme, mais fort las. Mon concierge, qui se couche avant onze heures, m'ouvrit tout de suite, contrairement à son habitude, et je pensai : "Tiens, un autre locataire vient sans doute de remonter."

Quand je sors de chez moi, je donne toujours à ma porte deux tours de clef. Je la trouvai simplement tirée, et cela me frappa. Je supposai qu'on m'avait monté des lettres dans la soirée.

J'entrai. Mon feu brûlait encore et éclairait même un peu l'appartement. Je pris une bougie pour aller l'allumer au foyer, lorsque, en jetant les yeux devant moi, j'aperçus quelqu'un assis dans mon fauteuil, et qui se chauffait les pieds en me tournant le dos.

Je n'eus pas peur, oh ! non, pas le moins du monde. Une supposition très vraisemblable me traversa l'esprit ; celle qu'un de mes amis était venu pour me voir. La concierge, prévenue par moi à ma sortie, avait dit que j'allais rentrer, avait prêté sa clef. Et toutes les circonstances de mon retour, en une seconde me revinrent à la pensée : le cordon tiré tout de suite, ma porte seulement poussée.

Mon ami, dont je ne voyais que les cheveux, s'était endormi devant mon feu en m'attendant, et je m'avançai pour le réveiller. Je le voyais parfaitement, un de ses bras pendant à droite ; ses pieds étaient croisés l'un sur l'autre ; sa tête, penchée un peu sur le côté gauche du fauteuil, indiquait bien le sommeil. Je me demandais : Qui est-ce ? On y voyait peu d'ailleurs dans la pièce. J'avançai la main pour lui toucher l'épaule !...

Je rencontrai le bois du siège ! Il n'y avait plus personne. Le fauteuil était vide ! Quel sursaut, miséricorde !

Je reculai d'abord comme si un danger terrible eût apparu devant moi.

Puis je me retournai, sentant quelqu'un derrière mon dos ; puis, aussitôt un impérieux besoin de revoir le fauteuil me fit pivoter encore une fois. Et je demeurai debout, haletant d'épouvante, tellement éperdu que je n'avais plus une pensée, prêt à tomber.

Mais je suis un homme de sang-froid, et tout de suite la raison me revint. Je songeai : "Je viens d'avoir une hallucination, voilà tout." Et je réfléchis immédiatement sur ce phénomène. La pensée va vite dans ces moments-là.

J'avais eu une hallucination - c'était là un fait incontestable. Or mon esprit était demeuré tout le temps lucide, fonctionnant régulièrement et logiquement. Il n'y avait donc aucun trouble du côté du cerveau. Les yeux seuls s'étaient trompés, avaient trompé ma pensée. Les yeux avaient eu une vision, une de ces visions qui font croire aux miracles les gens naïfs. C'était là un accident nerveux de l'appareil optique, rien de plus, un peu de congestion peut-être.

Et j'allumai ma bougie. Je m'aperçus, en me baissant vers le feu, que je tremblais, et je me relevai d'une secousse, comme si on m'eût touché par derrière.

Je n'étais point tranquille assurément.

Je fis quelques pas ; je parlai haut. Je chantai à mi-voix quelques refrains.

Puis je fermai la porte de ma chambre à double tour, et je me sentis un peu rassuré.

Personne ne pouvait entrer, au moins.

Je m'assis encore et je réfléchis longtemps à mon aventure ; puis je me couchai, et je soufflai ma lumière.

Pendant quelques minutes, tout alla bien. Je restais sur le dos, assez paisiblement. Puis le besoin me vint de regarder dans ma chambre, et je me mis sur le côté.

Mon feu n'avait plus que deux ou trois tisons rouges qui éclairaient juste les pieds du fauteuil, et je crus revoir l'homme assis dessus.

J'enflammai une allumette d'un mouvement rapide. Je m'étais trompé, je ne voyais plus rien. Je me levai, cependant, et j'allai cacher le fauteuil derrière mon lit.

Puis je refis l'obscurité et je tâchai de m'endormir. Je n'avais pas perdu connaissance depuis plus de cinq minutes, quand j'aperçus en songe, et nettement comme dans la réalité, toute la scène de la soirée. Je me réveillai éperdument, et, ayant éclairé mon logis, je demurai assis dans mon lit, sans oser même essayer de redormir.

Deux fois cependant le sommeil m'envahit, malgré moi, pendant quelques secondes. Deux fois je revis la chose. Je me croyais devenu fou.

Quand le jour parut, je me sentis guéri et je sommeillai paisiblement jusqu'à midi. C'était fini, bien fini. J'avais eu la fièvre, le cauchemar, que sais-je ? J'avais été malade, enfin.

Je me trouvai néanmoins fort bête.

Je fus très gai ce jour-là. Je dînai au cabaret ; j'allai voir le spectacle, puis je me mis en chemin pour rentrer. Mais voilà qu'en approchant de ma maison une inquiétude étrange me saisit. J'avais peur de le revoir, lui. Non pas peur de lui, non pas peur de sa présence, à laquelle je ne croyais point, mais j'avais peur d'un trouble nouveau de mes yeux, peur de l'hallucination, peur de l'épouvante qui me saisirait.

Pendant plus d'une heure, j'errai de long en large sur le trottoir ; puis je me trouvai trop imbécile à la fin et j'entrai. Je haletais tellement que je ne pouvais plus monter mon escalier. Je restai encore plus de dix minutes devant mon logement sur le palier, puis, brusquement, j'eus un élan de courage, un roidissement de volonté. J'enfonçai ma clef ; je me précipitai en avant une bougie à la main, je poussai d'un coup de pied la porte entrebâillée de ma chambre, et je jetai un regard effaré vers la cheminée. Je ne vis rien.

- Ah !...

Quel soulagement ! Quelle joie ! Quelle délivrance ! J'allais et je venais d'un air gaillard. Mais je ne me sentais pas rassuré ; je me retournais par sursauts ; l'ombre des coins m'inquiétait.

Je dormis mal, réveillé sans cesse par des bruits imaginaires. Mais je ne le vis pas. Non. C'était fini.

Depuis ce jour-là j'ai peur tout seul, la nuit. Je la sens-là, près de moi, autour de moi, la vision. Elle ne m'est point apparue de nouveau. Oh non ! Et qu'importe, d'ailleurs, puisque je n'y crois pas, puisque je sais que ce n'est rien !

Elle me gêne cependant parce que j'y pense sans cesse. - Une main pendait du côté droit ; sa tête était penchée du côté gauche comme celle d'un homme qui dort... Allons, assez, nom de Dieu ! je n'y veux plus songer !

Qu'est-ce que cette obsession, pourtant ? Pourquoi cette persistance ? Ses pieds étaient tout près du feu !

Il me hante, c'est fou, mais c'est ainsi. Qui, Il ? Je sais bien qu'il n'existe pas, que ce n'est rien ! Il n'existe que dans mon appréhension, que dans ma crainte, que dans mon angoisse !

Allons, assez !...

Oui, mais j'ai beau me raisonner, me roidir, je ne peux plus rester seul chez moi, parce qu'il y est. Je ne le verrai plus, je le sais, il ne se montrera plus, c'est fini cela. Mais il y est tout de même, dans ma pensée. Il demeure invisible, cela n'empêche qu'il y soit. Il est derrière les portes, dans l'armoire fermée, sous le lit, dans tous les coins obscurs, dans toutes les ombres. Si je tourne la porte, si j'ouvre l'armoire, si je baisse ma lumière sous le lit, si j'éclaire les coins, les ombres, il n'y est plus ; mais alors je le sens derrière moi. Je me retourne, certain cependant que je ne le verrai pas, que je ne le verrai plus. Il n'en est pas moins derrière moi, encore.

C'est stupide, mais c'est atroce. Que veux-tu ? Je n'y peux rien.

Mais si nous étions deux chez moi, je sens, oui, je sens assurément qu'il n'y serait plus ! Car il est là parce que je suis seul, uniquement parce que je suis seul !

3 juillet 1883

Guy de Maupassant : La main d'écorché. Texte publié dans *L'Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* de 1875 sous la signature de Joseph Prunier.

Il y a huit mois environ, un de mes amis, Louis R..., avait réuni, un soir, quelques camarades de collège ; nous buvions du punch et nous fumions en causant littérature, peinture, et en racontant, de temps à autre, quelques joyeusetés, ainsi que cela se pratique dans les réunions de jeunes gens. Tout à coup la porte s'ouvre toute grande et un de mes bons amis d'enfance entre comme un ouragan. "Devinez d'où je viens, s'écria-t-il aussitôt. - Je parie pour Mabilille, répond l'un, - non, tu es trop gai, tu viens d'emprunter de l'argent, d'enterrer ton oncle, ou de mettre ta montre chez ma tante, reprend un autre. - Tu viens de te griser, riposte un troisième, et comme tu as senti le punch chez Louis, tu es monté pour recommencer. - Vous n'y êtes point, je viens de P... en Normandie, où j'ai été passer huit jours et d'où je rapporte un grand criminel de mes amis que je vous demande la permission de vous présenter." A ces mots, il tira de sa poche une main d'écorché ; cette main était affreuse, noire, sèche, très longue et comme crispée, les muscles, d'une force extraordinaire, étaient retenus à l'intérieur et à l'extérieur par une lanière de peau parcheminée, les ongles jaunes, étroits, étaient restés au bout des doigts ; tout cela sentait le scélérat d'une lieue. "Figurez-vous, dit mon ami, qu'on vendait l'autre jour les défroques d'un vieux sorcier bien connu dans toute la contrée ; il allait au sabbat tous les samedis sur un manche à balai, pratiquait la magie blanche et noire, donnait aux vaches du lait bleu et leur faisait porter la queue comme celle du compagnon de saint Antoine. Toujours est-il que ce vieux gredin avait une grande affection pour cette main, qui, disait-il, était celle d'un célèbre criminel supplicié en 1736, pour avoir jeté, la tête la première, dans un puits sa femme légitime, ce quoi faisant je trouve qu'il n'avait pas tort, puis pendu au clocher de l'église le curé qui l'avait marié. Après ce double exploit, il était allé courir le monde et dans sa carrière aussi courte que bien remplie, il avait détroussé douze voyageurs, enfumé une vingtaine de moines dans leur couvent et fait un sérail d'un monastère de religieuses. - Mais que vas-tu faire de cette horreur ? nous écriâmes-nous. - Eh parbleu, j'en ferai mon bouton de sonnette pour effrayer mes créanciers. - Mon ami, dit Henri Smith, un grand Anglais très flegmatique, je crois que cette main est tout simplement de la viande indienne conservée par le procédé nouveau, je te conseille d'en faire du bouillon. - Ne raillez pas, messieurs, reprit avec le plus grand sang-froid un étudiant en médecine aux trois quarts gris, et toi, Pierre, si j'ai un conseil à te donner, fais enterrer chrétiennement ce débris humain, de crainte que son propriétaire ne vienne te le redemander ; et puis, elle a peut-être pris de mauvaises habitudes cette main, car tu sais le proverbe : "Qui a tué tuera." - Et qui a bu boira", reprit l'amphitryon. Là-dessus il versa à l'étudiant un grand verre de punch, l'autre l'avalait d'un seul trait et tomba ivre-mort sous la table. Cette sortie fut accueillie par des rires formidables, et Pierre élevant son verre et saluant la main : "Je bois, dit-il, à la prochaine visite de ton maître", puis on parla d'autre chose et chacun rentra chez soi.

Le lendemain, comme je passais devant sa porte, j'entrai chez lui, il était environ deux heures, je le trouvai lisant et fumant. "Eh bien, comment vas-tu ? lui dis-je. - Très bien, me répondit-il. - Et ta main ? - Ma main, tu as dû la voir à ma sonnette où je l'ai mise hier soir en rentrant, mais à ce propos figure-toi qu'un imbécile quelconque, sans doute pour me faire une mauvaise farce, est venu carillonner à ma porte vers minuit ; j'ai demandé qui était là, mais comme personne ne me répondait, je me suis recouché et rendormi."

En ce moment, on sonna, c'était le propriétaire, personnage grossier et fort impertinent. Il entra sans saluer. "Monsieur, dit-il à mon ami, je vous prie d'enlever immédiatement la charogne que vous avez pendue à votre cordon de sonnette, sans quoi je me verrai forcé de vous donner congé. - Monsieur, reprit Pierre avec beaucoup de gravité, vous insultez une main qui ne le mérite pas, sachez qu'elle a appartenu à un homme fort bien élevé." Le propriétaire tourna les talons et sortit comme il était entré. Pierre le suivit, décrocha sa main et l'attacha à la sonnette pendue dans son alcôve. "Cela vaut mieux, dit-il, cette main, comme le "Frère, il faut mourir" des Trappistes, me donnera des pensées sérieuses tous les soirs en m'endormant." Au bout d'une heure je le quittai et je rentrai à mon domicile.

Je dormis mal la nuit suivante, j'étais agité, nerveux ; plusieurs fois je me réveillai en sursaut, un moment même je me figurai qu'un homme s'était introduit chez moi et je me levai pour regarder dans mes armoires et sous mon lit ; enfin, vers six heures du matin, comme je commençais à m'assoupir, un coup violent frappé à ma porte, me fit sauter du lit ; c'était le domestique de mon ami, à peine vêtu, pâle et tremblant. "Ah monsieur ! s'écria-t-il en sanglotant, mon pauvre maître qu'on a assassiné." Je m'habillai à la hâte et je courus chez Pierre. La maison était pleine de monde, on discutait, on s'agitait, c'était un mouvement incessant, chacun pérorait, racontait et commentait l'événement de toutes les façons. Je parvins à grand-peine jusqu'à la chambre, la porte était gardée, je me nommai, on me laissa entrer. Quatre agents de la police étaient debout au milieu, un carnet à la main, ils examinaient, se parlait bas de temps en temps et écrivaient ; deux docteurs causaient près du lit sur lequel Pierre était étendu sans connaissance. Il n'était pas mort, mais il avait un aspect effrayant. Ses yeux démesurément ouverts, ses prunelles dilatées semblaient regarder fixement avec une indicible épouvante une chose horrible et inconnue, ses doigts étaient crispés, son corps, à partir du menton, était recouvert d'un drap que je soulevai. Il portait au cou les marques de cinq doigts qui s'étaient profondément enfoncés dans la chair, quelques gouttes de sang maculaient sa chemise. En ce moment une chose me frappa, je regardai par hasard la sonnette de son alcôve, la main d'écorché n'y était plus. Les médecins l'avaient sans doute enlevée pour ne point impressionner les personnes qui entreraient dans la chambre du blessé, car cette main était vraiment affreuse. Je ne m'informai point de ce qu'elle était devenue.

Je coupe maintenant, dans un journal du lendemain, le récit du crime avec tous les détails que la police a pu se procurer. Voici ce qu'on y lisait :

"Un attentat horrible a été commis hier sur la personne d'un jeune homme, M. Pierre B..., étudiant en droit, qui appartient à une des meilleures familles de Normandie. Ce jeune homme était rentré chez lui vers dix heures du soir, il renvoya son domestique, le sieur Bouvin, en lui disant qu'il était fatigué et qu'il allait se mettre au lit. Vers minuit, cet homme fut réveillé tout à coup par la sonnette de son maître qu'on agitait avec fureur. Il eut peur, alluma une lumière et attendit ; la sonnette se tut environ une minute, puis reprit avec une telle force que le domestique, éperdu de terreur, se précipita hors de sa chambre et alla réveiller le concierge, ce dernier courut avertir la police et, au bout d'un quart d'heure environ, deux agents enfonçaient la porte. Un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux, les meubles étaient renversés, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu entre la victime et le malfaiteur. Au milieu de la chambre, sur le dos, les membres raides, la face livide et les yeux effroyablement dilatés, le jeune Pierre B...

gisait sans mouvement ; il portait au cou les empreintes profondes de cinq doigts. Le rapport du docteur Bourdeau, appelé immédiatement, dit que l'agresseur devait être doué d'une force prodigieuse et avoir une main extraordinairement maigre et nerveuse, car les doigts qui ont laissé dans le cou comme cinq trous de balle s'étaient presque rejoints à travers les chairs. Rien ne peut faire soupçonner le mobile du crime, ni quel peut en être l'auteur. La justice informe."

On lisait le lendemain dans le même journal :

"M. Pierre B..., la victime de l'effroyable attentat que nous racontions hier, a repris connaissance après deux heures de soins assidus donnés par M. le docteur Bourdeau. Sa vie n'est pas en danger, mais on craint fortement pour sa raison ; on n'a aucune trace du coupable."

En effet, mon pauvre ami était fou ; pendant sept mois j'allai le voir tous les jours à l'hospice où nous l'avions placé, mais il ne recouvra pas une lueur de raison. Dans son délire, il lui échappait des paroles étranges et, comme tous les fous, il avait une idée fixe, il se croyait toujours poursuivi par un spectre. Un jour, on vint me chercher en toute hâte en me disant qu'il allait plus mal, je le trouvai à l'agonie. Pendant deux heures, il resta fort calme, puis tout à coup, se dressant sur son lit malgré nos efforts, il s'écria en agitant les bras et comme en proie à une épouvantable terreur : "Prends-la ! prends-la ! Il m'étrangle, au secours, au secours !" Il fit deux fois le tour de la chambre en hurlant, puis il tomba mort, la face contre terre.

Comme il était orphelin, je fus chargé de conduire son corps au petit village de P... en Normandie, où ses parents étaient enterrés. C'est de ce même village qu'il venait, le soir où il nous avait trouvés buvant du punch chez Louis R... et où il nous avait présenté sa main d'écorché. Son corps fut enfermé dans un cercueil de plomb, et quatre jours après, je me promenais tristement avec le vieux curé qui lui avait donné ses premières leçons, dans le petit cimetière où l'on creusait sa tombe. Il faisait un temps magnifique, le ciel tout bleu ruisselait de lumière, les oiseaux chantaient dans les ronces du talus, où bien des fois, enfants tous deux, nous étions venus manger des mûres. Il me semblait encore le voir se faufiler le long de la haie et se glisser par le petit trou que je connaissais bien, là-bas, tout au bout du terrain où l'on enterre les pauvres, puis nous revenions à la maison, les joues et les lèvres noires de jus des fruits que nous avions mangés ; et je regardai les ronces, elles étaient couvertes de mûres ; machinalement j'en pris une, et je la portai à ma bouche ; le curé avait ouvert son bréviaire et marmottait tout bas ses *oremus*, et j'entendais au bout de l'allée la bêche des fossoyeurs qui creusaient la tombe. Tout à coup, ils nous appelèrent, le curé ferma son livre et nous allâmes voir ce qu'ils nous voulaient. Ils avaient trouvé un cercueil. D'un coup de pioche, ils firent sauter le couvercle et nous aperçûmes un squelette démesurément long, couché sur le dos, qui, de son oeil creux, semblait encore nous regarder et nous défier ; j'éprouvai un malaise, je ne sais pourquoi j'eus presque peur. "Tiens ! s'écria un des hommes, regardez donc, le gredin a un poignet coupé, voilà sa main." Et il ramassa à côté du corps une grande main desséchée qu'il nous présenta. "Dis donc, fit l'autre en riant, on dirait qu'il te regarde et qu'il va te sauter à la gorge pour que tu lui rendes sa main. - Allons mes amis, dit le curé, laissez les morts en paix et refermez ce cercueil, nous creuserons autre part la tombe de ce pauvre monsieur Pierre.

Le lendemain tout était fini et je reprenais la route de Paris après avoir laissé cinquante francs au vieux curé pour dire des messes pour le repos de l'âme de celui dont nous avons ainsi troublé la sépulture.

Pris le recueil *La maison Tellier*, mai 1881, Éditions Havard. Ci-dessous le texte de la version définitive du recueil, mai 1891, aux Éditions Ollendorff.

SUR L'EAU

J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la Seine, à plusieurs lieues de Paris, et j'allais y coucher tous les soirs. Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu. C'était un vieux canotier, mais un canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot, et il mourra bien certainement dans le canotage final.

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible : la rivière.

Ah ! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous voyez couler là près de nous ! Vous autres, habitants des rues, vous ne savez pas ce qu'est la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière : et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau.

La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre, quand il n'y a pas de lune, la rivière est illimitée. Un marin n'éprouve point la même chose pour la mer. Elle est souvent dure et méchante c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer ; tandis que la rivière est silencieuse et perfide. Elle ne gronde pas, elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan.

Des rêveurs prétendent que la mer cache dans son sein d'immenses pays bleuâtres, où les noyés roulent parmi les grands poissons, au milieu d'étranges forêts et dans des grottes de cristal. La rivière n'a que des profondeurs noires où l'on pourrit dans la vase. Elle est belle pourtant quand elle brille au soleil levant et qu'elle clapote doucement entre ses berges couvertes de roseaux qui murmurent.

Le poète a dit en parlant de l'Océan :

*Ô flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux,
Vous vous les racontez en montant les marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous.*

Eh bien, je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues.

Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années.

J'habitais, comme aujourd'hui, la maison de la mère Lafon, et un de mes meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes et à son débrailé pour entrer au Conseil d'État, était installé au village de C..., deux lieues plus bas. Nous dînions tous les jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un *océan* de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique ; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tranquillité me tenta ; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée ; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta ; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien : parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moments s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille coassa. Je tressaillis : elle se tut ; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas ; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna et je cessai. Je me mis à chantonner ; le son de ma voix m'était pénible ; alors, je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve ; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête ; j'entendis des bruits autour de moi ; je me dressai d'un bond : l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne ; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas ; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever ; je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours ; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua. Je m'assis décourager et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de

l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras ; mais comme le temps demeurait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé ; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut, et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me raidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes des roseaux, puis, plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'être étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon coeur battait à m'étouffer ; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage ; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter ; mon *moi* brave railla mon *moi* poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi ? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible. Je crois que si un poisson se fût avisé de sauter hors de l'eau, comme cela arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber raide, sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je bus à grands traits. Alors une idée me vint et je

me mis à crier de toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points de l'horizon. Lorsque mon gosier fut absolument paralysé, j'écoutai. - Un chien hurlait, très loin.

Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux, sans dormir, les yeux ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever et pourtant je le désirais violemment ; je remettais de minute en minute. Je me disais : " Allons, debout ! " et j'avais peur de faire un mouvement. A la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie eût dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai par-dessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de très loin et que nous écoutons sans les croire.

Le brouillard qui, deux heures auparavant, flottait sur l'eau, s'était peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laissant le fleuve absolument libre, il avait formé sur chaque berge une colline ininterrompue, haute de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette rivière lamée de feu entre ces deux montagnes blanches ; et là-haut, sur ma tête, s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un ciel bleuâtre et laiteux.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées ; les grenouilles coassaient furieusement, tandis que, d'instant en instant, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et triste, que jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose étrange, je n'avais plus peur ; j'étais au milieu d'un paysage tellement extraordinaire que les singularités les plus fortes n'eussent pu m'étonner.

Combien de temps cela dura-t-il, je n'en sais rien, car j'avais fini par m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel plein de nuages. L'eau clapotait lugubrement, le vent soufflait, il faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes, que j'approchais de mes yeux.

Peu à peu, cependant, l'épaisseur du noir diminua. Soudain je crus sentir qu'une ombre glissait tout près de moi ; je poussai un cri, une voix répondit ; c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui racontai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le mien, et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas. Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui vous apportent des tristesses et des malheurs. J'aperçus une autre barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses efforts aux nôtres ; alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement, doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin nous aperçûmes une masse noire, et nous la tirâmes à mon bord :

C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une grosse pierre au cou.

Arria Marcella de Théophile Gautier

Trois jeunes gens, trois amis qui avaient fait ensemble le voyage d'Italie, visitaient l'année dernière le musée des Studii, à Naples, où l'on a réuni les différents objets antiques exhumés des fouilles de Pompéi et d'Herculanum.

Ils s'étaient répandus à travers les salles et regardaient les mosaïques, les bronzes, les fresques détachés des murs de la ville morte, selon que leur caprice les éparpillait, et quand l'un d'eux avait fait une rencontre curieuse, il appelait ses compagnons avec des cris de joie, au grand scandale des Anglais taciturnes et des bourgeois posés occupés à feuilleter leur livret.

Mais le plus jeune des trois, arrêté devant une vitrine, paraissait ne pas entendre les exclamations de ses camarades, absorbé qu'il était dans une contemplation profonde. Ce qu'il examinait avec tant d'attention, c'était un morceau de cendre noire coagulée portant une empreinte creuse : on eût dit un fragment de moule de statue, brisé par la fonte ; l'œil exercé d'un artiste y eût aisément reconnu la coupe d'un sein admirable et d'un flanc aussi pur de style que celui d'une statue grecque. L'on sait, et le moindre guide du voyageur vous l'indique, que cette lave, refroidie autour du corps d'une femme, en a gardé le contour charmant. Grâce au caprice de l'éruption qui a détruit quatre villes, cette noble forme, tombée en poussière depuis deux mille ans bientôt, est parvenue jusqu'à nous ; la rondeur d'une gorge a traversé les siècles lorsque tant d'empires disparus n'ont pas laissé de trace ! Ce cachet de beauté, posé par le hasard sur la scorie d'un volcan, ne s'est pas effacé.

Voyant qu'il s'obstinait dans sa contemplation, les deux amis d'Octavien revinrent vers lui, et Max, en le touchant à l'épaule, le fit tressaillir comme un homme surpris dans son secret. Évidemment Octavien n'avait entendu venir ni Max ni Fabio.

"Allons, Octavien, dit Max, ne t'arrête pas ainsi des heures entières à chaque armoire, ou nous allons manquer l'heure du chemin de fer, et nous ne verrons pas Pompéi aujourd'hui.

— Que regarde donc le camarade ? ajouta Fabio, qui s'était rapproché. Ah ! l'empreinte trouvée dans la maison d'Arrius Diomèdes." Et il jeta sur Octavien un coup d'œil rapide et singulier.

Octavien rougit faiblement, prit le bras de Max, et la visite s'acheva sans autre incident. En sortant des Studii, les trois amis montèrent dans un corricolo et se firent mener à la station du chemin de fer. Le corricolo, avec ses grandes roues rouges, son strapontin constellé de clous de cuivre, son cheval maigre et plein de feu, harnaché comme une mule d'Espagne, courant au galop sur les larges dalles de lave, est trop connu pour qu'il soit besoin d'en faire la description ici, et d'ailleurs nous n'écrivons pas des impressions de voyage sur Naples, mais le simple récit d'une aventure bizarre et peu croyable, quoique vraie.

Le chemin de fer par lequel on va à Pompéi longe presque toujours la mer, dont les longues volutes d'écume viennent se dérouler sur un sable noirâtre qui ressemble à du charbon tamisé. Ce rivage, en effet, est formé de coulées de lave et de cendres volcaniques, et produit, par son ton foncé, un contraste avec le bleu du ciel et le bleu de l'eau ; parmi tout cet éclat, la terre seule semble retenir l'ombre.

Les villages que l'on traverse ou que l'on côtoie, Portici, rendu célèbre par l'opéra de M. Auber, Resina, Torre del Greco, Torre dell'Annunziata, dont on aperçoit en passant les maisons à arcades et les toits en terrasses, ont, malgré l'intensité du soleil et le lait de chaux méridional, quelque chose de plutonien et de ferrugineux comme Manchester et Birmingham ; la poussière y est noire, une suie impalpable s'y accroche à tout ; on sent que la grande forge du Vésuve halète et fume à deux pas de là.

Les trois amis descendirent à la station de Pompéi, en riant entre eux du mélange d'antique et de moderne que présentent naturellement à l'esprit ces mots : Station de Pompéi. Une ville gréco-romaine et un débarcadère de railway !

Ils traversèrent le champ planté de cotonniers, sur lequel voltigeaient quelques bourres blanches, qui sépare le chemin de fer de l'emplacement de la ville déterrée, et prirent un guide à l'osteria bâtie en dehors des anciens remparts, ou, pour parler plus correctement, un guide les prit. Calamité qu'il est difficile de conjurer en Italie.

Il faisait une de ces heureuses journées si communes à Naples, où par l'éclat du soleil et la transparence de l'air les objets prennent des couleurs qui semblent fabuleuses dans le Nord, et paraissent appartenir plutôt au monde du rêve qu'à celui de la réalité. Quiconque a vu une fois cette lumière d'or et d'azur en emporte au fond de sa brume une incurable nostalgie.

La ville ressuscitée, ayant secoué un coin de son linceul de cendre, ressortait avec ses mille détails sous un jour aveuglant. Le Vésuve découpait dans le fond son cône sillonné de stries de laves bleues, roses, violet mordorées par le soleil. Un léger brouillard, presque imperceptible dans la lumière, encapuchonnait la crête écimée de la montagne ; au premier abord, on eût pu le prendre pour un de ces nuages qui, même par les temps les plus sereins, estompent le front des pics élevés. En y regardant de plus près, on voyait de minces filets de vapeur blanche sortir du haut du mont comme des trous d'une cassolette, et se réunir ensuite en vapeur légère. Le volcan, d'humeur débonnaire ce jour-là, fumait tout tranquillement sa pipe, et sans l'exemple de Pompéi ensevelie à ses pieds, on ne l'aurait pas cru d'un caractère plus féroce que Montmartre ; de l'autre côté, de belles collines aux lignes ondulées et voluptueuses comme des hanches de femme, arrêtaient l'horizon ; et plus loin la mer, qui autrefois apportait les birèmes et les trirèmes sous les remparts de la ville, tirait sa placide barre d'azur.

L'aspect de Pompéi est des plus surprenants ; ce brusque saut de dix-neuf siècles en arrière étonne même les natures les plus prosaïques et les moins compréhensives ; deux pas vous mènent de la vie antique à la vie moderne, et du christianisme au paganisme ; aussi, lorsque les trois amis virent ces rues où les formes d'une existence évanouie sont conservées intactes, éprouvèrent-ils, quelque préparés qu'ils y fussent par les livres et les dessins, une impression aussi étrange que profonde. Octavien surtout semblait frappé de stupeur et suivait machinalement le guide d'un pas de somnambule, sans écouter la nomenclature monotone et apprise par cœur que ce faquin débitait comme une leçon.

Il regardait d'un oeil effaré ces ornières de char creusées dans le pavage cyclopéen des rues et qui paraissent dater d'hier tant l'empreinte en est fraîche ; ces inscriptions tracées en lettres rouges, d'un pinceau cursif, sur les parois des murailles : affiches de spectacle, demandes de

location, formules votives, enseignes, annonces de toutes sortes, curieuses comme le serait dans deux mille ans, pour les peuples inconnus de l'avenir, un pan de mur de Paris retrouvé avec ses affiches et ses placards ; ces maisons aux toits effondrés laissant pénétrer d'un coup d'oeil tous ces mystères d'intérieur, tous ces détails domestiques que négligent les historiens et dont les civilisations emportent le secret avec elles ; ces fontaines à peine tarées, ce forum surpris au milieu d'une réparation par la catastrophe, et dont les colonnes, les architraves toutes taillées, toutes sculptées, attendent dans leur pureté d'arête qu'on les mette en place ; ces temples voués à des dieux passés à l'état mythologique et qui alors n'avaient pas un athée ; ces boutiques où ne manque que le marchand ; ces cabarets où se voit encore sur le marbre la tache circulaire laissée par la tasse des buveurs ; cette caserne aux colonnes peintes d'ocre et de minium que les soldats ont égratignée de caricatures de combattants, et ces doubles théâtres de drame et de chant juxtaposés, qui pourraient reprendre leurs représentations, si la troupe qui les desservait, réduite à l'état d'argile, n'était pas occupée, peut-être, à luter le bondon d'un tonneau de bière ou à boucher une fente de mur, comme la poussière d'Alexandre et de César, selon la mélancolique réflexion d'Hamlet.

Fabio monta sur le thymelé du théâtre tragique tandis que Octavien et Max grimpaient jusqu'en haut des gradins, et là il se mit à débiter avec force gestes les morceaux de poésie qui lui venaient à la tête, au grand effroi des lézards, qui se dispersaient en frétilant de la queue et en se tapissant dans les fentes des assises ruinées ; et quoique les vases d'airain ou de terre, destinés à répercuter les sons, n'existassent plus, sa voix n'en résonnait pas moins pleine et vibrante. Le guide les conduisit ensuite à travers les cultures qui recouvrent les portions de Pompéi encore ensevelies, à l'amphithéâtre, situé à l'autre extrémité de la ville. Ils marchèrent sous ces arbres dont les racines plongent dans les toits des édifices enterrés, en disjoignent les tuiles, en fendent les plafonds, en disloquent les colonnes, et passèrent par ces champs où de vulgaires légumes fructifient sur des merveilles d'art, matériel les images de l'oubli que le temps déploie sur les plus belles choses.

L'amphithéâtre ne les surprit pas. Ils avaient vu celui de Vérone, plus vaste et aussi bien conservé, et ils connaissaient la disposition de ces arènes antiques aussi familièrement que celle des places de taureaux en Espagne, qui leur ressemblent beaucoup, moins la solidité de la construction et la beauté des matériaux.

Ils revinrent donc sur leurs pas, gagnèrent par un chemin de traverse la rue de la Fortune, écoutant d'une oreille distraite le cicerone, qui en passant devant chaque maison la nommait du nom qui lui a été donné lors de sa découverte, d'après quelque particularité caractéristique :

— la maison du Taureau de bronze, la maison du Faune, la maison du Vaisseau, le temple de la Fortune, la maison de Méléagre, la taverne de la Fortune à l'angle de la rue Consulaire, l'académie de Musique, le Four banal, la Pharmacie, la boutique du Chirurgien, la Douane, l'habitation des Vestales, l'auberge d'Albinus, les Thermopoles, et ainsi de suite jusqu'à la porte qui conduit à la voie des Tombeaux.

Cette porte en briques, recouverte de statues, et dont les ornements ont disparu, offre dans son arcade intérieure deux profondes rainures destinées à laisser glisser une herse, comme un donjon du Moyen Age à qui l'on aurait cru ce genre de défense particulier.

"Qui aurait soupçonné, dit Max à ses amis, Pompéi, la ville gréco-latine, d'une fermeture aussi romantiquement gothique ? Vous figurez-vous un chevalier romain attardé, sonnant du cor devant cette porte pour se faire lever la herse, comme un page du XV^e siècle ?

— Rien n'est nouveau sous le soleil, répondit Fabio, et cet aphorisme lui-même n'est pas neuf, puisqu'il a été formulé par Salomon.

— Peut-être y a-t-il du nouveau sous la lune ! continua Octavien en souriant avec une ironie mélancolique.

— Mon cher Octavien, dit Max, qui pendant cette petite conversation s'était arrêté devant une inscription tracée à la rubrique sur la muraille extérieure, veux-tu voir des combats de gladiateurs ? — Voici les affiches : — Combat et chasse pour le 5 des nones d'avril, — les mâts seront dressés, — vingt paires de gladiateurs lutteront aux nones, — et si tu crains pour la fraîcheur de ton teint. Rassure-toi. On tendra les voiles ; — à moins que tu ne préfères te rendre à l'amphithéâtre de bonne heure, ceux-ci se couperont la gorge le matin — matutini erunt ; on n'est pas plus complaisant. "

En devisant de la sorte, les trois amis suivaient cette voie bordée de sépulcres qui, dans nos sentiments modernes, serait une lugubre avenue pour une ville, mais qui n'offrait pas les mêmes significations tristes pour les anciens, dont les tombeaux, au lieu d'un cadavre horrible, ne contenaient qu'une pincée de cendres, idée abstraite de la mort. L'art embellissait ces dernières demeures, et, comme dit Goethe, le païen décorait des images de la vie les sarcophages et les urnes.

C'est ce qui faisait sans doute que Max et Fabio visitaient, avec une curiosité allègre et une joyeuse plénitude d'existence qu'ils n'auraient pas eues dans un cimetière chrétien, ces monuments funèbres si gaiement dorés par le soleil et qui, placés sur le bord du chemin, semblent se rattacher encore à la vie et n'inspirent aucune de ces froides répulsions, aucune de ces terreurs fantastiques que font éprouver nos sépultures lugubres. Ils s'arrêtèrent devant le tombeau de Mammia, la prêtresse publique, près duquel est poussé un arbre, un cyprès ou un peuplier ; ils s'assirent dans l'hémicycle du triclinium des repas funéraires, riant comme des héritiers ; ils lurent avec force lazzi les épitaphes de Nevoleja, de Labeon et de la famille Arria, suivis d'Octavien, qui semblait plus touché que ses insoucians compagnons du sort de ces trépassés de deux mille ans.

Ils arrivèrent ainsi à la villa d'Arrius Diomèdes une des habitations les plus considérables de Pompéi. On y monte par des degrés de briques, et lorsqu'on a dépassé la porte flanquée de deux petites colonnes latérales, on se trouve dans une cour semblable au patio qui fait le centre des maisons espagnoles et moresques et que les anciens appelaient impluvium ou cavoedium ; quatorze colonnes de briques recouvertes de stuc forment, des quatre côtés, un portique ou péristyle couvert, semblable au cloître des couvents, et sous lequel on pouvait circuler sans craindre la pluie. Le pavé de cette cour est une mosaïque de briques et de marbre blanc, d'un effet doux et tendre à l'œil. Dans le milieu, un bassin de marbre quadrilatère, qui existe encore, recevait les eaux pluviales qui dégouttaient du toit du portique. — Cela produit un singulier

effet d'entrer ainsi dans la vie antique et de fouler avec des bottes vernies des marbres usés par les sandales et les cothurnes des contemporains d'Auguste et de Tibère.

Le cicerone les promena dans l'exèdre ou salon d'été, ouvert du côté de la mer pour en aspirer les fraîches brises. C'était là qu'on recevait et qu'on faisait la sieste pendant les heures brûlantes, quand soufflait ce grand zéphyr africain chargé de langueurs et d'orages. Il les fit entrer dans la basilique, longue galerie à jour qui donne de la lumière aux appartements et où les visiteurs et les clients attendaient que le nomenclateur les appelât ; il les conduisit ensuite sur la terrasse de marbre blanc d'où la vue s'étend sur les jardins verts et sur la mer bleue ; puis il leur fit voir le nymphæum ou salle de bain, avec ses murailles peintes en jaune, ses colonnes de stuc, son pavé de mosaïque et sa cuve de marbre qui reçut tant de corps charmants évanouis comme des ombres ; — le cubiculum, où flottèrent tant de rêves venus de la porte d'ivoire, et dont les alcôves pratiquées dans le mur étaient fermées par un conopeum ou rideau dont les anneaux de bronze gisent encore à terre, le tétrastyle ou salle de récréation, la chapelle des dieux lares, le cabinet des archives, la bibliothèque, le musée des tableaux, le gynécée ou appartement des femmes, composé de petites chambres en partie ruinées, dont les parois conservent des traces de peintures et d'arabesques comme des joues dont on a mal essuyé le fard.

Cette inspection terminée, ils descendirent à l'étage inférieur, car le sol est beaucoup plus bas du côté du jardin que du côté de la voie des Tombeaux ; ils traversèrent huit salles peintes en rouge antique, dont l'une est creusée de niches architecturales, comme on en voit au vestibule de la salle des Ambassadeurs à l'Alhambra, et ils arrivèrent enfin à une espèce de cave ou de cellier dont la destination était clairement indiquée par huit amphores d'argile dressées contre le mur et qui avaient dû être parfumées de vin de Crète, de Falerne et de Massique comme des odes d'Horace.

Un vif rayon de jour passait par un étroit soupirail obstrué d'orties, dont il changeait les feuilles traversées de lumières en émeraudes et en topazes, et ce gai détail naturel souriait à propos à travers la tristesse du lieu.

« C'est ici, dit le cicerone de sa voix nonchalante, dont le ton s'accordait à peine avec le sens des paroles, que l'on trouva, parmi dix-sept squelettes, celui de la dame dont l'empreinte se voit au musée de Naples. Elle avait des anneaux d'or, et les lambeaux de sa fine tunique adhéraient encore aux cendres tassées qui ont gardé sa forme. »

Les phrases banales du guide causèrent une vive émotion à Octavien. Il se fit montrer l'endroit exact où ces restes précieux avaient été découverts, et s'il n'eût été contenu par la présence de ses amis, il se serait livré à quelque lyrisme extravagant ; sa poitrine se gonflait, ses yeux se trempaient de furtives moiteurs : cette catastrophe, effacée par vingt siècles d'oubli, le touchait comme un malheur tout récent ; la mort d'une maîtresse ou d'un ami ne l'eût pas affligé davantage, et une larme en retard de deux mille ans tomba, pendant que Max et Fabio avaient le dos tourné, sur la place où cette femme, pour laquelle il se sentait pris d'un amour rétrospectif, avait péri étouffée par la cendre chaude du volcan.

"Assez d'archéologie comme cela ! s'écria Fabio ; nous ne voulons pas écrire une dissertation sur une cruche ou une tuile du temps de Jules César pour devenir membres d'une académie de

province, ces souvenirs classiques me creusent l'estomac. Allons dîner, si toutefois la chose est possible, dans cette osteria pittoresque, où j'ai peur qu'on ne nous serve que des biftecks fossiles et des œufs frais pondus avant la mort de Pline.

— Je ne dirai pas comme Boileau :

Un sot, quelquefois, ouvre un avis important,

fit Max en riant, ce serait malhonnête ; mais cette idée a du bon. Il eût été pourtant plus joli de festiner ici, dans un triclinium quelconque, couchés à l'antique, servis par des esclaves, en manière de Lucullus ou de Trimalcion. Il est vrai que je ne vois pas beaucoup d'huîtres du lac Lucrin ; les turbots et les rougets de l'Adriatique sont absents ; le sanglier d'Apulie manque sur le marché ; les pains et les gâteaux au miel figurent au musée de Naples aussi durs que des pierres à côté de leurs moules vert-de—grisés ; le macaroni cru, saupoudré de cacio-cavallo, et quoiqu'il soit détestable, vaut encore mieux que le néant. Qu'en pense le cher Octavien ? "

Octavien, qui regrettait fort de ne pas s'être trouvé à Pompéi le jour de l'éruption du Vésuve pour sauver la dame aux anneaux d'or et mériter ainsi son amour, n'avait pas entendu une phrase de cette conversation gastronomique. Les deux derniers mots prononcés par Max le frappèrent seuls, et comme il n'avait pas envie d'entamer une discussion, il fit, à tout hasard, un signe d'assentiment, et le groupe amical reprit, en côtoyant les remparts, le chemin de l'hôtellerie.

L'on dressa la table sous l'espèce de porche ouvert qui sert de vestibule à l'osteria, et dont les murailles, crépies à la chaux, étaient décorées de quelques croûtes qualifiées par l'hôte : Salvator Rosa, Espagnolet, cavalier Massimo et autres noms célèbres de l'école napolitaine, qu'il se crut obligé d'exalter.

« Hôte vénérable, dit Fabio, ne déployez pas votre éloquence en pure perte. Nous ne sommes pas des Anglais, et nous préférons les jeunes filles aux vieilles toiles. Envoyez-nous plutôt la liste de vos vins par cette belle brune, aux yeux de velours, que j'ai aperçue dans l'escalier. »

Le palforio, comprenant que ses hôtes n'appartenaient pas au genre mystifiable des philistins et des bourgeois, cessa de vanter sa galerie pour glorifier sa cave. D'abord, il avait tous les vins des meilleurs crus : Château-Margaux, grand-Lafite retour des Indes, Sillery de Moët, Hochmeyer, Scarlat-wine, Porto et porter, ale et gingerbeer, Lacryma-Christi blanc et rouge, Capri et Falerne.

"Quoi ! tu as du vin de Falerne, animal, et tu le mets à la fin de ta nomenclature ; tu nous fais subir une litanie oenologique insupportable, dit Max en sautant à la gorge de l'hôtelier avec un mouvement de fureur comique ; mais tu n'as donc pas le sentiment de la couleur locale ? tu es donc indigne de vivre dans ce voisinage antique ? Est-il bon au moins, ton Falerne ? a-t-il été mis en amphore sous le consul Plancus ? — consule Planco.

— Je ne connais pas le consul Plancus, et mon vin n'est pas mis en amphore, mais il est vieux et coûte dix carlins la bouteille", répondit l'hôte.

Le jour était tombé et la nuit était venue, nuit sereine et transparente, plus claire, à coup sûr, que le plein midi de Londres ; la terre avait des tons d'azur et le ciel des reflets d'argent d'une

douceur inimaginable ; l'air était si tranquille que la flamme des bougies posées sur la table n'oscillait même pas.

Un jeune garçon jouant de la flûte s'approcha de la table et se tint debout, fixant ses yeux sur les trois convives, dans une attitude de bas-relief, et soufflant dans son instrument aux sons doux et mélodieux, quelque'une de ces cantilènes populaires en mode mineur dont le charme est pénétrant.

Peut-être ce garçon descendait-il en droite ligne du flûteur qui précédait Duilius.

"Notre repas s'arrange d'une façon assez antique ; il ne nous manque que des danseuses gaditanes et des couronnes de lierre, dit Fabio en se versant une large rasade de vin de Falerne.

— Je me sens en veine de faire des citations latines comme un feuilleton des Débats ; il me revient des strophes d'ode, ajouta Max.

— Garde-les pour toi, s'écrièrent Octavien et Fabio, justement alarmés ; rien n'est indigeste comme le latin à table."

La conversation entre jeunes gens qui, cigare à la bouche, le coude sur la table, regardent un certain nombre de flacons vidés, surtout lorsque le vin est capiteux, ne tarde pas à tourner sur les femmes. Chacun exposa son système, dont voici à peu près le résumé.

Fabio ne faisait cas que de la beauté et de la jeunesse. Voluptueux et positif, il ne se payait pas d'illusions et n'avait en amour aucun préjugé. Une paysanne lui plaisait autant qu'une duchesse, pourvu qu'elle fût belle ; le corps le touchait plus que la robe ; il riait beaucoup de certains de ses amis amoureux de quelques mètres de soie et de dentelles, et disait qu'il serait plus logique d'être épris d'un étalage de marchand de nouveautés. Ces opinions, fort raisonnables au fond, et qu'il ne cachait pas, le faisaient passer pour un homme excentrique.

Max, moins artiste que Fabio, n'aimait, lui, que les entreprises difficiles, que les intrigues compliquées ; il cherchait des résistances à vaincre, des vertus à séduire, et conduisait l'amour comme une partie d'échecs, avec des coups médités longtemps, des effets suspendus, des surprises et des stratagèmes dignes de Polybe. Dans un salon, la femme qui paraissait avoir le moins de sympathie à son endroit, était celle qu'il choisissait pour but de ses attaques ; la faire passer de l'aversion à l'amour par des transitions habiles, était pour lui un plaisir délicieux ; s'imposer aux âmes qui le repoussaient, mater les volontés rebelles à son ascendant, lui semblait le plus doux des triomphes. Comme certains chasseurs qui courent les champs, les bois et les plaines par la pluie, le soleil et la neige, avec des fatigues excessives et une ardeur que rien ne rebute, pour un maigre gibier que les trois quarts du temps ils dédaignent de manger, Max, la proie atteinte, ne s'en souciait plus, et se remettait en quête presque aussitôt.

Pour Octavien, il avouait que la réalité ne le séduisait guère, non qu'il fit des rêves de collégien tout pétris de lis et de roses comme un madrigal de Demoustier, mais il y avait autour de toute beauté trop de détails prosaïques et rebutants ; trop de pères radoteurs et décorés ; de mères coquettes, portant des fleurs naturelles dans de faux cheveux ; de cousins rougeauds et méditant des déclarations ; de tantes ridicules, amoureuses de petits chiens. Une gravure à l'aqua-tinte, d'après Horace Vernet ou Delaroche, accrochée dans la chambre d'une femme, suffisait pour

arrêter chez lui une passion naissante. Plus poétique encore qu'amoureux, il demandait une terrasse de l'Isola-Bella sur le lac Majeur, par un beau clair de lune, pour encadrer un rendez-vous. Il eût voulu enlever son amour du milieu de la vie commune et en transporter la scène dans les étoiles. Aussi s'était-il épris tour à tour d'une passion impossible et folle pour tous les grands types féminins conservés par l'art ou l'histoire. Comme Faust, il avait aimé Hélène, et il aurait voulu que les ondulations des siècles apportassent jusqu'à lui une de ces sublimes personnifications des désirs et des rêves humains, dont la forme, invisible pour les yeux vulgaires, subsiste toujours dans l'espace et le temps. Il s'était composé un sérail idéal avec Sémiramis, Aspasia, Cléopâtre, Diane de Poitiers, Jeanne d'Aragon. Quelquefois aussi il aimait des statues, et un jour, en passant au Musée devant la Vénus de Milo, il s'était écrié : « Oh ! qui te rendra les bras pour m'écraser contre ton sein de marbre ! » A Rome, la vue d'une épaisse chevelure nattée exhumée d'un tombeau antique l'avait jeté dans un bizarre délire ; il avait essayé, au moyen de deux ou trois de ces cheveux obtenus d'un gardien séduit à prix d'or, et remis à une somnambule d'une grande puissance, d'évoquer l'ombre et la forme de cette morte ; mais le fluide conducteur s'était évaporé après tant d'années, et l'apparition n'avait pu sortir de la nuit éternelle.

Comme Fabio l'avait deviné devant la vitrine des Studii, l'empreinte recueillie dans la cave de la villa d'Arrius Diomèdes excitait chez Octavien des élans insensés vers un idéal rétrospectif ; il tentait de sortir du temps et de la vie, et de transposer son âme au siècle de Titus.

Max et Fabio se retirèrent dans leur chambre, et, la tête un peu alourdie par les classiques fumées du Falerne, ne tardèrent pas à s'endormir. Octavien, qui avait souvent laissé son verre plein devant lui, ne voulant pas troubler par une ivresse grossière l'ivresse poétique qui bouillonnait dans son cerveau, sentit à l'agitation de ses nerfs que le sommeil ne lui viendrait pas, et sortit de l'osteria à pas lents pour rafraîchir son front et calmer sa pensée à l'air de la nuit.

Ses pieds, sans qu'il en eût conscience, le portèrent à l'entrée par laquelle on pénètre dans la ville morte, il déplaça la barre de bois qui la ferme et s'engagea au hasard dans les décombres.

La lune illuminait de sa lueur blanche les maisons pâles, divisant les rues en deux tranches de lumière argentée et d'ombre bleuâtre. Ce jour nocturne, avec ses teintes ménagées⁷, dissimulait la dégradation des édifices. L'on ne remarquait pas, comme à la clarté crue du soleil, les colonnes tronquées, les façades sillonnées de lézardes, les toits effondrés par l'éruption ; les parties absentes se complétaient par la demi-teinte, et un rayon brusque, comme une touche de sentiment dans l'esquisse d'un tableau, indiquait tout un ensemble écroulé. Les génies taciturnes de la nuit semblaient avoir réparé la cité fossile pour quelque représentation d'une vie fantastique.

Quelquefois même Octavien crut voir se glisser de vagues formes humaines dans l'ombre ; mais elles s'évanouissaient dès qu'elles atteignaient la portion éclairée. De sourds chuchotements, une rumeur indéfinie, voltigeaient dans le silence. Notre promeneur les attribua d'abord à quelque papillonnement de ses yeux, à quelque bourdonnement de ses oreilles, — ce pouvait être aussi un jeu d'optique, un soupir de la brise marine, ou la fuite à travers les orties d'un lézard ou d'une couleuvre, car tout vit dans la nature, même la mort, tout bruit, même le silence. Cependant il éprouvait une espèce d'angoisse involontaire, un léger frisson, qui pouvait être

causé par l'air froid de la nuit, et faisait frémir sa peau. Il retourna deux ou trois fois la tête ; il ne se sentait plus seul comme tout à l'heure dans la ville déserte. Ses camarades avaient-ils eu la même idée que lui, et le cherchaient-ils à travers ces ruines ? Ces formes entrevues, ces bruits indistincts de pas, était-ce Max et Fabio marchant et causant, et disparus à l'angle d'un carrefour ? Cette explication toute naturelle, Octavien comprenait à son trouble qu'elle n'était pas vraie, et les raisonnements qu'il faisait là-dessus à part lui ne le convainquaient pas. La solitude et l'ombre s'étaient peuplées d'êtres invisibles qu'il dérangeait ; il tombait au milieu d'un mystère, et l'on semblait attendre qu'il fût parti pour commencer. Telles étaient les idées extravagantes qui lui traversaient la cervelle et qui prenaient beaucoup de vraisemblance de l'heure, du lieu et de mille détails alarmants que comprendront ceux qui se sont trouvés de nuit dans quelque vaste ruine.

En passant devant une maison qu'il avait remarquée pendant le jour et sur laquelle la lune donnait en plein, il vit, dans un état d'intégrité parfaite, un portique dont il avait cherché à rétablir l'ordonnance : quatre colonnes d'ordre dorique cannelées jusqu'à mi-hauteur, et le fût enveloppé comme d'une draperie pourpre d'une teinte de minium, soutenaient une cimaise colorée d'ornements polychromes, que le décorateur semblait avoir achevée hier ; sur la paroi latérale de la porte un molosse de Laconie, exécuté à l'encaustique et accompagné de l'inscription sacramentelle : Cave canem, aboyait à la lune et aux visiteurs avec une fureur peinte. Sur le seuil de mosaïque le mot Ave, en lettres osques et latines, saluait les hôtes de ses syllabes amicales. Les murs extérieurs, teints d'ocre et de rubrique, n'avaient pas une crevasse. La maison s'était exhaussée d'un étage, et le toit de tuiles, dentelé d'un acrotère de bronze, projetait son profil intact sur le bleu léger du ciel où pâlissaient quelques étoiles.

Cette restauration étrange, faite de l'après-midi au soir par un architecte inconnu, tourmentait beaucoup Octavien, sûr d'avoir vu cette maison le jour même dans un fâcheux état de ruine. Le mystérieux reconstructeur avait travaillé bien vite, car les habitations voisines avaient le même aspect récent et neuf ; tous les piliers étaient coiffés de leurs chapiteaux ; pas une pierre, pas une brique, pas une pellicule de stuc, pas une écaille de peinture ne manquaient aux parois luisantes des façades, et par l'interstice des péristyles on entrevoyait, autour du bassin de marbre du cavædium, des lauriers roses et blancs, des myrtes et des grenadiers. Tous les historiens s'étaient trompés : l'éruption n'avait pas eu lieu, ou bien l'aiguille du temps avait reculé de vingt heures séculaires sur le cadran de l'éternité.

Octavien, surpris au dernier point, se demanda s'il dormait tout debout et marchait dans un rêve. Il s'interrogea sérieusement pour savoir si la folie ne faisait pas danser devant lui ses hallucinations ; mais il fut obligé de reconnaître qu'il n'était ni endormi ni fou.

Un changement singulier avait eu lieu dans l'atmosphère ; de vagues teintes roses se mêlaient, par dégradations violettes, aux lueurs azurées de la lune ; le ciel s'éclaircissait sur les bords ; on eût dit que le jour allait paraître. Octavien tira sa montre ; elle marquait minuit. Craignant qu'elle ne fût arrêtée, il poussa le ressort de la répétition ; la sonnerie tinta douze fois ; il était bien minuit, et cependant la clarté allait toujours augmentant, la lune se fondait dans l'azur de plus en plus lumineux ; le soleil se levait.

Alors Octavien, en qui toutes les idées de temps se brouillaient, put se convaincre qu'il se promenait non dans une Pompéi morte, froid cadavre de ville qu'on a tiré à demi de son linceul, mais dans une Pompéi vivante, jeune, intacte, sur laquelle n'avaient pas coulé les torrents de boue brûlante du Vésuve.

Un prodige inconcevable le reportait, lui, Français du XIXe siècle, au temps de Titus, non en esprit, mais en réalité, ou faisait revenir à lui, du fond du passé, une ville détruite avec ses habitants disparus ; car un homme vêtu à l'antique venait de sortir d'une maison voisine.

Cet homme portait les cheveux courts et la barbe rasée, une tunique de couleur brune et un manteau grisâtre, dont les bouts étaient retroussés de manière à ne pas gêner sa marche ; il allait d'un pas rapide, presque cursif, et passa à côté d'Octavien sans le voir. Un panier de sparterie pendait à son bras, et il se dirigeait vers le Forum Nundinarium ; — c'était un esclave, un Davus quelconque allant au marché ; il n'y avait pas à s'y tromper.

Des bruits de roues se firent entendre, et un char antique, traîné par des bœufs blancs et chargé de légumes, s'engagea dans la rue. A côté de l'attelage marchait un bouvier aux jambes nues et brûlées par le soleil, aux pieds chaussés de sandales, et vêtu d'une espèce de chemise de toile bouffant à la ceinture ; un chapeau de paille conique, rejeté derrière le dos et retenu au col par la mentonnière, laissait voir sa tête d'un type inconnu aujourd'hui, son front bas traversé de dures nodosités, ses cheveux crépus et noirs, son nez droit, ses yeux tranquilles comme ceux de ses bœufs, et son cou d'Hercule campagnard. Il touchait gravement ses bêtes de l'aiguillon, avec une pose de statue à faire tomber Ingres en extase.

Le bouvier aperçut Octavien et parut surpris, mais il continua sa route ; une fois il retourna la tête, ne trouvant pas sans doute d'explication à l'aspect de ce personnage étrange pour lui, mais laissant, dans sa placide stupidité rustique, le mot de l'énigme à de plus habiles.

Des paysans campaniens parurent aussi, poussant devant eux des ânes chargés d'outres de vin, et faisant tinter des sonnettes d'airain ; leur physionomie différait de celle des paysans d'aujourd'hui comme une médaille diffère d'un sou.

La vie se peuplait graduellement comme un de ces tableaux de diorama d'abord déserts, et qu'un changement d'éclairage anime de personnages invisibles jusque-là.

Les sentiments qu'éprouvait Octavien avaient changé de nature. Tout à l'heure, dans l'ombre trompeuse de la nuit, il était en proie à ce malaise dont les braves ne se défendent pas, au milieu de circonstances inquiétantes et fantastiques que la raison ne peut expliquer. Sa vague terreur s'était changée en stupéfaction profonde ; il ne pouvait douter, à la netteté de leurs perceptions, du témoignage de ses sens, et cependant ce qu'il voyait était parfaitement incroyable. — Mal convaincu encore, il cherchait par la constatation de petits détails réels à se prouver qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination. — Ce n'étaient pas des fantômes qui défilaient sous ses yeux, car la vive lumière du soleil les illuminait avec une réalité irrécusable, et leurs ombres allongées par le matin se projetaient sur les trottoirs et les murailles.

Ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, Octavien, ravi au fond de voir un de ses rêves les plus chers accompli, ne résista plus à son aventure, il se laissa faire à toutes ces merveilles, sans

prétendre s'en rendre compte ; il se dit que puisque en vertu d'un pouvoir mystérieux il lui était donné de vivre quelques heures dans un siècle disparu, il ne perdrait pas son temps à chercher la solution d'un problème incompréhensible, et il continua bravement sa route, en regardant à droite et à gauche ce spectacle si vieux et si nouveau pour lui. Mais à quelle époque de la vie de Pompéi était-il transporté ? Une inscription d'édilité, gravée sur une muraille, lui apprit, par le nom des personnages publics, qu'on était au commencement du règne de Titus, — soit en l'an 79 de notre ère. — Une idée subite traversa l'âme d'Octavien ; la femme dont il avait admiré l'empreinte au musée de Naples devait être vivante, puisque l'éruption du Vésuve dans laquelle elle avait péri eut lieu le août de cette même année ; il pouvait donc la retrouver, la voir, lui parler... Le désir fou qu'il avait ressenti à l'aspect de cette cendre moulée sur des contours divins allait peut-être se satisfaire, car rien ne devait être impossible à un amour qui avait eu la force de faire reculer le temps, et passer deux fois la même heure dans le sablier de l'éternité.

Pendant qu'Octavien se livrait à ces réflexions, de belles jeunes filles se rendaient aux fontaines, soutenant du bout de leurs doigts blancs des urnes en équilibre sur leur tête ; des patriciens en toges blanches bordées de bandes de pourpre, suivis de leur cortège de clients, se dirigeaient vers le forum. Les acheteurs se pressaient autour des boutiques, toutes désignées par des enseignes sculptées et peintes, et rappelant par leur petitesse et leur forme les boutiques moresques d'Alger ; au-dessus de la plupart de ces échoppes, un glorieux phallus de terre cuite colorié et l'inscription *hic habitat felicitas*, témoignait de précautions superstitieuses contre le mauvais oeil ; Octavien remarqua même une boutique d'amulettes dont l'étalage était chargé de cornes, de branches de corail bifurquées, et de petits Priapes en or, comme on en trouve encore à Naples aujourd'hui, pour se préserver de la jettature, et il se dit qu'une superstition durait plus qu'une religion.

En suivant le trottoir qui borde chaque rue de Pompéi, et enlève ainsi aux Anglais la confortabilité de cette invention, Octavien se trouva face à face avec un beau jeune homme, de son âge à peu près, vêtu d'une tunique couleur de safran, et drapé d'un manteau de fine laine blanche, souple comme du cachemire. La vue d'Octavien, coiffé de l'affreux chapeau moderne, sanglé dans une mesquine redingote noire, les jambes emprisonnées dans un pantalon, les pieds pincés par des bottes luisantes, parut surprendre le jeune Pompéien, comme nous étonnerait, sur le boulevard de Gand, un Ioway ou un Botocudo avec ses plumes, ses colliers de griffes d'ours et ses tatouages baroques. Cependant, comme c'était un jeune homme bien élevé, il n'éclata pas de rire au nez d'Octavien, et prenant en pitié ce pauvre barbare égaré dans cette ville græco-romaine, il lui dit d'une voix accentuée et douce :

« Advena, salve. »

Rien n'était plus naturel qu'un habitant de Pompéi, sous le règne du divin empereur Titus, très puissant et très auguste, s'exprimât en latin, et pourtant Octavien tressaillit en entendant cette langue morte dans une bouche vivante. C'est alors qu'il se félicita d'avoir été fort en thème, et remporté des prix au concours général. Le latin enseigné par l'Université lui servit en cette occasion unique, et rappelant en lui ses souvenirs de classe, il répondit au salut du Pompéien en style de *De viris illustribus* et de *Selectoe e profanis*, d'une façon suffisamment intelligible, mais avec un accent parisien qui fit sourire le jeune homme.

"Il te sera peut-être plus facile de parler grec, dit le Pompéien ; je sais aussi cette langue, car j'ai fait mes études à Athènes.

— Je sais encore moins de grec que de latin, répondit Octavien ; je suis du pays des Gaulois, de Paris, de Lutèce.

— Je connais ce pays. Mon aïeul a fait la guerre dans les Gaules sous le grand Jules César. Mais quel étrange costume portes-tu ? Les Gaulois que j'ai vus à Rome n'étaient pas habillés ainsi.
"

Octavien entreprit de faire comprendre au jeune Pompéien que vingt siècles s'étaient écoulés depuis la conquête de la Gaule par Jules César, et que la mode avait pu changer ; mais il y perdit son latin, et à vrai dire ce n'était pas grand-chose.

« Je me nomme Rufus Holconius, et ma maison est la tienne, dit le jeune homme ; à moins que tu ne préfères la liberté de la taverne : on est bien à l'auberge d'Albinus, près de la porte du faubourg d'Augustus Felix, et à l'hôtellerie de Sarinus, fils de Publius, près de la deuxième tour ; mais si tu veux, je te servirai de guide dans cette ville inconnue pour toi ; — tu me plais, jeune barbare, quoique tu aies essayé de te jouer de ma crédulité en prétendant que l'empereur Titus, qui règne aujourd'hui, était mort depuis deux mille ans, et que le Nazaréen, dont les infâmes sectateurs, enduits de poix, ont éclairé les jardins de Néron, trône seul en maître dans le ciel désert, d'où les grands dieux sont tombés. — Par Pollux ! ajouta-t-il en jetant les yeux sur une inscription rouge tracée à l'angle d'une rue, tu arrives à propos, l'on donne la Casina de Plaute, récemment remise au théâtre ; c'est une curieuse et bouffonne comédie qui t'amusera, n'en comprendrais-tu que la pantomime. Suis-moi, c'est bientôt l'heure ; je te ferai placer au banc des hôtes et des étrangers. »

Et Rufus Holconius se dirigea du côté du petit théâtre comique que les trois amis avaient visité dans la journée.

Le Français et le citoyen de Pompéi prirent les rues de la Fontaine d'Abondance, des Théâtres, longèrent le collège et le temple d'Isis, l'atelier du statuaire, et entrèrent dans l'Odéon ou théâtre comique par un vomitoire latéral. Grâce à la recommandation d'Holconius, Octavien fut placé près du proscenium, un endroit qui répondrait à nos baignoires d'avant— scène. Tous les regards se tournèrent aussitôt vers lui avec une curiosité bienveillante et un léger susurrement courut dans l'amphithéâtre.

La pièce n'était pas encore commencée ; Octavien en profita pour regarder la salle. Les gradins demi-circulaires, terminés de chaque côté par une magnifique patte de lion sculptée en lave du Vésuve, partaient en s'élargissant d'un espace vide correspondant à notre parterre, mais beaucoup plus restreint, et pavé d'une mosaïque de marbres grecs ; un gradin plus large formait, de distance en distance, une zone distinctive, et quatre escaliers correspondant aux vomitoires et montant de la base au sommet de l'amphithéâtre le divisaient en cinq coins plus larges du haut que du bas. Les spectateurs, munis de leurs billets, consistant en petites lames d'ivoire où étaient désignés, par leurs numéros d'ordre, la travée, le coin et le gradin, avec le titre de la pièce représentée et le nom de son auteur, arrivaient aisément à leurs places. Les magistrats, les nobles, les hommes mariés, les jeunes gens, les soldats, dont on voyait luire les casques de

bronze, occupaient des rangs séparés. — C'était un spectacle admirable que ces belles toges et ces larges manteaux blancs bien drapés, s'étalant sur les premiers gradins et contrastant avec les parures variées des femmes, placées au-dessus, et les capes grises des gens du peuple, relégués aux bancs supérieurs, près des colonnes qui supportent le toit, et qui laissaient apercevoir, par leurs interstices, un ciel d'un bleu intense comme le champ d'azur d'une panathénée ; — une fine pluie d'eau, aromatisée de safran, tombait des frises en gouttelettes imperceptibles, et parfumait l'air qu'elle rafraîchissait. Octavien pensa aux émanations fétides qui vicient l'atmosphère de nos théâtres, si incommodes qu'on peut les considérer comme des lieux de torture, et il trouva que la civilisation n'avait pas beaucoup marché.

Le rideau, soutenu par une poutre transversale, s'abîma dans les profondeurs de l'orchestre, les musiciens s'installèrent dans leur tribune, et le Prologue parut vêtu grotesquement et la tête coiffée d'un masque difforme, adapté comme un casque.

Le Prologue, après avoir salué l'assistance et demandé les applaudissements, commença une argumentation bouffonne. « Les vieilles pièces, disait-il, étaient comme le vin qui gagne avec les années, et la Casina, chère aux vieillards, ne devait pas moins l'être aux jeunes gens ; tous pouvaient y prendre plaisir : les uns parce qu'ils la connaissaient, les autres parce qu'ils ne la connaissaient pas. La pièce avait été, du reste, remise avec soin, et il fallait l'écouter l'âme libre de tout souci, sans penser à ses dettes, ni à ses créanciers, car on n'arrête pas au théâtre ; c'était un jour heureux, il faisait beau, et les alcyons planaient sur le forum. » Puis il fit une analyse de la comédie que les acteurs allaient représenter, avec un détail qui prouve que la surprise entraînait pour peu de chose dans le plaisir que les anciens prenaient au théâtre : il raconta comment le vieillard Stalino, amoureux de sa belle esclave Casina, veut la marier à son fermier Olympio, époux complaisant qu'il remplacera dans la nuit des noces ; et comment Lycostrata, la femme de Stalino, pour contrecarrer la luxure de son vicieux mari, veut unir Casina à l'écuyer Chalinus, dans l'idée de favoriser les amours de son fils ; enfin la manière dont Stalino, mystifié, prend un jeune esclave déguisé pour Casina, qui, reconnue libre et de naissance ingénue, épouse le jeune maître, qu'elle aime et dont elle est aimée.

Le jeune Français regardait distraitement les acteurs, avec leurs masques aux bouches de bronze, s'évertuant sur la scène ; les esclaves couraient çà et là pour simuler l'empressement ; le vieillard hochait la tête et tendait ses mains tremblantes ; la matrone, le verbe haut, l'air revêché et dédaigneux, se carrait dans son importance et querellait son mari, au grand amusement de la salle. — Tous ces personnages entraient et sortaient par trois portes pratiquées dans le mur du fond et communiquant au foyer des acteurs. — La maison de Stalino occupait un coin du théâtre, et celle de son vieil ami Alcesimus lui faisait face. Ces décorations, quoique très bien peintes, étaient plutôt représentatives de l'idée d'un lieu que du lieu lui-même, comme les coulisses vagues du théâtre classique.

Quand la pompe nuptiale conduisant la fausse Casina fit son entrée sur la scène, un immense éclat de rire, comme celui qu'Homère attribue aux dieux, circula sur tous les bancs de l'amphithéâtre, et des tonnerres d'applaudissements firent vibrer les échos de l'enceinte ; mais Octavien n'écoutait plus et ne regardait plus.

Dans la travée des femmes, il venait d'apercevoir une créature d'une beauté merveilleuse. A dater de ce moment, les charmants visages qui avaient attiré son oeil s'éclipsèrent comme les étoiles devant Phoebé ; tout s'évanouit, tout disparut comme dans un songe ; un brouillard estompa les gradins fourmillants de monde, et la voix criarde des acteurs semblait se perdre dans un éloignement infini.

Il avait reçu au cœur comme une commotion électrique, et il lui semblait qu'il jaillissait des étincelles de sa poitrine lorsque le regard de cette femme se tournait vers lui.

Elle était brune et pâle ; ses cheveux ondes et crespelés, noirs comme ceux de la Nuit, se relevaient légèrement vers les tempes, à la mode grecque, et dans son visage d'un ton mat brillaient des yeux sombres et doux, chargés d'une indéfinissable expression de tristesse voluptueuse et d'ennui passionné ; sa bouche, dédaigneusement arquée à ses coins, protestait par l'ardeur vivace de sa pourpre enflammée contre la blancheur tranquille du masque ; son col présentait ces belles lignes pures qu'on ne retrouve à présent que dans les statues. Ses bras étaient nus jusqu'à l'épaule, et de la pointe de ses seins orgueilleux, soulevant sa tunique d'un rose mauve, partaient deux plis qu'on aurait pu croire fouillés dans le marbre par Phidias ou Cléomène.

La vue de cette gorge d'un contour si correct, d'une coupe si pure, troubla magnétiquement Octavien ; il lui sembla que ces rondeurs s'adaptèrent parfaitement à l'empreinte en creux du musée de Naples, qui l'avait jeté dans une si ardente rêverie, et une voix lui cria au fond du cœur que cette femme était bien la femme étouffée par la cendre du Vésuve à la villa d'Arrius Diomèdes. Par quel prodige la voyait-il vivante, assistant à la représentation de La Casina de Plaute ? Il ne chercha pas à se l'expliquer ; d'ailleurs, comment était-il là lui-même ? Il accepta sa présence comme dans le rêve on admet l'intervention de personnes mortes depuis longtemps et qui agissent pourtant avec les apparences de la vie ; d'ailleurs son émotion ne lui permettait aucun raisonnement. Pour lui, la roue du temps était sortie de son ornière, et son désir vainqueur choisissait sa place parmi les siècles écoulés ! Il se trouvait face à face avec sa chimère, une des plus insaisissables, une chimère rétrospective. Sa vie se remplissait d'un seul coup.

En regardant cette tête si calme et si passionnée, si froide et si ardente, si morte et si vivace, il comprit qu'il avait devant lui son premier et son dernier amour, sa coupe d'ivresse suprême ; il sentit s'évanouir comme des ombres légères les souvenirs de toutes les femmes qu'il avait cru aimer, et son âme redevenir vierge de toute émotion antérieure. Le passé disparut.

Cependant la belle Pompéienne, le menton appuyé sur la paume de la main, lançait sur Octavien, tout en ayant l'air de s'occuper de la scène, le regard velouté de ses yeux nocturnes, et ce regard lui arrivait lourd et brûlant comme un jet de plomb fondu. Puis elle se pencha vers l'oreille d'une fille assise à son côté.

La représentation s'acheva ; la foule s'écoula par les vomitoires.

Octavien, dédaignant les bons offices de son guide Holconius, s'élança par la première sortie qui s'offrit à ses pas. A peine eut-il atteint la porte, qu'une main se posa sur son bras, et qu'une voix féminine lui dit d'un ton bas, mais de manière à ce qu'il ne perdît pas un mot :

« Je suis Tyché Novoleja, commise aux plaisirs d'Arria Marcella, fille d'Arrius Diomèdes. Ma maîtresse vous aime, suivez— moi. »

Arria Marcella venait de monter dans sa litière portée par quatre forts esclaves syriens nus jusqu'à la ceinture, et faisant miroiter au soleil leurs torsos de bronze. Le rideau de la litière s'entrouvrit, et une main pâle, étoilée de bagues, fit un signe amical à Octavien, comme pour confirmer les paroles de la suivante. Le pli de pourpre retomba, et la litière s'éloigna au pas cadencé des esclaves.

Tyché fit passer Octavien par des chemins détournés, coupant les rues en posant légèrement le pied sur les pierres espacées qui relient les trottoirs et entre lesquelles roulent les roues des chars, et se dirigeant à travers le dédale avec la précision que donne la familiarité d'une ville. Octavien remarqua qu'il franchissait des quartiers de Pompéi que les fouilles n'ont pas découverts, et qui lui étaient en conséquence complètement inconnus. Cette circonstance étrange parmi tant d'autres ne l'étonna pas. Il était décidé à ne s'étonner de rien. Dans toute cette fantasmagorie archaïque, qui eût fait devenir un antiquaire fou de bonheur, il ne voyait plus que l'oeil noir et profond d'Arria Marcella et cette gorge superbe victorieuse des siècles, et que la destruction même a voulu conserver.

Ils arrivèrent à une porte dérobée, qui s'ouvrit et se ferma aussitôt, et Octavien se trouva dans une cour entourée de colonnes de marbre grec d'ordre ionique peintes, jusqu'à la moitié de leur hauteur, d'un jaune vif, et le chapiteau relevé d'ornements rouges et bleus ; une guirlande d'aristoloche suspendait ses larges feuilles vertes en forme de cœur aux saillies de l'architecture comme une arabesque naturelle, et près d'un bassin encadré de plantes, un flamant rose se tenait debout sur une patte, fleur de plume parmi les fleurs végétales.

Des panneaux de fresque représentant des architectures capricieuses ou des paysages de fantaisie décoraient les murailles. Octavien vit tous ces détails d'un coup d'oeil rapide, car Tyché le remit aux mains des esclaves baigneurs qui firent subir à son impatience toutes les recherches des thermes antiques. Après avoir passé par les différents degrés de chaleur vaporisée, supporté le racloir du strigilaire, senti ruisseler sur lui les cosmétiques et les huiles parfumées, il fut revêtu d'une tunique blanche, et retrouva à l'autre porte Tyché, qui lui prit la main et le conduisit dans une autre salle extrêmement ornée.

Sur le plafond étaient peints, avec une pureté de dessin, un éclat de coloris et une liberté de touche qui sentaient le grand maître et non plus le simple décorateur à l'adresse vulgaire, Mars, Vénus et l'Amour ; une frise composée de cerfs, de lièvres et d'oiseaux se jouant parmi les feuillages régnait au-dessus d'un revêtement de marbre cipolin ; la mosaïque du pavé, travail merveilleux dû peut-être à Sosimus de Pergame, représentait des reliefs de festin exécutés avec un art qui faisait illusion.

Au fond de la salle, sur un biclinium ou lit à deux places, était accoudée Arria Marcella dans une pose voluptueuse et sereine qui rappelait la femme couchée de Phidias sur le fronton du Parthénon ; ses chaussures, brodées de perles, gisaient au bas du lit, et son beau pied nu, plus pur et plus blanc que le marbre, s'allongeait au bout d'une légère couverture de byssus jetée sur elle.

Deux boucles d'oreilles faites en forme de balance et portant des perles sur chaque plateau tremblaient dans la lumière au long de ses joues pâles ; un collier de boules d'or, soutenant des grains allongés en poire, circulait sur sa poitrine laissée à demi découverte par le pli négligé d'un peplum de couleur paille bordé d'une grecque noire ; une bandelette noir et or passait et luisait par places dans ses cheveux d'ébène, car elle avait changé de costume en revenant du théâtre ; autour de son bras, comme l'aspic autour du bras de Cléopâtre, un serpent d'or, aux yeux de pierreries, s'enroulait à plusieurs reprises et cherchait à se mordre la queue.

Une petite table à pieds de griffons, incrustée de nacre, d'argent et d'ivoire, était dressée près du lit à deux places, chargée de différents mets servis dans des plats d'argent et d'or ou de terre émaillée de peintures précieuses. On y voyait un oiseau du Phase couché dans ses plumes, et divers fruits que leurs saisons empêchent de se rencontrer ensemble.

Tout paraissait indiquer qu'on attendait un hôte ; des fleurs fraîches jonchaient le sol, et les amphores de vin étaient plongées dans des urnes pleines de neige.

Arria Marcella fit signe à Octavien de s'étendre à côté d'elle sur le biclinium et de prendre part au repas ; — le jeune homme, à demi fou de surprise et d'amour, prit au hasard quelques bouchées sur les plats que lui tendaient de petits esclaves asiatiques aux cheveux frisés, à la courte tunique. Arria ne mangeait pas, mais elle portait souvent à ses lèvres un vase myrrhin aux teintes opalines rempli d'un vin d'une pourpre sombre comme du sang figé ; à mesure qu'elle buvait, une imperceptible vapeur rose montait à ses joues pâles, de son cœur qui n'avait pas battu depuis tant d'années ; cependant son bras nu, qu'Octavien effleura en soulevant sa coupe, était froid comme la peau d'un serpent ou le marbre d'une tombe.

« Oh ! lorsque tu t'es arrêté aux Studii à contempler le morceau de boue durcie qui conserve ma forme, dit Arria Marcella en tournant son long regard humide vers Octavien, et que ta pensée s'est élancée ardemment vers moi, mon âme l'a senti dans ce monde où je flotte invisible pour les yeux grossiers ; la croyance fait le dieu, et l'amour fait la femme. On n'est véritablement morte que quand on n'est plus aimée ; ton désir m'a rendu la vie, la puissante évocation de ton cœur a supprimé les distances qui nous séparaient. »

L'idée d'évocation amoureuse qu'exprimait la jeune femme, rentrait dans les croyances philosophiques d'Octavien, croyances que nous ne sommes pas loin de partager.

En effet, rien ne meurt, tout existe toujours ; nulle force ne peut anéantir ce qui fut une fois. Toute action, toute parole, toute forme, toute pensée tombée dans l'océan universel des choses y produit des cercles qui vont s'élargissant jusqu'aux confins de l'éternité. La figuration matérielle ne disparaît que pour les regards vulgaires, et les spectres qui s'en détachent peuplent l'infini. Pâris continue d'enlever Hélène dans une région inconnue de l'espace. La galère de Cléopâtre gonfle ses voiles de soie sur l'azur d'un Cydnus idéal. Quelques esprits passionnés et puissants ont pu amener à eux des siècles écoulés en apparence, et faire revivre des personnages morts pour tous. Faust a eu pour maîtresse la fille de Tyndare, et l'a conduite à son château gothique, du fond des abîmes mystérieux de l'Hadès. Octavien venait de vivre un jour sous le règne de Titus et de se faire aimer d'Arria Marcella, fille d'Arrius Diomèdes, couchée en ce moment près de lui sur un lit antique dans une ville détruite pour tout le monde.

"A mon dégoût des autres femmes, répondit Octavien, à la rêverie invincible qui m'entraînait vers ses types radieux au fond des siècles comme des étoiles provocatrices, je comprenais que je n'aimerais jamais que hors du temps et de l'espace. C'était toi que j'attendais, et ce frêle vestige conservé par la curiosité des hommes m'a par son secret magnétisme mis en rapport avec ton âme. Je ne sais si tu es un rêve ou une réalité, un fantôme ou une femme, si comme Ixion je serre un nuage sur ma poitrine abusée, si je suis le jouet d'un vil prestige de sorcellerie, mais ce que je sais bien, c'est que tu seras mon premier et mon dernier amour.

— Qu'Eros, fils d'Aphrodite, entende ta promesse, dit Arria Marcella en inclinant sa tête sur l'épaule de son amant qui la souleva avec une étreinte passionnée. Oh ! serre-moi sur ta jeune poitrine, enveloppe-moi de ta tiède haleine, j'ai froid d'être restée si longtemps sans amour. " Et contre son cœur Octavien sentait s'élever et s'abaisser ce beau sein, dont le matin même il admirait le moule à travers la vitre d'une armoire de musée ; la fraîcheur de cette belle chair le pénétrait à travers sa tunique et le faisait brûler. La bandelette or et noir s'était détachée de la tête d'Arria passionnément renversée, et ses cheveux se répandaient comme un fleuve noir sur l'oreiller bleu.

Les esclaves avaient emporté la table. On n'entendit plus qu'un bruit confus de baisers et de soupirs. Les cailles familières, insouciantes de cette scène amoureuse, picoraient sur le pavé de mosaïque les miettes du festin en poussant de petits cris.

Tout à coup les anneaux d'airain de la portière qui fermait la chambre glissèrent sur leur tringle, et un vieillard d'aspect sévère et drapé dans un ample manteau brun parut sur le seuil. Sa barbe grise était séparée en deux pointes comme celle des Nazaréens, son visage semblait sillonné par la fatigue des macérations : une petite croix de bois noir pendait à son col et ne laissait aucun doute sur sa croyance : il appartenait à la secte, toute récente alors, des disciples du Christ.

A son aspect, Arria Marcella, éperdue de confusion, cacha sa figure sous un pli de son manteau, comme un oiseau qui met la tête sous son aile en face d'un ennemi qu'il ne peut éviter, pour s'épargner au moins l'horreur de le voir ; tandis qu'Octavien, appuyé sur son coude, regardait avec fixité le personnage fâcheux qui entraînait ainsi brusquement dans son bonheur.

"Arria, Arria, dit le personnage austère d'un ton de reproche, le temps de ta vie n'a-t-il pas suffi à tes déportements, et faut-il que tes infâmes amours empiètent sur les siècles qui ne t'appartiennent pas ? Ne peux-tu laisser les vivants dans leur sphère, ta cendre n'est donc pas encore refroidie depuis le jour où tu mourus sans repentir sous la pluie de feu du volcan ? Deux mille ans de mort ne t'ont donc pas calmée, et tes bras voraces attirent sur ta poitrine de marbre, vide de cœur, les pauvres insensés enivrés par tes philtres.

— Arrius, grâce, mon père, ne m'accablez pas, au nom de cette religion morose qui ne fut jamais la mienne ; moi, je crois à nos anciens dieux qui aimaient la vie, la jeunesse, la beauté, le plaisir ; ne me replongez pas dans le pâle néant. Laissez-moi jouir de cette existence que l'amour m'a rendue.

— Tais-toi, impie, ne me parle pas de tes dieux qui sont des démons. Laisse aller cet homme enchaîné par tes impures séductions ; ne l'attire plus hors du cercle de sa vie que Dieu a mesurée ; retourne dans les limbes du paganisme avec tes amants asiatiques, romains ou grecs.

Jeune chrétien, abandonne cette larve qui te semblerait plus hideuse qu'Empouse et Phorkyas, si tu la pouvais voir telle qu'elle est. "

Octavien, pâle, glacé d'horreur, voulut parler ; mais sa voix resta attachée à son gosier, selon l'expression virgilienne.

"M'obéiras-tu, Arria ? s'écria impérieusement le grand vieillard.

— Non, jamais ", répondit Arria, les yeux étincelants, les narines dilatées, les lèvres frémissantes, en entourant le corps d'Octavien de ses beaux bras de statue, froids, durs et rigides comme le marbre. Sa beauté furieuse, exaspérée par la lutte, rayonnait avec un éclat surnaturel à ce moment suprême, comme pour laisser à son jeune amant un inéluctable souvenir.

« Allons, malheureuse, reprit le vieillard, il faut employer les grands moyens, et rendre ton néant palpable et visible à cet enfant fasciné », et il prononça d'une voix pleine de commandement une formule d'exorcisme qui fit tomber des joues d'Arria les teintes pourprées que le vin noir du vase myrrhin y avait fait monter.

En ce moment, la cloche lointaine d'un des villages qui bordent la mer ou des hameaux perdus dans les plis de la montagne fit entendre les premières volées de la Salutation angélique.

A ce son, un soupir d'agonie sortit de la poitrine brisée de la jeune femme. Octavien sentit se desserrer les bras qui l'entouraient ; les draperies qui la couvraient se replièrent sur elles-mêmes, comme si les contours qui les soutenaient se fussent affaissés, et le malheureux promeneur nocturne ne vit plus à côté de lui, sur le lit du festin, qu'une pincée de cendres mêlée de quelques ossements calcinés parmi lesquels brillaient des bracelets et des bijoux d'or, et que des restes informes, tels qu'on les dut découvrir en déblayant la maison d'Arrius Diomèdes.

Il poussa un cri terrible et perdit connaissance.

Le vieillard avait disparu. Le soleil se levait, et la salle ornée tout à l'heure avec tant d'éclat n'était plus qu'une ruine démantelée.

Après avoir dormi d'un sommeil appesanti par les libations de la veille, Max et Fabio se réveillèrent en sursaut, et leur premier soin fut d'appeler leur compagnon, dont la chambre était voisine de la leur, par un de ces cris de ralliement burlesques dont on convient quelquefois en voyage ; Octavien ne répondit pas, pour de bonnes raisons. Fabio et Max, ne recevant pas de réponse, entrèrent dans la chambre de leur ami, et virent que le lit n'avait pas été défait.

"Il se sera endormi sur quelque chaise, dit Fabio, sans pouvoir gagner sa couchette ; car il n'a pas la tête forte, ce cher Octavien ; et il sera sorti de bonne heure pour dissiper les fumées du vin à la fraîcheur matinale.

— Pourtant il n'avait guère bu, ajouta Max par manière de réflexion. Tout ceci me semble assez étrange. Allons à sa recherche. "

Les deux amis, aidés du cicérone, parcoururent toutes les rues, carrefours, places et ruelles de Pompéi, entrèrent dans toutes les maisons curieuses où ils supposèrent qu'Octavien pouvait être occupé à copier une peinture ou à relever une inscription, et finirent par le trouver évanoui sur

la mosaïque disjointe d'une petite chambre à demi écroulée. Ils eurent beaucoup de peine à le faire revenir à lui, et quand il eut repris connaissance, il ne donna pas d'autre explication, sinon qu'il avait eu la fantaisie de voir Pompéi au clair de la lune, et qu'il avait été pris d'une syncope qui, sans doute, n'aurait pas de suite.

La petite bande retourna à Naples par le chemin de fer, comme elle était venue, et le soir, dans leur loge, à San Carlo, Max et Fabio regardaient à grand renfort de jumelles sautiller dans un ballet, sur les traces d'Amalia Ferraris, la danseuse alors en vogue, un essaim de nymphes culottées, sous leurs jupes de gaze, d'un affreux caleçon vert monstre qui les faisait ressembler à des grenouilles piquées de la tarentule. Octavien, pâle, les yeux troubles, le maintien accablé, ne paraissait pas se douter de ce qui se passait sur la scène, tant, après les merveilleuses aventures de la nuit, il avait peine à reprendre le sentiment de la vie réelle.

A dater de cette visite à Pompéi, Octavien fut en proie à une mélancolie morne, que la bonne humeur et les plaisanteries de ses compagnons aggravaient plutôt qu'elles ne la soulageaient ; l'image d'Arria Marcella le poursuivait toujours, et le triste dénouement de sa bonne fortune fantastique n'en détruisait pas le charme.

N'y pouvant plus tenir, il retourna secrètement à Pompéi et se promena, comme la première fois, dans les ruines, au clair de lune, le cœur palpitant d'un espoir insensé, mais l'hallucination ne se renouvela pas ; il ne vit que des lézards fuyant sur les pierres ; il n'entendit que des piaulements d'oiseaux de nuit effrayés ; il ne rencontra plus son ami Rufus Holconius ; Tyché ne vint pas lui mettre sa main fluette sur le bras ; Arria Marcella resta obstinément dans la poussière.

En désespoir de cause, Octavien s'est marié dernièrement à une jeune et charmante Anglaise, qui est folle de lui. Il est parfait pour sa femme ; cependant Ellen, avec cet instinct du cœur que rien ne trompe, sent que son mari est amoureux d'une autre ; mais de qui ? C'est ce que l'espionnage le plus actif n'a pu lui apprendre. Octavien n'entretient pas de danseuse ; dans le monde, il n'adresse aux femmes que des galanteries banales ; il a même répondu très froidement aux avances marquées d'une princesse russe, célèbre par sa beauté et sa coquetterie. Un tiroir secret, ouvert pendant l'absence de son mari, n'a fourni aucune preuve d'infidélité aux soupçons d'Ellen. Mais comment pourrait-elle s'aviser d'être jalouse de Marcella, fille d'Arrius Diomèdes, affranchi de Tibère ?

Villiers de l'Isle-Adam, *Contes cruels*, 1874

À Madame la Comtesse d'Osmoy

La forme du corps lui est plus essentielle que sa substance.

La Physiologie moderne

L'Amour est plus fort que la Mort, a dit Salomon : oui, son mystérieux pouvoir est illimité. C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées déjà, roulaient, attardées, après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jardins séculaires ; le cintre était surmonté de l'écusson de pierre, aux armes de l'antique famille des comtes d'Athol, savoir : *d'azur, à l'étoile abîmée d'argent*, avec la devise : « PALLIDA VIXTRIX », sous la couronne retroussée d'hermine au bonnet princier. Les lourds battants s'écartèrent. Un homme de trente-cinq ans, en deuil, au visage mortellement pâle, descendit. Sur le perron, de taciturnes serviteurs élevaient des flambeaux. Sans les voir, il gravit les marches et entra. C'était le comte d'Athol.

Chancelant, il monta les blancs escaliers qui conduisaient à cette chambre, où, le matin même, il avait couché dans un cercueil de velours et enveloppé de violettes, en des flots de batiste, sa dame de volupté, sa pâissante épouse, Véra, son désespoir.

En haut, la douce porte tourna sur le tapis ; il souleva la tenture.

Tous les objets étaient à la place où la comtesse les avait laissés la veille. La Mort, subite, avait foudroyé. La nuit dernière, sa bien-aimée s'était évanouie en des joies si profondes, s'était perdue en de si exquises étreintes, que son cœur, brisé de délices, avait défailli ; ses lèvres s'étaient brusquement mouillées d'une pourpre mortelle. À peine avait-elle eu le temps de donner à son époux un baiser d'adieu, en souriant, sans une parole : puis ses longs cils, comme des voiles de deuil, s'étaient abaissés sur la belle nuit de ses yeux. La journée sans nom était passée.

Vers midi, le comte d'Athol, après l'affreuse cérémonie du caveau familial, avait congédié au cimetière la noire escorte. Puis, se refermant, seul, avec l'ensevelie, entre les quatre murs de marbre, il avait tiré sur lui la porte de fer du mausolée. – De l'encens brûlait sur un trépied, devant le cercueil : – une couronne lumineuse de lampes, au chevet de la jeune défunte, l'étoilait.

Lui, debout, songeur, avec l'unique sentiment d'une tendresse sans espérance, était demeuré là, tout le jour. Sur les six heures, au crépuscule, il était sorti du lieu sacré. En refermant le sépulcre, il avait arraché de la serrure la clef d'argent, et, se haussant sur la dernière marche du seuil, il l'avait jetée doucement dans l'intérieur du tombeau. Il l'avait lancée sur les dalles intérieures par le trèfle qui surmontait le portail. – Pourquoi ceci ?... À coup sûr d'après quelque résolution mystérieuse de ne plus revenir. Et maintenant il revoyait la chambre veuve.

La croisée, sous les vastes draperies de cachemire mauve broché d'or, était ouverte : un dernier rayon du soir illuminait, dans un cadre de bois ancien, le grand portrait de la trépassée. Le comte regarda, autour de lui, la robe jetée, la veille, sur un fauteuil ; sur la cheminée, les bijoux, le collier de perles, l'éventail à demi fermé, les lourds flacons de parfums Qu'*Elle* ne respirerait plus. Sur le lit d'ébène aux colonnes tordues, resté défait, auprès de l'oreiller où la place de la tête dorée et divine était visible encore au milieu des dentelles, il aperçut le mouchoir rougi de gouttes de sang où sa jeune âme avait battu de l'aile un instant ; le piano ouvert, supportant une mélodie inachevée à jamais ; les fleurs indiennes cueillies par elle, dans la serre, et qui se mouraient dans de vieux vases de Saxe ; et, au pied du lit, sur une fourrure noire, les petites mules de velours oriental, sur lesquelles une devise rieuse de Véra brillait, brodée en perles : *Qui verra Véra l'aimera*. Les pieds nus de la bien-aimée y jouaient hier matin, baisés à chaque pas, par le duvet des cygnes ! – Et là, là, dans l'ombre, la pendule, dont il avait brisé le ressort pour qu'elle le sonnât plus d'autres heures.

Ainsi elle était partie !... Où donc ?... Vivre maintenant ? – Pour quoi faire ?... C'était impossible, absurde. Et le comte s'abîmait en des pensées inconnues.

Il songeait à toute l'existence passée. – Six mois s'étaient écoulés depuis ce mariage. N'était-ce pas à l'étranger, au bal d'une ambassade, qu'il l'avait vue pour la première fois ?... Oui. Cet instant ressuscitait devant ses yeux, très distinct. Elle lui apparaissait là, radieuse. Ce soir-là, leurs regards s'étaient rencontrés. Ils s'étaient reconnus, intimement, de pareille nature, et devant s'aimer à jamais.

Les propos décevants, les sourires qui observent, les insinuations, toutes les difficultés que suscite le monde pour retarder l'inévitable félicité de ceux qui s'appartiennent, s'étaient évanouis devant la tranquille certitude qu'ils eurent, à l'instant même, l'un de l'autre.

Véra, lassée des fadeurs cérémonieuses de son entourage, était venue vers lui dès la première circonstance contrariante, simplifiant ainsi, d'auguste façon, les démarches banales où se perd le temps précieux de la vie.

Oh ! Comme, aux premières paroles, les vaines appréciations des indifférents à leur égard leur semblèrent une volée d'oiseaux de nuit rentrant dans les ténèbres ! Quel sourire ils échangèrent ! Quel ineffable embrassement !

Cependant leur nature était des plus étranges, en vérité ! – C'étaient deux êtres doués de sens merveilleux, mais exclusivement terrestres. Les sensations se prolongeaient en eux avec une intensité inquiétante. Ils s'y oubliaient eux-mêmes à force de les éprouver. Par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'Infini, de *Dieu même*, étaient comme voilées à leur entendement. La foi d'un grand nombre de vivants aux choses surnaturelles n'était pour eux qu'un sujet de vagues étonnements : lettre close dont ils ne se préoccupaient pas, n'ayant pas qualité pour condamner ou justifier. – Aussi, reconnaissant bien que le monde leur était étranger, ils s'étaient isolés, aussitôt leur union, dans ce vieux et sombre hôtel, où l'épaisseur des jardins amortissait les bruits du dehors.

Là, les deux amants s'ensevelirent dans l'océan de ces joies languides et perverses où l'esprit se mêle à la chair mystérieuse ! Ils épuisèrent la violence des désirs, les frémissements et les

tendresses éperdues. Ils devinrent le battement de l'être l'un de l'autre. En eux, l'esprit pénétrait si bien le corps que leurs formes leur semblaient intellectuelles et que les baisers, mailles brûlantes, les enchaînaient dans une fusion idéale. Long éblouissement ! Tout à coup le charme se rompait ; l'accident terrible les désunissait ; leurs bras s'étaient désenlacés. Quelle ombre lui avait pris sa chère morte ? Morte ! non. Est-ce que l'âme des violoncelles est emportée dans le cri d'une corde qui se brise ?

Les heures passèrent Il regardait, par la croisée, la nuit qui s'avavançait dans les cieux : et la Nuit lui apparaissait *personnelle* ; – elle lui semblait une reine marchant, avec mélancolie, dans l'exil, et l'agrafe de diamant de sa tunique de deuil, Vénus, seule, brillait, au-dessus des arbres, perdue au fond de l'azur.

« C'est Véra », pensa-t-il.

A ce nom, prononcé tout bas, il tressaillit en homme qui s'éveille ; puis, se dressant, regarda autour de lui.

Les objets, dans la chambre, étaient maintenant éclairés par une lueur jusqu'alors imprécise, celle d'une veilleuse, bleuissant les ténèbres, et que la nuit, montée au firmament, faisait apparaître ici comme une autre étoile. C'était la veilleuse, aux senteurs d'encens, d'une iconostase ; reliquaire familial de Véra. Le triptyque, d'un vieux bois précieux, était suspendu, par sa sparterie russe, entre la glace et le tableau. Un reflet des ors de l'intérieur tombait, vacillant, sur le collier, parmi les bijoux de la cheminée.

Le plein-nimbe de la Madone en habits de ciel brillait, rosacé de la croix byzantine dont les fins et rouges linéaments, fondus dans le reflet, ombrèrent d'une teinte de sang l'orient ainsi allumé des perles. Depuis l'enfance, Véra plaignait, de ses grands yeux, le visage maternel et si pur de l'héritaire madone, et, de sa nature, hélas ! ne pouvait lui consacrer qu'un *superstitieux* amour, le lui offrait parfois, naïve, pensivement, lorsqu'elle passait devant la veilleuse.

Le comte, à cette vue, touché de rappels douloureux jusqu'au plus secret de l'âme, se dressa, souffla vite la lueur sainte, et, à tâtons, dans l'ombre, étendant la main vers une torsade, sonna.

Un serviteur parut : c'était un vieillard vêtu de noir : il tenait une lampe, qu'il posa devant le portrait de la comtesse. Lorsqu'il se retourna, ce fut avec un frisson de superstitieuse terreur qu'il vit son maître debout et souriant comme si rien ne se fût passé.

– Raymond, dit tranquillement le comte, *ce soir, nous sommes accablés de fatigue, la comtesse et moi* ; tu serviras le souper vers dix heures. – A propos, nous avons résolu de nous isoler davantage, ici, dès demain. Aucun de mes serviteurs, hors toi, ne doit passer la nuit dans l'hôtel. Tu leur remettras les gages de trois années, et qu'ils se retirent. – Puis, tu fermeras la barre du portail ; tu allumeras les flambeaux en bas, dans la salle à manger ; tu nous suffiras. – Nous ne recevrons personne à l'avenir.

Le vieillard tremblait et le regardait attentivement.

Le comte alluma un cigare et descendit aux jardins.

Le serviteur pensa d'abord que la douleur trop lourde, trop désespérée, avait égaré l'esprit de son maître. Il le connaissait depuis l'enfance ; il comprit, à l'instant, que le heurt d'un réveil trop soudain pouvait être fatal à ce somnambule. Son devoir, d'abord, était le respect d'un tel secret.

Il baissa la tête. Une complicité dévouée à ce religieux rêve ? Obéir... ? Continuer de *les* servir sans tenir compte de la Mort ? – Quelle étrange idée !... Tiendrait-elle une nuit ?... Demain, demain, hélas !... Ah ! qui savait ?... Peut-être !... – Projet sacré, après tout ! – De quel droit réfléchissait-il ?...

Il sortit de la chambre, exécuta les ordres à la lettre et, le soir même, l'insolite existence commença.

Il s'agissait de créer un mirage terrible.

La gêne des premiers jours s'effaça vite. Raymond, d'abord avec stupeur, puis par une sorte de déférence et de tendresse, s'était ingénié si bien à être naturel que trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il se sentit, par moments, presque dupe lui-même de sa bonne volonté. L'arrière-pensée pâlisait ! Parfois, éprouvant une sorte de vertige, il eut besoin de se dire que la comtesse était positivement défunte. Il se prenait à ce jeu funèbre et oubliait à chaque instant la réalité. Bientôt il lui fallut plus d'une réflexion pour se convaincre et se ressaisir. Il vit qu'il finirait par s'abandonner tout entier au magnétisme effrayant dont le comte pénétrait peu à peu l'atmosphère autour d'eux. Il avait peur, une peur indécise, douce.

D'Athol, en effet, vivait absolument dans l'inconscience de la mort de sa bien-aimée ! Il ne pouvait que la trouver toujours présente, tant la forme de la jeune femme était mêlée à la sienne. Tantôt, sur un banc du jardin, les jours de soleil, il lisait, à haute voix, les poésies qu'elle aimait ; tantôt, le soir, auprès du feu, les deux tasses de thé sur un guéridon, il causait avec l'*Illusion* souriante, assise, à ses yeux, sur l'autre fauteuil.

Les jours, les nuits, les semaines s'envolèrent. Ni l'un ni l'autre ne savait ce qu'ils accomplissaient. Et des phénomènes singuliers se passaient maintenant, où il devenait difficile de distinguer le point où l'imaginaire et le réel étaient identiques. Une présence flottait dans l'air : une forme s'efforçait de transparaître, de se tramer sur l'espace devenu indéfinissable.

D'Athol vivait double, en illuminé. Un visage doux et pâle, entrevu comme l'éclair, entre deux clins d'yeux, un faible accord frappé au piano, tout à coup ; un baiser qui lui fermait la bouche au moment où il allait parler, des affinités de pensées *féminines* qui s'éveillaient en lui en réponse à ce qu'il disait, un dédoublement de lui-même tel qu'il sentait, comme en un brouillard fluide, le parfum vertigineusement doux de sa bien-aimée auprès de lui, et, la nuit, entre la veille et le sommeil, des paroles entendues très bas : tout l'avertissait. C'était une négation de la Mort élevée, enfin, à une puissance inconnue !

Une fois, d'Athol la sentit et la vit si bien auprès de lui qu'il la prit dans ses bras : mais ce mouvement la dissipa.

– Enfant ! murmura-t-il en souriant.

Et il se rendormit comme un amant boudé par sa maîtresse rieuse et ensommeillée.

Le jour de sa fête, il plaça, par plaisanterie, une immortelle dans le bouquet qu'il jeta sur l'oreiller de Véra.

– Puisqu'elle se croit morte, dit-il.

Grâce à la profonde et toute-puissante volonté de M. d'Athol, qui, à force d'amour, forgeait la vie et la présence de sa femme dans l'hôtel solitaire, cette existence avait fini par devenir d'un charme sombre et persuadeur. – Raymond, lui-même, n'éprouvait plus aucune épouvante, s'étant graduellement habitué à ces impressions.

Une robe de velours noir aperçue au détour d'une allée ; une voix rieuse qui l'appelait dans le salon ; un coup de sonnette le matin, à son réveil, comme autrefois ; tout cela lui était devenu familier : on eût dit que la morte jouait à l'invisible, comme une enfant. Elle se sentait aimée tellement ! C'était bien *naturel*.

Une année s'était écoulée.

Le soir de l'Anniversaire, le comte, assis auprès du feu, dans la chambre de Véra, venait de *lui* lire un fabliau florentin : *Callimaque*. Il ferma le livre ; puis en se versant du thé :

– *Douschka*, dit-il, te souviens-tu de la Vallée des Roses, des bords de la Lahn, du château des Quatre-Tours ?... Cette histoire te les a rappelés, n'est-ce pas ?

Il se leva, et, dans la glace bleuâtre, il se vit plus pâle qu'à l'ordinaire. Il prit un bracelet de perles dans une coupe et regarda les perles attentivement. Véra ne les avait-elle pas ôtées de son bras, tout à l'heure, avant de se dévêtir ? Les perles étaient encore tièdes et leur orient plus adouci, comme par la chaleur de sa chair. Et l'opale de ce collier sibérien, qui aimait aussi le beau sein de Véra jusqu'à pâlir, maladivement, dans son treillis d'or, lorsque la jeune femme l'oubliait pendant quelque temps ! Autrefois, la comtesse aimait pour cela cette pierrerie fidèle !... Ce soir l'opale brillait comme si elle venait d'être quittée et comme si le magnétisme exquis de la belle morte la pénétrait encore. En reposant le collier et la pierre précieuse, le comte toucha par hasard le mouchoir de batiste dont les gouttes de sang étaient humides et rouges comme des œillets sur de la neige !... Là, sur le piano, qui donc avait tourné la page finale de la mélodie d'autrefois ? Quoi ! la veilleuse sacrée s'était rallumée, dans le reliquaire ! Oui, sa flamme dorée éclairait mystiquement le visage, aux yeux fermés, de la Madone ! Et ces fleurs orientales, nouvellement cueillies, qui s'épanouissaient là, dans les vieux vases de Saxe, quelle main venait de les y placer ? La chambre semblait joyeuse et douée de vie, d'une façon plus significative et plus intense que d'habitude. Mais rien ne pouvait surprendre le comte ! Cela lui semblait tellement normal qu'il ne fit même pas attention que l'heure sonnait à cette pendule arrêtée depuis une année.

Ce soir-là, cependant, on eût dit que, du fond des ténèbres, la comtesse Véra s'efforçait adorablement de revenir dans cette chambre tout embaumée d'elle ! Elle y avait laissé tant de sa personne ! Tout ce qui avait constitué son existence l'y attirait. Son charme y flottait ; les

longues violences faites par la volonté passionnée de son époux y devaient avoir desserré les vagues liens de l'Invisible autour d'elle !...

Elle y était *nécessitée*. Tout ce qu'elle aimait, c'était là.

Elle devait avoir envie de venir se sourire encore en cette glace mystérieuse où elle avait tant de fois admiré son lillial visage ! La douce morte, là-bas, avait tressailli, certes, dans ses violettes, sous les lampes éteintes ; la divine morte avait frémi, dans le caveau, toute seule, en regardant la clef d'argent jetée sur les dalles. Elle voulait s'en venir vers lui, aussi ! Et sa volonté se perdait dans l'idée de l'encens et de l'isolement. La Mort n'est une circonstance définitive que pour ceux qui espèrent des cieux ; mais la Mort, et les Cieux, et la Vie, pour elle, n'était-ce pas leur embrassement ? Et le baiser solitaire de son époux attirait ses lèvres, dans l'ombre. Et le son passé des mélodies, les paroles enivrées de jadis, les étoffes qui couvraient son corps et en gardaient le parfum, ces pierreries magiques qui la *voulaient*, dans leur obscure sympathie, – et surtout l'immense et absolue impression de sa présence, opinion partagée à la fin par les choses elles-mêmes, tout l'appelait là, l'attirait là depuis si longtemps, et si insensiblement, que, guérie enfin de la dormante Mort, il ne manquait plus *qu'Elle seule* !

Ah ! les Idées sont des êtres vivants !... Le comte avait creusé dans l'air la forme de son amour, et il fallait bien que ce vide fût comblé par le seul être qui lui était homogène, autrement l'Univers aurait croulé. L'impression passa, en ce moment, définitive, simple, absolue, qu'*Elle devait être là, dans la chambre* ! Il en était aussi tranquillement certain que de sa propre existence, et toutes les choses, autour de lui, étaient saturées de cette conviction. On l'y voyait ! Et, *comme il ne manquait plus que Véra elle-même*, tangible, extérieure, *il fallut bien qu'elle s'y trouvât* et que le grand Songe de la Vie et de la Mort entrouvrit un moment ses portes infinies ! Le chemin de résurrection était envoyé par la foi jusqu'à elle ! Un frais éclat de rire musical éclaira de sa joie le lit nuptial ; le comte se retourna. Et là, devant ses yeux, faite de volonté et de souvenir, accoudée, fluide, sur l'oreiller de dentelles, sa main soutenant ses lourds cheveux noirs, sa bouche délicieusement entrouverte en un sourire tout emparadisé de voluptés, belle à en mourir, enfin ! la comtesse Véra le regardait un peu endormie encore.

– Roger !... dit-elle d'une voix lointaine.

Il vint auprès d'elle. Leurs lèvres s'unirent dans une joie divine, – oublieuse, – immortelle !

Et ils s'aperçurent, *alors*, qu'ils n'étaient, réellement, qu'*un seul être*.

Les heures effleurèrent d'un vol étranger cette extase où se mêlaient, pour la première fois, la terre et le ciel.

Tout à coup, le comte d'Athol tressaillit, comme frappé d'une réminiscence fatale.

– Ah ! maintenant, je me rappelle !... dit-il. Qu'ai-je donc ? – Mais tu es morte !

A l'instant même, à cette parole, la mystique veilleuse de l'iconostase s'éteignit. Le pâle petit jour du matin, – d'un matin banal, grisâtre et pluvieux, – filtra dans la chambre par les interstices des rideaux. Les bougies blémirent et s'éteignirent, laissant fumer âcrement leurs mèches rouges ; le feu disparut sous une couche de cendres tièdes ; les fleurs se fanèrent et se

desséchèrent en quelques moments ; le balancier de la pendule reprit graduellement son immobilité. La *certitude* de tous les objets s'envola subitement. L'opale, morte, ne brillait plus ; les taches de sang s'étaient fanées aussi, sur la batiste, auprès d'elle ; et s'effaçant entre les bras désespérés qui voulaient en vain l'étreindre encore, l'ardente et blanche vision rentra dans l'air et s'y perdit. Un faible soupir d'adieu, distinct, lointain, parvint jusqu'à l'âme de Roger. Le comte se dressa ; il venait de s'apercevoir qu'il était seul. Son rêve venait de se dissoudre d'un seul coup ; il avait brisé le magnétique fil de sa trame radieuse avec une seule parole. L'atmosphère était, maintenant, celle des défunts.

Comme ces larmes de verre, agrégées illogiquement, et cependant si solides qu'un coup de maillet sur leur partie épaisse ne les briserait pas, mais qui tombent en une subite et impalpable poussière si l'on en casse l'extrémité plus fine que la pointe d'une aiguille, tout s'était évanoui.

– Oh ! murmura-t-il, c'est donc fini ! – Perdue !... Toute seule ! – Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi ? Indique-moi le chemin qui peut me conduire vers toi !...

Soudain, comme une réponse, un objet brillant tomba du lit nuptial sur la noire fourrure, avec un bruit métallique : un rayon de l'affreux jour terrestre l'éclaira !... L'abandonné se baissa, le saisit, et un sourire sublime illumina son visage en reconnaissant cet objet : c'était la clef du tombeau.

Le Veston ensorcelé

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, [habituellement](#), à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les [complets](#) de mes semblables.

[Un soir pourtant](#), lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort [civil avec toutefois un soupçon de tristesse](#). Avec une familiarité peut-être exagérée - [si seulement Dieu m'en avait préservé!](#) - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un [curieux petit sourire](#), comme s'il s'était attendu à cette question.

" Presque [personne ne le connaît](#), dit-il, et pourtant c'est un [grand maître](#). Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement.

- De sorte que moi... ?

- Oh ! vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara au 17.

- Il doit être très cher, j'imagine.

- Je le pense, oui mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume il me l'a fait il y a trois ans et [il ne m'a pas encore envoyé sa note](#).

- Corticella ? rue Ferrara, au 17, vous avez dit ?

- Exactement ", répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara je trouvai une maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement [teints](#).

[A ma grande surprise](#), il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrons toujours d'accord. Quel homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant plus tard, comme je rentrais chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un [malaise](#) (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop [douceux](#)).

En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelque vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, [je n'avais aucune envie de le porter](#). Et des semaines passèrent avant que je me décide.

[Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours](#). C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet - pantalon, gilet et veston - je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures [comme le font toujours les vêtements neufs](#). Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note au tailleur ?

Non. [C'était un billet de dix mille lires](#).

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

" Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? " me demanda la secrétaire qui entra alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier [qui n'y était pas quelques instants avant](#).

" [Non, non, ce n'est rien](#), dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. "

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans [la ronde d'un conte de fées](#) comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

Je travaillai avec une tension [spasmodique](#) des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

Devant moi il y avait un tas impressionnant de billets de banque. L'important maintenant était de les [dissimuler](#), pour que personne n'en ait connaissance. Je vidai une vieille malle pleine de tapis et, dans le fond, je déposai par liasses les billets que je comptai au fur et à mesure. Il y en avait largement pour cinquante millions.

Quand je me réveillai le lendemain matin, la femme de ménage était là, stupéfaite de me trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai de rire, en lui expliquant que la veille au soir j'avais bu un verre de trop et que le sommeil m'avait surpris à l'improviste.

Une nouvelle angoisse : la femme se proposait pour m'aider à enlever mon veston afin de lui donner au moins un coup de brosse.

Je répondis que je devais sortir tout de suite et que je n'avais pas le temps de me changer. Et puis je me hâtai vers un magasin de confection pour [acheter un vêtement semblable au mien](#) en tous points ; je laisserai le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien, celui qui ferait de moi en quelques jours [un des hommes les plus puissants du monde](#), je le cacherai en lieu sûr.

Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable je palpais continuellement l'endroit de la poche magique. Chaque fois je [souponnais de soulagement](#). Sous l'étoffe le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres ; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La [camionnette](#) blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palmanova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa : exactement cinquante millions ([comme les miens](#)).

Pouvait-il exister un rapport entre ma richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps ? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.

[Plus on possède et plus on désire](#). J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe [effréné](#) m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

Cette nuit-là [je ne réussis pas à fermer l'œil](#). Était-ce le pressentiment d'un danger ? Ou la conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune ? Ou une espèce de remords confus ? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un journal.

Comme je lisai, le souffle me manqua. Un terrible [incendie](#) provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un immeuble dans la rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la mort en combattant le sinistre.

Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes [forfaits](#) ? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du désespoir, de la mort, venait de l'[enfer](#). Mais [insidieusement](#) ma [raison refusait railleusement](#) d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main - c'était tellement facile - se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une [volupté](#) soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent !

[Sans quitter mon ancien appartement](#) (pour ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi "[pour raison de santé](#)", je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

Je savais que chaque fois que je soutirais l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun de mes encaissements, ma conscience se [dégradait](#), devenait de plus en plus vile. Et le tailleur ? Je lui téléphonai pour demander sa note mais personne ne répondait. Via Ferrara on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le savoir, j'avais fait un [pacte avec le démon](#).

Cela dura jusqu'au jour où dans [l'immeuble que j'habitais](#) depuis de longues années, on découvrit un matin une [sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz](#) ; elle s'était tuée parce qu'on avait perdu les [trente mille liras](#) de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et [qui avaient fini dans mes mains](#)).

[Assez, assez !](#) pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'[opprobre](#) aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait ?). Il devenait indispensable de le détruire.

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du [sactyrolien](#) l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres.

Mais à la dernière lueur des flammes, derrière moi - à deux ou trois mètres aurait-on dit -, une voix humaine retentit : "[Trop tard, trop tard !](#)" Terrorisé je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait personne en vue. J'explorai tout alentour sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, [ma voiture n'était plus là](#). Et lorsque je fus rentré en ville, ma somptueuse villa avait disparu ; à sa place un pré inculte avec l'écriteau " Terrain communal à vendre. " Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés. Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

Désormais j'ai repris péniblement mon travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne.

Et je sais que [ce n'est pas encore fini](#). Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira, j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour [l'ultime règlement de comptes](#).

Dino Buzatti, " Le veston ensorcelé ", Le K, 1966

Le réveille-matin

Aurais-je pu croire qu'acheter un réveille-matin transformerait ma vie, jusque-là paisible, en un douloureux cauchemar ?

Les premiers jours, rien à signaler. Il accomplissait sa tâche avec exactitude. À l'heure fixée, il venait heurter de son petit marteau à la porte de mon sommeil.

La séparation d'avec la chaleur de mes draps m'était pénible, et j'avais souvent tendance à traîner au lit. Cette lenteur expliquerait, je pense, pour-quoi mon réveille-matin prit l'initiative de sonner avant l'heure déterminée. Ce geste devint une habitude désagréable ; je la supportais toutefois plus facilement que d'autres subséquentes.

Qui suivent de près dans le temps. Avec une grande excitation.

Bientôt, il n'accepta plus que les lampes soient allumées au-delà d'une certaine heure. Si ma femme et moi ne respections pas cette volonté, le réveille-matin sonnait frénétiquement. De plus, il ne tolérait pas notre lecture au lit : sans doute savait-il que nos livres nous mèneraient fort tard dans la nuit. Dès que ma main se tendait vers un volume, il sonnait à rendre l'âme.

Devais-je voir là des preuves de son attachement pour moi ? Aimait-il son maître au point de tenir à lui assurer d'excellentes nuits, et ainsi pré-server sa santé ? Était-ce une façon de m'aimer que de surveiller, le matin, les vêtements que j'enfilais, et de sonner si par hasard ma cravate ou ma chemise ne lui plaisait pas ? M'était-il dévoué au point de souhaiter que je sois l'homme le mieux vêtu de la ville ? Je le crus un moment, jusqu'à ce qu'il se passe dans ma maison quelque chose d'extraordinaire.

Nous étions au lit. Machinalement, mon bras s'allongea pour enlacer ma femme. Le réveille-matin se lança aussitôt dans une éclatante désapprobation sonore. Je pressais le bouton d'arrêt, j'avancais, je reculais les aiguilles ; il sonnait, sonnait, sonnait, de plus en plus fort... Toutes les sonneries d'alarme de toutes les casernes de pompiers n'auraient pas fait un semblable vacarme. Je saisis le réveille-matin et le projetai par la fenêtre.

Était-il éternel, ce réveille-matin ? Son mécanisme était-il indestructible ? Loin de s'être tue, sa colère hurlait de plus en plus belle. Tout autour, les fenêtres s'allumaient et claquaient. Les protestations des voisins grondaient. Je me précipitai vers l'ascenseur. Entre mes mains, le réveille-matin fut secoué comme d'un rire, puis il se tut.

Quelques semaines plus tard, ma femme et moi célébrions notre anniversaire de mariage. Pour cet événement, et parce que j'aime ma femme presque autant que moi-même, je lui avais acheté un collier. Elle en était ravie. Ses mains tremblantes de joie le passèrent à son cou. Qu'entendis-je ? La voix du réveille-matin irrité. Allait-il se taire ? Je le secouais, je le frappais contre la table, je tournais en tous sens ses aiguilles, mais sa colère demeurait égale, aiguë. C'était une

effroyable torture. Ma femme eut alors l'idée d'enlever son collier et de le passer au cou du réveille-matin. Il se tut.

Hélas ! La ruse de ma femme s'avéra par la suite avoir été une erreur. Elle avait donné à mon réveille-matin l'amour des cadeaux.

Je dus me priver et négliger ma femme pour gaspiller mon salaire en petits présents pour mon réveille-matin. Si je ne me pliais pas à ce rituel de la bonne entente, je devais subir l'avalanche carillonnant ; de même si le présent lui était d'intérêt moindre.

À ce rythme-là, il ne se passerait guère de jours avant que je ne sois obligé d'offrir à mon réveille-matin une voiture sport. J'avais d'ailleurs dû vendre la mienne et m'acheter une bicyclette.

. L'heure vint où il la réclama. C'en était trop ! C'en était trop !

. – Ma femme, ordonnai-je hors de moi, va me jeter cet infâme réveille-matin au fond du fleuve ! Elle n'est jamais revenue.

Roch Carrier

Jolis deuils

La Cafetière

J'ai vu sous de sombres voiles Onze étoiles,
La lune, aussi le soleil, Me faisant la révérence, en silence
Tout le long de mon sommeil.

L'année dernière, je fus invité, ainsi que deux de mes camarades d'atelier, Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli, à passer quelques jours dans une terre au fond de la Normandie.

Le temps, qui, à notre départ, promettait d'être superbe, s'avisa de changer tout à coup, et il tomba tant de pluie, que les chemins creux où nous marchions étaient comme le lit d'un torrent.

Nous enfoncions dans la bourbe jusqu'aux genoux, une couche épaisse de terre grasse s'était attachée aux semelles de nos bottes, et par sa pesanteur ralentissait tellement nos pas, que nous n'arrivâmes au lieu de notre destination qu'une heure après le coucher du soleil.

Nous étions harassés ; aussi, notre hôte, voyant les efforts que nous faisons pour comprimer nos bâillements et tenir les yeux ouverts, aussitôt que nous eûmes soupé, nous fit conduire chacun dans notre chambre.

La mienne était vaste ; je sentis, en y entrant, comme un frisson de fièvre, car il me sembla que j'entrais dans un monde nouveau.

En effet, l'on aurait pu se croire au temps de la Régence, à voir les dessus de porte de Boucher représentant les quatre Saisons, les meubles surchargés d'ornements de rocaille du plus mauvais goût, et les trumeaux des glaces sculptés lourdement.

Rien n'était dérangé. La toilette couverte de boîtes à peignes, de houppes à poudrer, paraissait avoir servi la veille. Deux ou trois robes de couleurs changeantes, un éventail semé de paillettes d'argent, jonchaient le parquet bien ciré, et, à mon grand étonnement, une tabatière d'écaille ouverte sur la cheminée était pleine de tabac encore frais.

Je ne remarquai ces choses qu'après que le domestique, déposant son bougeoir sur la table de nuit, m'eut souhaité un bon somme, et, je l'avoue, je commençai à trembler comme la feuille. Je me déshabillai promptement, je me couchai, et, pour en finir avec ces sottises frayeuses, je fermai bientôt les yeux en me tournant du côté de la muraille.

Mais il me fut impossible de rester dans cette position : le lit s'agitait sous moi comme une vague, mes paupières se retiraient violemment en arrière. Force me fut de me retourner et de voir.

Le feu qui flambait jetait des reflets rougeâtres dans l'appartement, de sorte qu'on pouvait sans peine distinguer les personnages de la tapisserie et les figures des portraits enfumés pendus à la muraille.

C'étaient les aïeux de notre hôte, des chevaliers bardés de fer, des conseillers en perruque, et de belles dames au visage fardé et aux cheveux poudrés à blanc, tenant une rose à la main.

Tout à coup le feu prit un étrange degré d'activité ; une lueur blafarde illumina la chambre, et je vis clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité ; car les prunelles de ces êtres encadrés remuaient, scintillaient d'une façon singulière ; leurs lèvres s'ouvraient et se fermaient comme des lèvres de gens qui parlent, mais je n'entendais rien que le tic-tac de la pendule et le sifflement de la bise d'automne.

Une terreur insurmontable s'empara de moi, mes cheveux se hérissèrent sur mon front, mes dents s'entrechoquèrent à se briser, une sueur froide inonda tout mon corps.

La pendule sonna onze heures. Le vibrèrent du dernier coup retentit longtemps, et, lorsqu'il fut éteint tout à fait...

Oh ! non, je n'ose pas dire ce qui arriva, personne ne me croirait, et l'on me prendrait pour un fou.

Les bougies s'allumèrent toutes seules ; le soufflet, sans qu'aucun être visible lui imprimât le mouvement, se prit à souffler le feu, en râlant comme un vieillard asthmatique, pendant que les pincettes fourgonnaient dans les tisons et que la pelle relevait les cendres.

Ensuite une cafetière se jeta en bas d'une table où elle était posée, et se dirigea, clopin-clopat, vers le foyer, où elle se plaça entre les tisons.

Quelques instant après, les fauteuils commencèrent à s'ébranler, et, agitant leurs pieds tortillés d'une manière surprenante, vinrent se ranger autour de la cheminée.

Je ne savais que penser de ce que je voyais ; mais ce qui me restait à voir était encore bien plus extraordinaire.

Un des portraits, le plus ancien de tous, celui d'un gros joufflu à barbe grise, ressemblant, à s'y méprendre, à l'idée que je me suis faite du vieux sir John Falstaff, sortit, en grimaçant, la tête de son cadre, et, après de grands efforts, ayant fait passer ses épaules et son ventre rebondi entre les ais étroits de la bordure, sauta lourdement par terre.

Il n'eut pas plutôt pris haleine, qu'il tira de la poche de son pourpoint une clef d'une petitesse remarquable ; il souffla dedans pour s'assurer si la forure était bien nette, et il l'appliqua à tous les cadres les uns après les autres.

Et tous les cadres s'élargirent de façon à laisser passer aisément les figures qu'ils renfermaient.

Petits abbés poupins, douairières sèches et jaunes, magistrats à l'air grave ensevelis dans de grandes robes noires, petits-mâtres en bas de soie, en culotte de prunelle, la pointe de l'épée en

haut, tous ces personnages présentaient un spectacle si bizarre, que, malgré ma frayeur, je ne pus m'empêcher de rire.

Ces dignes personnages s'assirent ; la cafetière sauta légèrement sur la table. Ils prirent le café dans des tasses du Japon blanches et bleues, qui accoururent spontanément de dessus un secrétaire, chacune d'elles munie d'un morceau de sucre et d'une petite cuiller d'argent.

Quand le café fut pris, tasses, cafetière et cuillers disparurent à la fois, et la conversation commença, certes la plus curieuse que j'aie jamais ouïe, car aucun de ces étranges causeurs ne regardait l'autre en parlant : ils avaient tous les yeux fixés sur la pendule.

Je ne pouvais moi-même en détourner mes regards et m'empêcher de suivre l'aiguille, qui marchait vers minuit à pas imperceptibles.

Enfin, minuit sonna ; une voix, dont le timbre était exactement celui de la pendule, se fit entendre et dit :

-Voici l'heure, il faut danser.

Toute l'assemblée se leva. Les fauteuils se reculèrent de leur propre mouvement ; alors, chaque cavalier prit la main d'une dame, et la même voix dit :

-Allons, messieurs de l'orchestre, commencez !

J'ai oublié de dire que le sujet de la tapisserie était un concerto italien d'un côté, et de l'autre une chasse au cerf où plusieurs valets donnaient du cor. Les piqueurs et les musiciens, qui, jusque-là, n'avaient fait aucun geste, inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

Le maestro leva sa baguette, et une harmonie vive et dansante s'élança des deux bouts de la salle. On dansa d'abord le menuet.

Mais les notes rapides de la partition exécutée par les musiciens s'accordaient mal avec ces graves révérences : aussi chaque couple de danseurs, au bout de quelques minutes, se mit à pirouetter, comme une toupie d'Allemagne. Les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant, rendaient des sons d'une nature particulière ; on aurait dit le bruit d'ailes d'un vol de pigeons. Le vent qui s'engouffrait par-dessous les gonflait prodigieusement, de sorte qu'elles avaient l'air de cloches en branle.

L'archet des virtuoses passait si rapidement sur les cordes, qu'il en jaillissait des étincelles électriques. Les doigts des flûteurs se haussaient et se baissaient comme s'ils eussent été de vif-argent ; les joues des piqueurs étaient enflées comme des ballons, et tout cela formait un déluge de notes et de trilles si pressés et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables, que les démons eux-mêmes n'auraient pu deux minutes suivre une pareille mesure.

Aussi, c'était pitié de voir tous les efforts de ces danseurs pour rattraper la cadence. Ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jetés battus et des entrechats de trois pieds de

haut, tant que la sueur, leur coulant du front sur les yeux, leur emportait les mouches et le fard. Mais ils avaient beau faire, l'orchestre les devançait toujours de trois ou quatre notes.

La pendule sonna une heure ; ils s'arrêtèrent. Je vis quelque chose qui m'était échappé : une femme qui ne dansait pas.

Elle était assise dans une bergère au coin de la cheminée, et ne paraissait pas le moins du monde prendre part à ce qui se passait autour d'elle. Jamais, même en rêve, rien d'aussi parfait ne s'était présenté à mes yeux ; une peau d'une blancheur éblouissante, des cheveux d'un blond cendré, de longs cils et des prunelles bleues, si claires et si transparentes, que je voyais son âme à travers aussi distinctement qu'un caillou au fond d'un ruisseau.

Et je sentis que, si jamais il m'arrivait d'aimer quelqu'un, ce serait elle. Je me précipitai hors du lit, d'où jusque-là je n'avais pu bouger, et je me dirigeai vers elle, conduit par quelque chose qui agissait en moi sans que je pusse m'en rendre compte ; et je me trouvai à ses genoux, une de ses mains dans les miennes, causant avec elle comme si je l'eusse connue depuis vingt ans.

Mais, par un prodige bien étrange, tout en lui parlant, je marquais d'une oscillation de tête la musique qui n'avait pas cessé de jouer ; et, quoique je fusse au comble du bonheur d'entretenir une aussi belle personne, les pieds me brûlaient de danser avec elle.

Cependant je n'osais lui en faire la proposition. Il paraît qu'elle comprit ce que je voulais, car, levant vers le cadran de l'horloge la main que je ne tenais pas :

-Quand l'aiguille sera là, nous verrons, mon cher Théodore.

Je ne sais comment cela se fit, je ne fus nullement surpris de m'entendre ainsi appeler par mon nom, et nous continuâmes à causer. Enfin, l'heure indiquée sonna, la voix au timbre d'argent vibra encore dans la chambre et dit :

-Angéla, vous pouvez danser avec monsieur, si cela vous fait plaisir, mais vous savez ce qui en résultera.

-N'importe, répondit Angéla d'un ton boudeur.

Et elle passa son bras d'ivoire autour de mon cou.

-Prestissimo ! cria la voix.

Et nous commençâmes à valser. Le sein de la jeune fille touchait ma poitrine, sa joue veloutée effleurait la mienne, et son haleine suave flottait sur ma bouche.

Jamais de la vie je n'avais éprouvé une pareille émotion ; mes nerfs tressaillaient comme des ressorts d'acier, mon sang coulait dans mes artères en torrent de lave, et j'entendais battre mon coeur comme une montre accrochée à mes oreilles.

Pourtant cet état n'avait rien de pénible. J'étais inondé d'une joie ineffable et j'aurais toujours voulu demeurer ainsi, et, chose remarquable, quoique l'orchestre eût triplé de vitesse, nous n'avions besoin de faire aucun effort pour le suivre.

Les assistants, émerveillés de notre agilité, criaient bravo, et frappaient de toutes leurs forces dans leurs mains, qui ne rendaient aucun son.

Angéla, qui jusqu'alors avait valsé avec une énergie et une justesse surprenantes, parut tout à coup se fatiguer ; elle pesait sur mon épaule comme si les jambes lui eussent manqué ; ses petits pieds, qui, une minute auparavant, effleuraient le plancher, ne s'en détachaient que lentement, comme s'ils eussent été chargés d'une masse de plomb.

-Angéla, vous êtes lasse, lui dis-je, reposons-nous.

-Je le veux bien, répondit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir.

Mais, pendant que nous valsions, ils se sont tous assis ; il n'y a plus qu'un fauteuil, et nous sommes deux.

-Qu'est-ce que cela fait, mon bel ange ? Je vous prendrai sur mes genoux.

Sans faire la moindre objection, Angéla s'assit, m'entourant de ses bras comme d'une écharpe blanche, cachant sa tête dans mon sein pour se réchauffer un peu, car elle était devenue froide comme un marbre.

Je ne sais pas combien de temps nous restâmes dans cette position, car tous mes sens étaient absorbés dans la contemplation de cette mystérieuse et fantastique créature.

Je n'avais plus aucune idée de l'heure ni du lieu ; le monde réel n'existait plus pour moi, et tous les liens qui m'y attachent étaient rompus ; mon âme, dégagée de sa prison de boue, nageait dans le vague et l'infini ; je comprenais ce que nul homme ne peut comprendre, les pensées d'Angéla se révélant à moi sans qu'elle eût besoin de parler ; car son âme brillait dans son corps comme une lampe d'albâtre, et les rayons partis de sa poitrine perçaient la mienne de part en part.

L'alouette chanta, une lueur pâle se joua sur les rideaux.

Aussitôt qu'Angéla l'aperçut, elle se leva précipitamment, me fit un geste d'adieu, et, après quelques pas, poussa un cri et tomba de sa hauteur.

Saisi d'effroi, je m'élançai pour la relever... Mon sang se fige rien que d'y penser : je ne trouvai rien que la cafetière brisée en mille morceaux.

À cette vue, persuadé que j'avais été le jouet de quelque illusion diabolique, une telle frayeur s'empara de moi, que je m'évanouis.

Lorsque je repris connaissance, j'étais dans mon lit ; Arrigo Cohic et Pedrino Borgnioli se tenaient debout à mon chevet.

Aussitôt que j'eus ouvert les yeux, Arrigo s'écria :

-Ah ! ce n'est pas dommage ! voilà bientôt une heure que je te frotte les tempes d'eau de Cologne. Que diable as-tu fait cette nuit ? Ce matin, voyant que tu ne descendais pas, je suis entré dans ta chambre, et je t'ai trouvé tout du long étendu par terre, en habit à la française, serrant dans tes bras un morceau de porcelaine brisée, comme si c'eût été une jeune et jolie fille.

-Pardieu ! c'est l'habit de noce de mon grand-père, dit l'autre en soulevant une des basques de soie fond rose à ramages verts. Voilà les boutons de strass et de filigrane qu'il nous vantait tant. Théodore l'aura trouvé dans quelque coin et l'aura mis pour s'amuser. Mais à propos de quoi t'es-tu trouvé mal ? ajouta Borgnioli. Cela est bon pour une petite-maîtresse qui a des épaules blanches ; on la délace, on lui ôte ses colliers, son écharpe, et c'est une belle occasion de faire des minauderies.

-Ce n'est qu'une faiblesse qui m'a pris ; je suis sujet à cela, répondis-je sèchement.

Je me levai, je me dépouillai de mon ridicule accoutrement.

Et puis l'on déjeuna.

Mes trois camarades mangèrent beaucoup et burent encore plus ; moi, je ne mangeais presque pas, le souvenir de ce qui s'était passé me causait d'étranges distractions.

Le déjeuner fini, comme il pleuvait à verse, il n'y eut pas moyen de sortir ; chacun s'occupa comme il put. Borgnioli tambourina des marches guerrières sur les vitres ; Arrigo et l'hôte firent une partie de dames ; moi, je tirai de mon album un carré de vélin, et je me mis à dessiner.

Les linéaments presque imperceptibles tracés par mon crayon, sans que j'y eusse songé le moins du monde, se trouvèrent représenter avec la plus merveilleuse exactitude la cafetière qui avait joué un rôle si important dans les scènes de la nuit.

-C'est étonnant comme cette tête ressemble à ma soeur Angéla, dit l'hôte, qui, ayant terminé sa partie, me regardait travailler par-dessus mon épaule.

En effet, ce qui m'avait semblé tout à l'heure une cafetière était bien réellement le profil doux et mélancolique d'Angéla.

-De par tous les saints du paradis ! est-elle morte ou vivante ? m'écriai-je d'un ton de voix tremblant, comme si ma vie eût dépendu de sa réponse.

-Elle est morte, il y a deux ans, d'une fluxion de poitrine à la suite d'un bal.

-Hélas ! Répondis-je douloureusement.

Et, retenant une larme qui était près de tomber, je replaçai le papier dans l'album.

Je venais de comprendre qu'il n'y avait plus pour moi de bonheur sur la terre !

Théophile Gautier la cafetière.

Le portrait Ovale

Le château dans lequel mon domestique s'était avisé de pénétrer de force, plutôt que de me permettre, déplorablement blessé comme je l'étais, de passer une nuit en plein air, était un de ces bâtiments, mélange de grandeur et de mélancolie, qui ont si longtemps dressé leurs fronts sourcilleux au milieu des Apennins, aussi bien dans la réalité que dans l'imagination de mistress Radcliffe. Selon toute apparence, il avait été temporairement et tout récemment abandonné. Nous nous installâmes dans une des chambres les plus petites et les moins somptueusement meublées. Elle était située dans une tour écartée du bâtiment. Sa décoration était riche, mais antique et délabrée. Les murs étaient tendus de tapisseries et décorés de nombreux trophées héraldiques de toute forme, ainsi que d'une quantité vraiment prodigieuse de peintures modernes, pleines de style, dans de riches cadres d'or d'un goût arabe. Je pris un profond intérêt, — ce fut peut-être mon délire qui commençait qui en fut cause, — je pris un profond intérêt à ces peintures qui étaient suspendues non seulement sur les faces principales des murs, mais aussi dans une foule de recoins que la bizarre architecture du château rendait inévitables ; si bien que j'ordonnai à Pedro de fermer les lourds volets de la chambre, — puisqu'il faisait déjà nuit, — d'allumer un grand candélabre à plusieurs branches placé près de son chevet, et d'ouvrir tout grands les rideaux de velours noir garnis de crépines qui entouraient le lit. Je désirais que cela fût ainsi, pour que je pusse au moins, si je ne pouvais pas dormir, me consoler alternativement par la contemplation de ces peintures et par la lecture d'un petit volume que j'avais trouvé sur l'oreiller et qui en contenait l'appréciation et l'analyse.

Je lus longtemps, — longtemps ; — je contemplai religieusement, dévotement ; les heures s'envolèrent, rapides et glorieuses, et le profond minuit arriva. La position du candélabre me déplaisait, et, étendant la main avec difficulté pour ne pas déranger mon valet assoupi, je plaçai l'objet de manière à jeter les rayons en plein sur le livre.

Mais l'action produisit un effet absolument inattendu. Les rayons des nombreuses bougies (car il y en avait beaucoup) tombèrent alors sur une niche de la chambre que l'une des colonnes du lit avait jusque-là couverte d'une ombre profonde. J'aperçus dans une vive lumière une peinture qui m'avait d'abord échappé. C'était le portrait d'une jeune fille déjà mûrissante et presque femme. Je jetai sur la peinture un coup d'œil rapide, et je fermai les yeux. Pourquoi, — je ne le compris pas moi-même tout d'abord. Mais, pendant que mes paupières restaient closes, j'analysai rapidement la raison qui me les faisait fermer ainsi. C'était un mouvement involontaire pour gagner du temps et pour penser, — pour m'assurer que ma vue ne m'avait pas trompé, — pour calmer et préparer mon esprit à une contemplation plus froide et plus sûre. Au bout de quelques instants, je regardai de nouveau la peinture fixement.

Je ne pouvais pas douter, quand même je l'aurais voulu, que je n'y visse alors très nettement ; car le premier éclair du flambeau sur cette toile avait dissipé la stupeur rêveuse dont mes sens étaient possédés, et m'avait appelé tout d'un coup à la vie réelle.

Le portrait, je l'ai déjà dit, était celui d'une jeune fille. C'était une simple tête, avec des épaules, le tout dans ce style qu'on appelle, en langage technique, style de *vignette* ; beaucoup de la manière de Sully dans ses têtes de prédilection. Les bras, le sein, et même les bouts des cheveux rayonnants, se fondaient insaisissablement dans l'ombre vague, mais profonde, qui servait de

fond à l'ensemble. Le cadre était ovale, magnifiquement doré et guilloché dans le goût moresque. Comme œuvre d'art, on ne pouvait rien trouver de plus admirable que la peinture elle-même. Mais il se peut bien que ce ne fût ni l'exécution de l'œuvre, ni l'immortelle beauté de la physionomie qui m'impressionna si soudainement et si fortement. Encore moins devais-je croire que mon imagination, sortant d'un demi-sommeil, eût pris la tête pour celle d'une personne vivante. — Je vis tout d'abord que les détails du dessin, le style de vignette et l'aspect du cadre auraient immédiatement dissipé un pareil charme, et m'auraient préservé de toute illusion même momentanée. Tout en faisant ces réflexions, et très vivement, je restai, à demi étendu, à demi assis, une heure entière peut-être, les yeux rivés à ce portrait. À la longue, ayant découvert le vrai secret de son effet, je me laissai retomber sur le lit. J'avais deviné que le *charme* de la peinture était une expression vitale absolument adéquate à la vie elle-même, qui d'abord m'avait fait tressaillir, et finalement m'avait confondu, subjugué, épouvanté. Avec une terreur profonde et respectueuse, je replaçai le candélabre dans sa position première. Ayant ainsi dérobé à ma vue la cause de ma profonde agitation, je cherchai vivement le volume qui contenait l'analyse des tableaux et leur histoire. Allant droit au numéro qui désignait le portrait ovale, j'y lus le vague et singulier récit qui suit :

« C'était une jeune fille d'une très rare beauté, et qui n'était pas moins aimable que pleine de gaieté. Et maudite fut l'heure où elle vit, et aima, et épousa le peintre. Lui, passionné, studieux, austère, et ayant déjà trouvé une épouse dans son Art ; elle, une jeune fille d'une très rare beauté, et non moins aimable que pleine de gaieté : rien que lumière et sourires, et la folâtrerie d'un jeune faon ; aimant et chérissant toutes choses ; ne haïssant que l'Art qui était son rival ; ne redoutant que la palette et les brosses, et les autres instruments fâcheux qui la privaient de la figure de son adoré. Ce fut une terrible chose pour cette dame que d'entendre le peintre parler du désir de peindre sa jeune épouse. Mais elle était humble et obéissante, et elle s'assit avec douceur pendant de longues semaines dans la sombre et haute chambre de la tour, où la lumière filtrait sur la pâle toile seulement par le plafond. Mais lui, le peintre, mettait sa gloire dans son œuvre, qui avançait d'heure en heure et de jour en jour. — Et c'était un homme passionné, et étrange, et pensif, qui se perdait en rêveries ; si bien qu'il ne *voulait* pas voir que la lumière qui tombait si lugubrement dans cette tour isolée desséchait la santé et les esprits de sa femme, qui languissait visiblement pour tout le monde, excepté pour lui. Cependant, elle souriait toujours, et toujours sans se plaindre, parce qu'elle voyait que le peintre (qui avait un grand renom) prenait un plaisir vif et brûlant dans sa tâche, et travaillait nuit et jour pour peindre celle qui l'aimait si fort, mais qui devenait de jour en jour plus languissante et plus faible. Et, en vérité, ceux qui contemplaient le portrait parlaient à voix basse de sa ressemblance, comme d'une puissante merveille et comme d'une preuve non moins grande de la puissance du peintre que de son profond amour pour celle qu'il peignait si miraculeusement bien. — Mais, à la longue, comme la besogne approchait de sa fin, personne ne fut plus admis dans la tour ; car le peintre était devenu fou par l'ardeur de son travail, et il détournait rarement ses yeux de la toile, même pour regarder la figure de sa femme. Et il ne *voulait* pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise près de lui. Et, quand bien des semaines furent passées et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil, l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé ; et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé ; mais, une minute après, comme il

contemplait encore, il trembla, et il fut frappé d'effroi ; et, criant d'une voix éclatante : « En vérité, c'est la *Vie* elle-même ! » il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : — elle était morte ! »

La photographie

Il y avait quelques mois que j'avais acquis cette photographie. Collée sur un morceau de contre-plaquée, elle envahissait presque tout un mur et, bien souvent, je me demandais pourquoi je ne la remplaçais pas ; je ne lui trouvais rien de bien remarquable et en général je n'appréciais guère la photo.

A la rigueur, on pouvait lui trouver quelque chose d'insolite, une impression diffuse qui me dérangeait parce que, justement, je ne voyais pas exactement pourquoi je jugeais cette image insolite. Elle représentait un grand lac, vraiment très banal, avec en arrière-plan une colline déserte pas moins banale. La photo était en noir et blanc, le ciel uniformément gris sale. Sur le lac, on voyait une barque, perdue au loin, minuscule.

Je mis un certain temps à me rendre à l'évidence, même si elle me paraissait difficile à accepter : la barque, de semaine en semaine, avançait. C'est ainsi. Inexorablement, se déplaçant dans un espace-temps impossible à définir, la barque grandissait parce qu'elle avançait sur le lac, venue de quelque lointain rivage pour se diriger vers le bord extérieur du cliché. Autant dire vers moi.

Un jour, je pus distinguer deux personnages dans la barque. L'un ramait, l'autre assis plus en avant semblait ne rien faire. Quelque temps plus tard, d'autres détails me rentrèrent dans le regard. C'était un homme aux bras nus qui ramait et le personnage placé à la proue ne pouvait être qu'une femme.

Comme la barque se dirigeait vers moi, chaque jour qui passait donnait du poids, de la présence aux deux personnages. Mais seule la femme m'intéressait. Jusqu'au moment où l'inquiétude, puis l'effroi s'en mêlèrent parce que je la reconnaissais.

Impossible de la confondre avec une autre : ses longs cheveux raides et blonds, ses yeux si froids qu'ils paraissaient éteints, son corps trop massif et menaçant dans son immobilité, tout en elle me donnait froid dans le dos. Surtout qu'elle me dévisageait les yeux dans les yeux, sans aucune trace de sentiment, et sur ses genoux il y avait un fusil dont le canon également me lorgnait de son œil de cyclope meurtrier. Une de ses mains semblait caresser tendrement la gâchette.

Comment ne pas la reconnaître et me souvenir de tout sans trembler ? J'avais eu une brève liaison avec elle, l'hiver dernier ; au printemps, excédé, je rompais, emporté par une brutalité qui ne me ressemblait pas et, dès cet instant, avec une froideur sauvage, elle s'était juré d'avoir un jour ma peau.

Jacques Sternberg, *Histoires à mourir de vous* (1991).

La peur par Guy de MAUPASSANT

À J.-K. Huysmans

On remonta sur le pont après dîner. Devant nous, la Méditerranée n'avait pas un frisson sur toute sa surface qu'une grande lune calme moirait. Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire ; et, derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'oeil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner.

- Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire est resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un grand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'oeil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus ; un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois :

- Vous dites, commandant, que vous avez eu peur ; je n'en crois rien. Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énergique n'a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux ; mais la peur, c'est autre chose. Le commandant reprit en riant :

- Fichtre ! je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronzé prononça d'une voix lente :

- Permettez-moi de m'expliquer ! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du coeur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie, l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu, en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque

fois je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n'est pas cela.

Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord ; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, Messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien ; on est résigné tout de suite ; les nuits sont claires et vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien ! voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique :

Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien ! figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan ; imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme des flots déchaînés, mais plus grandes encore, et striées comme de la moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines.

Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de nos hommes poussa une sorte de cri ; tous s'arrêtèrent ; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexplicable phénomène, connu des voyageurs en ces contrées perdues.

Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes ; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient ; et l'un dit, en sa langue : "La mort est sur nous". Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de la sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible ; et je sentais glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de tout village français, le battement rapide du tambour.

Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur ; je l'ai su mieux encore une autre fois...

Le commandant interrompit le conteur :

- Pardon, Monsieur, mais ce tambour ? Qu'était-ce ?

Le voyageur répondit :

- Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les vallonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches ; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin.

Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

J'arrive à ma seconde émotion.

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance ; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser.

Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait : "Triste temps !". Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui.

Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi, et toute la branchure des arbres entre-choqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix étranglée, demanda : "Qui va là ?". Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieil homme à cheveux blancs, à l'oeil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

- Voyez-vous, Monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans, cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire :

- Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

Je le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse.

Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde.

Près du foyer, un vieux chien, presque aveugle et moustachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait le nez dans ses pattes.

Au-dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de grands éclairs.

Malgré mes efforts, je sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je cessais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais demander à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée : "Le voilà ! le voilà ! Je l'entends !". Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins en se cachant le visage ; et les fils reprirent leurs haches. J'allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi s'éveilla brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu de son oeil presque éteint, il poussa un de ces lugubres hurlements qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision, et il se remit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son poil se hérissait. Le garde, livide cria : "Il le sent ! il le sent ! il était là quand je l'ai tué". Et les deux femmes égarées se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayant à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger ; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur, voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le coeur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené, se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du coeur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

Il était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut ; puis il ajouta :

- Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger ; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête barbue du judas.

L'ENREGISTREMENT MYSTÉRIEUX

Penché en avant, les lèvres violemment serrées, les coudes enfoncés dans son fauteuil, Brevener suivait sans broncher, d'un regard ferme, l'agonie de Gonassed, livré au poison. Il n'y avait pas cinq minutes, Gonassed avait bu le breuvage mortel versé par son boute-en-train d'ami. Ce soir, rien dans l'apparence de Brevener n'avait laissé transpirer son noir dessein. Comme toujours, il riait sans retenue, l'œil perpétuellement en mouvement et changeant à tout instant d'expression. Comment la vue d'un tel personnage, en proie à une continuelle agitation nerveuse, n'aurait-elle pas fini, d'ailleurs, par effacer les soupçons, même si on lui avait prêté l'intention de détruire l'univers entier ? Brevener avait tué Gonassed parce qu'il était l'amant heureux de la chanteuse Lassource.

Toutefois, la banalité du mobile ne l'empêcha pas de manifester quelque originalité dans la réalisation du crime. Il invita Gonassed dans une chambre d'hôtel pour examiner ensemble comment prévenir un meurtre dont l'auteur et la victime leur étaient tous deux connus. Gonassed exprima le désir de savoir leurs noms. « C'est par trop dangereux, dit Brevener. Les nommer entraînerait des risques considérables. Tu sais bien qu'ici, au théâtre, les coulisses ont des oreilles. Trouve-toi demain soir à l'hôtel de L'Œil Rouge, chambre douze. J'y serai. » Gonassed était curieux, corpulent, confiant et romanesque. Dans la chambre convenue, il trouva Brevener dans les meilleures dispositions du monde, buvant du vin et riant aux éclats, un crayon et du papier à la main.

« Raconte à présent, dit Gonassed. Qui donc s'apprête à commettre un meurtre et sur la personne de qui ? – Ecoute ! » « Voilà, dit-il à la fin, d'une voix rapide et convaincante. Ce soir, on joue Othello. Marie Lassource chante Desdémone, le rôle d'Othello est tenu par le jeune Bardio. Aveugle Gonassed ! Nous tous, tes camarades de théâtre, savons quelle passion insensée Bardio voue à Marie Lassource. Elle, de son côté, a repoussé toutes ses avances. Aujourd'hui, au dernier acte, Bardio tuera en scène Marie, il la tuera, comprends-tu, pour de bon !

•Et tu ne le disais pas plus tôt, rugit Gonassed, sautant sur ses pieds. Allons-y, courons, vite !

– Surtout pas, objecta Brevener, barrant la route à son ami. Ce serait la dernière sottise à commettre. Quelle preuve as-tu des intentions de Bardio ? Tu feras un scandale dans les coulisses, tu perturberas le spectacle, tu accuseras sans preuve Bardio et pour couronner le tout tu écoperas un procès pour insultes et calomnies !

– Tu as raison, dit Gonassed, se rasseyant. Mais comment as-tu eu vent de son projet ? Et que faire ? Il reste à peine plus d'une heure : le dernier acte commence bientôt... Le dernier !...

– Comment je l’ai appris doit demeurer pour le moment un secret, dit Brevener. En tout cas, je sais ce qu’il convient de faire. Il faut que Lassource quitte le théâtre sans achever sa partie. Ecris-lui un billet. Dis-lui que tu t’es suicidé.

– Quoi ? s’étonna Gonassed. Quelle raison aurais-je de le faire ?

– Tu n’as aucun motif, je ne l’ignore pas. Tu es gai, en parfaite santé, célèbre, aimé. Seulement comment déterminer autrement Marie Lassource ? Réfléchis ! Elle considérera toute lettre d’un tiers, même avec l’annonce de ta mort, comme une intrigue destinée à lui faire endosser une grave défection. On cite des cas de semblables menées. Hormis la mort d’un proche, qui peut arracher l’artiste aux applaudissements, aux fleurs et aux sourires doux à son cœur ? Tu dois, de ta propre main, convoquer Lassource au chevet de ton imaginaire cadavre.

– Mais tu me diras alors, pour Bardio ?

– Cette nuit même. Voici du papier et un crayon.

– Comme elle va avoir peur, grommelait Gonassed en écrivant. Elle a le cœur fragile. »

Il avait tracé ces lignes : « Marie, Je meurs de ma propre main. Gonassed. Hôtel de L’Œil Rouge, rue Victoria ». Brevener sonna et confia le billet cacheté au serviteur. « A remettre d’urgence », ajouta-t-il. Gonassed, retrouvant de sa gaieté, sourit : « Elle me maudira sûrement, murmura-t-il. – Elle pleurera de joie, protesta Brevener, jetant le poison dans le verre de son ami. Buvons à notre amitié. Longue vie à elle ! – Mais tu me raconteras sans faute tout ce que tu sais sur ce misérable Bardio ? Brevener, mon verre est vide, qu’attends-tu pour le remplir ?... L’émotion me tourne la tête... Oui, je ne me sens pas bien... Ah ! » Il dégrafa convulsivement le col de sa chemise et se leva pour tomber aux pieds de son meurtrier, crispant ses doigts sur le tapis. Son corps fut parcouru de soubresauts, son cou s’empourpra.

Bientôt, il ne bougea plus et Brevener se redressa. « C’est toi, ô Lassource, rousse fatale, qui l’as tué, dit-il dans un élan de sentimentalité. Mon amour pour toi égale celui que te portait le défunt. Tu n’as pas voulu de moi. C’est pourquoi Gonassed est mort. En tout cas, j’ai détourné les soupçons de main de maître. » Il sonna et, après avoir expédié le valet épouvanté à la recherche d’un médecin, entreprit de répéter la scène de stupéfaction et de désespoir qu’il aurait à jouer en présence du médecin et de Lassource effondrée.

La justice en cette affaire en fut pour ses frais. L’authentique billet de Gonassed à sa maîtresse annonçant le suicide du chanteur constituait une preuve irréfutable. Brevener pleurait : « Hélas, disait-il ! Je me suis rendu à cet établissement étreint du plus pénible pressentiment. Le défunt m’avait invité sans préciser la raison. Nous étions si liés... On a commencé à boire. Gonassed était songeur, il m’a demandé du papier et un crayon pour écrire le billet qu’il a fait porter à Lassource. Ensuite, il a dit qu’il allait prendre un remède contre la migraine. Il a versé de la

poudre dans son verre et s'est écroulé mort. » Les observateurs les plus perspicaces levaient les bras au ciel, ne sachant comment expliquer le suicide de Gonassed si épanoui, si heureux. Lassource, après force larmes, partit pour l'Australie. Un an passa et l'on oublia la triste fin du chanteur.

En janvier Brevener reçut de la firme Lowden la proposition d'enregistrer plusieurs disques. Ayant accepté, il exécuta un certain nombre d'airs d'opéra, moyennant un cachet important. Entre autres, il chanta l'aria de Méphistophélès : « Sur terre, le genre humain tout entier... » En attaquant ce dernier, le souvenir de Gonassed l'envahit. N'était-ce pas l'air préféré du disparu ? Il le vit distinctement en train de chanter, il le reconnut sous son grime et à sa mimique, et une étrange émotion le submergea. Une cruelle défaillance paralysait son corps, mais sa voix ne faiblissait pas ; au contraire elle augmentait de puissance et grondait dans un fracas inspiré. Ayant terminé, Brevener but avidement deux verres d'eau, prit congé et se retira en toute hâte.

Un mois plus tard, dans l'appartement de Brevener se réunirent des invités. Des artistes, des critiques musicaux, des peintres, des poètes célébraient ses dix ans de théâtre. Le maître de maison était, comme d'habitude, nerveux, rieur, vif, insaisissable. Au milieu des fleurs passaient de délicats visages féminins. Les lumières resplendissaient. Le souper touchait à sa fin quand un serviteur pénétra dans la salle à manger pour annoncer un envoi de chez Lowden. « Voici qui tombe on ne peut plus à propos, dit Brevener, jetant sa serviette et se levant de table. On m'apporte des enregistrements que j'ai réalisés chez Lowden. Puis-je vous demander de les écouter, mes chers amis, pour me dire s'ils sont réussis ? » Aux disques, Lowden avait joint un excellent gramophone tout neuf, en cadeau pour l'artiste, et une lettre où il présentait ses excuses de ne pouvoir assister à la fête par suite d'une indisposition. Un serviteur remonta l'appareil, fixa l'aiguille et Brevener lui-même, après avoir fouillé parmi les disques, s'arrêta à l'air de Méphistophélès. L'ayant posé sur le plateau, il abaissa le bras et, se tournant vers les invités, déclara : « Je ne suis pas tout à fait sûr de cet enregistrement. Il faut dire que j'étais passablement ému au moment où je chantais. Mais, écoutons plutôt. »

Le silence se fit. On entendit le faible glissement de l'aiguille sur le disque, les rapides accords du piano, et un baryton, au timbre éclatant et souple, attaqua l'air fameux. Mais ce n'était pas la voix de Brevener. Reconnaisable entre mille, avec ses nuances les plus infimes, si familières à toute l'assistance, c'était Gonassed qui chantait et tous les regards se portèrent, stupéfaits, sur celui que l'on fêtait ce soir. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Il essaya de rire, mais son rire, insupportablement aigu, sonnait faux et tous tressaillirent d'effroi en voyant le regard du maître de maison. Des exclamations fusèrent : « C'est une erreur ! Gonassed n'a pas enregistré un seul disque. – Lowden s'est trompé ! – Entendez-vous, dit Brevener dont les forces déclinaient à mesure que la voix du disparu triomphait de sa volonté atterrée. Entendez-vous ? C'est lui qui chante, lui que j'ai assassiné ! Oh, je n'ai plus de salut ! il est venu lui-même ici... Arrêtez ce disque ! »

Eris, le souffleur, blanc comme un linceul, se précipita vers le gramophone. De ses mains tremblantes il releva le bras, retira le disque mais, dans sa hâte et son effroi, le laissa tomber sur le parquet. Dans un craquement sec le cercle noir se brisa en miettes. « Nous sommes les témoins de l'inouï, dit le violoniste Indiga, en ramassant un fragment pour le mettre dans sa poche. Que ce soit un jeu de nos sentiments ou la vision d'un ordre non révélé, je garderai ce débris en souvenir. Sa couleur me rappellera toujours celle de l'âme de notre cher amphitryon que la police emmène en ce moment avec tant de sollicitude. »

Alexandre Grine, *L'enregistrement mystérieux*, in *Le Fantastique*, Nathan, Paris, 1999

UN FOU?

Un Fou? a paru dans le Figaro

Quand on me dit: "Vous savez que Jacques Parent est mort fou dans une maison de santé", un frisson douloureux, un frisson de peur et d'angoisse me courut le long des os; et je le revis brusquement, ce grand garçon étrange, fou depuis longtemps peut-être, maniaque inquiétant, effrayant même.

C'était un homme de quarante ans, haut, maigre, un peu voûté, avec des yeux d'halluciné, des yeux noirs, si noirs qu'on ne distinguait pas la pupille, des yeux mobiles, rôdeurs, malades, hantés. Quel être singulier, troublant qui apportait, qui jetait un malaise autour de lui, un malaise vague, de l'âme, du corps, un de ces énervements incompréhensibles qui font croire à des influences surnaturelles.

Il avait un tic gênant: la manie de cacher ses mains. Presque jamais il ne les laissait errer, comme nous faisons tous sur les objets, sur les tables. Jamais il ne maniait les choses traînantes avec ce geste familier qu'ont presque tous les hommes. Jamais il ne les laissait nues, ses longues mains osseuses, fines, un peu fébriles.

Il les enfouissait dans ses poches, sous les revers de ses aisselles en croisant les bras. On eût dit qu'il avait peur qu'elles ne fissent, malgré lui, quelque besogne défendue, qu'elles n'accomplissent quelque action honteuse ou ridicule s'il les laissait libres et maîtresses de leurs mouvements.

Quand il était obligé de s'en servir pour tous les usages ordinaires de la vie, il le faisait par saccades brusques, par élans rapides du bras comme s'il n'eût pas voulu leur laisser le temps d'agir par elles-mêmes, de se refuser à sa volonté, d'exécuter autre chose. A table, il saisissait son verre, sa fourchette ou son couteau si vivement qu'on n'avait jamais le temps de prévoir ce qu'il voulait faire avant qu'il ne l'eût accompli.

Or, j'eus un soir l'explication de la surprenante maladie de son âme.

Il venait passer de temps en temps quelques jours chez moi, à la campagne, et ce soir-là il me paraissait particulièrement agité!

Un orage montait dans le ciel, étouffant et noir, après une journée d'atroce chaleur. Aucun souffle d'air ne remuait les feuilles. Une vapeur chaude de four passait sur les visages, faisait haleter les poitrines. Je me sentais mal à l'aise, agité, et je voulus gagner mon lit.

Quand il me vit me lever pour partir, Jacques Parent me saisit le bras d'un geste effaré.

- Oh! non, reste encore un peu, me dit-il.

Je le regardai avec surprise en murmurant:

- C'est que cet orage me secoue les nerfs.

Il gémit, ou plutôt il cria:

- Et moi donc! Oh! reste, je te prie; je ne voudrais pas demeurer seul.

Il avait l'air affolé.

Je prononçai:

Qu'est-ce que tu as? Perds-tu la tête?

Et il balbutia:

- Oui, par moments, dans les soirs comme celui-ci, dans les soirs d'électricité... j'ai... j'ai... j'ai peur... j'ai peur de moi... tu ne me comprends pas? C'est que je suis doué d'un pouvoir... non... d'une puissance... non... d'une force... Enfin je ne sais pas dire ce que c'est, mais j'ai en moi une action magnétique si extraordinaire que j'ai peur, oui, j'ai peur de moi, comme je te le disais tout à l'heure!

Et il cachait, avec des frissons éperdus, ses mains vibrantes sous les revers de sa jaquette. Et moi-même je me sentis soudain tout tremblant d'une crainte confuse, puissante, horrible. J'avais envie de partir, de me sauver, de ne plus le voir, de ne plus voir son œil errant passer sur moi, puis s'enfuir, tourner autour du plafond, chercher quelque coin sombre de la pièce pour s'y fixer, comme s'il eût voulu cacher aussi son regard redoutable.

Je balbutiai:

- Tu ne m'avais jamais dit ça!

Il reprit:

- Est-ce que j'en parle à personne? Tiens, écoute, ce soir je ne puis me taire. Et j'aime mieux que tu saches tout; d'ailleurs, tu pourras me secourir.

Le magnétisme! Sais-tu ce que c'est? Non. Personne ne sait. On le constate pourtant. On le reconnaît, les médecins eux-mêmes le pratiquent; un des plus illustres, M. Charcot, le professe; donc, pas de doute, cela existe.

Un homme, un être a le pouvoir, effrayant et incompréhensible, d'endormir, par la force de sa volonté, un autre être, et, pendant qu'il dort, de lui voler sa pensée comme on volerait une bourse. Il lui vole sa pensée, c'est-à-dire son âme, l'âme, ce sanctuaire, ce secret du Moi, l'âme, ce fond de l'homme qu'on croyait impénétrable, l'âme, cet asile des inviolables idées, de tout ce qu'on cache, de tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on veut celer à tous les humains, il l'ouvre, la viole, l'étale, la jette au public! N'est-ce pas atroce, criminel, infâme?

Pourquoi, comment cela se fait-il? Le sait-on? Mais que sait-on?

Tout est mystère. Nous ne communiquons avec les choses que par nos misérables sens, incomplets, infirmes, si faibles qu'ils ont à peine la puissance de constater ce qui nous entoure. Tout est mystère. Songe à la musique, cet art divin, cet art qui bouleverse l'âme, l'emporte, la grise, l'affole, qu'est-ce donc? Rien.

Tu ne me comprends pas? Ecoute. Deux corps se heurtent. L'air vibre. Ces vibrations sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins rapides, plus ou moins fortes, selon la nature du choc. Or nous avons dans l'oreille une petite peau qui reçoit ces vibrations de l'air et les transmet au cerveau sous forme de son. Imagine qu'un verre d'eau se change en vin dans ta bouche. Le tympan accomplit cette incroyable métamorphose, ce surprenant miracle de changer le mouvement en son. Voilà.

La musique, cet art complexe et mystérieux, précis comme l'algèbre et vague comme un rêve, cet art fait de mathématiques et de brise, ne vient donc que de la propriété étrange d'une petite peau. Elle n'existerait point, cette peau, que le son non plus n'existerait pas, puisque par lui-même il n'est qu'une vibration. Sans l'oreille, devinerait-on la musique? Non. Eh bien! nous sommes entourés de choses que nous ne soupçonnerons jamais, parce que les organes nous manquent qui nous les révéleraient.

Le magnétisme est de celles-là peut-être. Nous ne pouvons que pressentir cette puissance, que tenter en tremblant ce voisinage des esprits, qu'entrevoir ce nouveau secret de la nature, parce que nous n'avons point en nous l'instrument révélateur.

Quant à moi... Quant à moi, je suis doué d'une puissance affreuse. On dirait un autre être enfermé en moi, qui veut sans cesse s'échapper, agir malgré moi, qui s'agite, me ronge, m'épuise. Quel est-il? Je ne sais pas, mais nous sommes deux dans mon pauvre corps, et c'est lui, l'autre, qui est souvent le plus fort, comme ce soir.

Je n'ai qu'à regarder les gens pour les engourdir comme si je leur avais versé de l'opium. Je n'ai qu'à étendre les mains pour produire des choses... des choses... terribles. Si tu savais? Oui. Si tu savais? Mon pouvoir ne s'étend pas seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux et même... sur les objets...

Cela me torture et m'épouvante. J'ai eu envie souvent de me crever les yeux et de me couper les poignets.

Mais je vais... je veux que tu saches tout. Tiens. Je vais te montrer cela... non pas sur des créatures humaines, c'est ce qu'on fait partout, mais sur... sur... des bêtes.

Appelle Mirza.

Il marchait à grands pas avec des airs d'halluciné, et il sortit ses mains cachées dans sa poitrine. Elles me semblèrent effrayantes comme s'il eût mis à nu deux épées.

Et je lui obéis machinalement, subjugué, vibrant de terreur et dévoré d'une sorte de désir impétueux de voir. J'ouvris la porte et je sifflai ma chienne qui couchait dans le vestibule. J'entendis aussitôt le bruit précipité de ses ongles sur les marches de l'escalier, et elle apparut, joyeuse, remuant la queue.

Puis je lui fis signe de se coucher sur un fauteuil; elle y sauta, et Jacques se mit à la caresser en la regardant.

D'abord, elle sembla inquiète; elle frissonnait, tournait la tête pour éviter l'œil fixe de l'homme, semblait agitée d'une crainte grandissante. Tout à coup, elle commença à trembler, comme tremblent les chiens. Tout son corps palpait, secoué de longs frissons, et elle voulut s'enfuir. Mais il posa sa main sur le crâne de l'animal qui poussa, sous ce toucher, un de ces longs hurlements qu'on entend, la nuit, dans la campagne.

Je me sentais moi-même engourdi, étourdi, ainsi qu'on l'est lorsqu'on monte en barque. Je voyais se pencher les meubles, remuer les murs. Je balbutiai: "Assez, Jacques, assez." Mais il ne m'écoutait plus, il regardait Mirza d'une façon continue, effrayante. Elle fermait les yeux maintenant et laissait tomber sa tête comme on fait en s'endormant. Il se tourna vers moi.

- C'est fait, dit-il, vois maintenant.

Et jetant son mouchoir de l'autre côté de l'appartement, il cria: "Apporte!"

La bête alors se souleva et chancelant, trébuchant comme si elle eût été aveugle, remuant ses pattes comme les paralytiques remuent leurs jambes, elle s'en alla vers le linge qui faisait une tache blanche contre le mur. Elle essaya plusieurs fois de le prendre dans sa gueule, mais elle mordait à côté comme si elle ne l'eût pas vu. Elle le saisit enfin, et revint de la même allure ballottée de chien somnambule.

C'était une chose terrifiante à voir. Il commanda: "Couche-toi." Elle se coucha. Alors, lui touchant le front, il dit: "Un lièvre, pille, pille." Et la bête, toujours sur le flanc, essaya de courir, s'agita comme font les chiens qui rêvent, et poussa, sans ouvrir la gueule, des petits aboiements étranges, des aboiements de ventriloque.

Jacques semblait devenu fou. La sueur coulait de son front. Il cria: "Mords-le, mords ton maître." Elle eut deux ou trois soubresauts terribles. On eût juré qu'elle résistait, qu'elle luttait. Il répéta: "Mordsle." Alors, se levant, ma chienne s'en vint vers moi, et moi je reculais vers la muraille, frémissant d'épouvante, le pied levé pour la frapper, pour la repousser.

Mais Jacques ordonna: "Ici, tout de suite." Elle se retourna vers lui. Alors, de ses deux grandes mains, il se mit à lui frotter la tête comme s'il l'eût débarrassée de liens invisibles.

Mirza rouvrit les yeux: "C'est fini", dit-il.

Je n'osais point la toucher et je poussai la porte pour qu'elle s'en allât. Elle partit lentement, tremblante, épuisée, et j'entendis de nouveau ses griffes frapper les marches.

Mais Jacques revint vers moi: "Ce n'est pas tout. Ce qui m'effraie le plus, c'est ceci, tiens. Les objets m'obéissent."

Il y avait sur ma table une sorte de couteau-poignard dont je me servais pour couper les feuillets des livres. Il allongea sa main vers lui. Elle semblait ramper, s'approchait lentement; et tout d'un coup je vis, oui, je vis le couteau lui-même tressaillir, puis il remua, puis il glissa doucement, tout seul, sur le bois vers la main arrêtée qui l'attendait, et il vint se placer sous ses doigts.

Je me mis à crier de terreur. Je crus que je devenais fou moi-même, mais le son aigu de ma voix me calma soudain.

Jacques reprit:

- Tous les objets viennent ainsi vers moi. C'est pour cela que je cache mes mains. Qu'est cela? Du magnétisme, de l'électricité, de l'aimant? Je ne sais pas, mais c'est horrible.

Et comprends-tu pourquoi c'est horrible? Quand je suis seul, aussitôt que je suis seul, je ne puis m'empêcher d'attirer tout ce qui m'entoure.

Et je passe des jours entiers à changer des choses de place, ne me lassant jamais d'essayer ce pouvoir abominable, comme pour voir s'il ne m'a pas quitté.

Il avait enfoui ses grandes mains dans ses poches et il regardait dans la nuit. Un petit bruit, un frémissement léger semblait passer dans les arbres.

C'était la pluie qui commençait à tomber.

Je murmurai: "C'est effrayant!"

Il répéta: "C'est horrible."

Une rumeur accourut dans ce feuillage, comme un coup de vent. C'était l'averse, l'ondée épaisse, torrentielle.

Jacques se mit à respirer par grands souffles qui soulevaient sa poitrine.

- Laisse-moi, dit-il, la pluie va me calmer. Je désire être seul à présent.

1er septembre 1884

Le chat noir

Très étrange et pourtant très familière hi- noire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance. Vraiment, je serais fou de m'y attendre, dans un cas

où mes sens eux-mêmes rejettent leur propre témoignage. Cependant, je ne suis pas fou, – et très certainement je ne rêve pas. Mais demain je meurs, et aujourd'hui je voudrais décharger mon âme. Mon dessein im- médiat est de placer devant le monde, clairement, succinctement et sans commentaires, une série de simples événements domestiques. Dans leurs conséquences, ces événements m'ont terrifié, – m'ont torturé, – m'ont anéanti. – Cependant, je n'essaierai pas de les élucider. Pour moi, ils ne m'ont guère présenté que de l'horreur ; – à beaucoup de personnes ils paraîtront moins terribles que *baroques*. Plus tard peut-être il se trou- vera une intelligence qui réduira mon fantôme à l'état de lieu commun, quelque intelligence plus calme, plus logique, et beaucoup moins exci- table que la mienne, qui ne trouvera dans les circonstances que je raconte avec terreur qu'une succession ordinaire de causes et d'effets très natu- rels.

Dès mon enfance, j'étais noté pour la docilité et l'humanité de mon caractère. Ma tendresse de coeur était même si remarquable qu'elle avait fait de moi le jouet de mes camarades. J'étais particulièrement fou des ani- maux, et mes parents m'avaient permis de posséder une grande variété de favoris. Je passais presque tout mon temps avec eux, et je n'étais jamais si heureux que quand je les nourrissais et les caressais. Cette particularité de mon caractère s'accrut avec ma croissance, et, quand je devins homme, j'en fis une de mes principales sources de plaisirs. Pour ceux qui ont voué une affection à un chien fidèle et sagace, je n'ai pas besoin d'expliquer la nature ou l'intensité des jouissances qu'on peut en tirer. Il y a dans l'amour désintéressé d'une bête, dans ce sacrifice d'elle-même, quelque chose qui va directement au coeur de celui qui a eu fréquemment l'occa- sion de vérifier la chétive amitié et la fidélité de *gaze de l'homme naturel*.

Je me mariaï de bonne heure, et je fus heureux de trouver dans ma femme une disposition sympathique à la mienne. Observant mon goût pour ces favoris domestiques, elle ne perdit aucune occasion de me procu- rer ceux de l'espèce la plus agréable. Nous eûmes des oiseaux, un poisson doré, un beau chien, des lapins, un petit singe et *un chat*.

Ce dernier était un animal remarquablement fort et beau, entièrement noir, et d'une sagacité merveilleuse. En parlant de son intelligence, ma femme, qui au fond n'était pas peu pénétrée de superstition, faisait de fréquentes allusions à l'ancienne croyance populaire qui regardait tous les chats noirs comme des sorcières déguisées. Ce n'est pas qu'elle fût toujours *sérieuse* sur ce point, – et, si je mentionne la chose, c'est simple- ment parce que cela me revient, en ce moment même, à la mémoire.

Pluton, – c'était le nom du chat, – était mon préféré, mon camarade. Moi seul, je le nourrissais, et il me suivait dans la maison partout où j'al- lais. Ce n'était même pas sans peine que je parvenais à l'empêcher de me suivre dans les rues.

Notre amitié subsista ainsi plusieurs années, durant lesquelles l'ensemble de mon caractère et de mon tempérament, – par l'opération du Démon Intempérance, je rougis de le confesser, – subit une altération radicalement mauvaise. Je devins de jour en jour plus morne, plus irritable, plus insoucieux des sentiments des autres. Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme. À la longue, je lui infligeai même des violences personnelles. Mes pauvres favoris, naturellement, durent ressentir le changement de mon caractère. Non seulement je les négligeais, mais je les maltrais. Quant à Pluton, toutefois, j'avais encore pour lui une considération suffisante qui m'empêchait de le malmener, tandis que je n'éprouvais aucun scrupule à maltraiter les lapins, le singe et même le chien, quand, par hasard ou par amitié, ils se jetaient dans mon chemin. Mais mon mal m'envahissait de plus en plus, – car quel mal est comparable à l'Alcool ! – et à la longue Pluton lui-même, qui maintenant se faisait vieux et qui naturellement devenait quelque peu maussade, – Pluton lui-même commença à connaître les effets de mon méchant caractère.

Une nuit, comme je rentrais au logis très ivre, au sortir d'un de mes repaires habituels des faubourgs, je m'imaginai que le chat évitait ma présence. Je le saisis ; – mais lui, effrayé de ma violence, il me fit à la main une légère blessure avec les dents. Une fureur de démon s'empara soudainement de moi. Je ne me connus plus. Mon âme originelle sembla tout d'un coup s'envoler de mon corps, et une méchanceté hyperdiabolique, saturée de gin, pénétra chaque fibre de mon être. Je tirai de la poche de mon gilet un canif, je l'ouvris ; je saisis la pauvre bête par la gorge, et, délibérément, je fis sauter un de ses yeux de son orbite ! Je rougis, je brûle, je frissonne en écrivant cette damnable atrocité !

Quand la raison me revint avec le matin, – quand j'eus cuvé les vapeurs de ma débauche nocturne, – j'éprouvai un sentiment moitié d'horreur, moitié de remords, pour le crime dont je m'étais rendu coupable ; mais c'était tout au plus un faible et équivoque sentiment, et l'âme n'en subit pas les atteintes. Je me replongeai dans les excès, et bientôt je noyai dans le vin tout le souvenir de mon action.

Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'oeil perdu présentait, il est vrai, un aspect effrayant ; mais il n'en parut plus souffrir désormais. Il allait et venait dans la maison selon son habitude ; mais, comme je devais m'y attendre, il fuyait avec une extrême terreur à mon approche. Il me restait assez de mon ancien cœur pour me sentir d'abord affligé de cette évidente antipathie de la part d'une créature qui jadis m'avait tant aimé. Mais ce sentiment fit bientôt place à l'irritation. Et alors apparut, comme pour ma chute finale et irrévocable, l'esprit de perversité. De cet esprit la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi sûr que mon âme existe, je crois que la perversité est une des primitives impulsions du cœur humain, – une des indivisibles premières facultés ou sentiments qui donnent la direction au caractère de l'homme. Qui ne s'est pas surpris cent fois commettant une action sottise ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir *ne pas* la commettre ? N'avons-nous pas une perpétuelle inclination, malgré l'excellence de notre jugement, à violer ce qui est *la Loi*, simplement parce que nous comprenons que c'est *la Loi* ? Cet esprit de perversité, dis-je, vint causer ma déroute finale. C'est ce désir ardent, insondable de l'âme *de se torturer elle-même*, – de violenter sa propre nature, – de faire le mal pour l'amour du mal seul, – qui me poussait à continuer, et finalement consommer le supplice que j'avais infligé à la bête inoffensive. Un matin, de sang-froid, je

glissai un noeud coulant au- tour de son cou, et je le pendis à la branche d'un arbre ; – je le pendis avec des larmes plein mes yeux, – avec le plus amer remords dans le coeur ; – je le pendis, *parce que* je savais qu'il m'avait aimé, et *parce que* je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère ; – je le pendis, *parce que* je savais qu'en faisant ainsi je commettais un péché, – un péché mortel qui compromettrait mon âme immortelle, au point de la placer, – si une telle chose était possible, – même au-delà de la miséricorde infinie du Dieu Très-Miséricordieux et Très-Terrible.

Dans la nuit qui suivit le jour où fut commise cette action cruelle, je fus tiré de mon sommeil par le cri : Au feu ! Les rideaux de mon lit étaient en flammes. Toute la maison flambait. Ce ne fut pas sans une grande dif- ficulté que nous échappâmes à l'incendie, – ma femme, un domestique, et moi. La destruction fut complète. Toute ma fortune fut engloutie, et je m'abandonnai dès lors au désespoir.

Je ne cherche pas à établir une liaison de cause à effet entre l'atrocité et le désastre, je suis au-dessus de cette faiblesse. Mais je rends compte d'une chaîne de faits, – et je ne veux pas négliger un seul anneau. Le jour qui suivit l'incendie, je visitai les ruines. Les murailles étaient tombées, une seule exceptée ; et cette seule exception se trouva être une cloison intérieure, peu épaisse, située à peu près au milieu de la maison, et contre laquelle s'appuyait le chevet de mon lit. La maçonnerie avait ici, en grande partie, résisté à l'action du feu, – fait que j'attribuai à ce qu'elle avait été récemment remise à neuf. Autour de ce mur, une foule épaisse était rassemblée, et plusieurs personnes paraissaient en examiner une portion particulière avec une minutieuse et vive attention. Les mots : Étrange ! singulier ! et autres semblables expressions, excitèrent ma curiosité. Je m'approchai, et je vis, semblable à un bas-relief sculpté sur la surface blanche, la figure d'un gigantesque *chat*. L'image était rendue avec une exactitude vraiment merveilleuse. Il y avait une corde autour du cou de l'animal.

Tout d'abord, en voyant cette apparition, – car je ne pouvais guère considérer cela que comme une apparition, – mon étonnement et ma ter- reur furent extrêmes. Mais, enfin, la réflexion vint à mon aide. Le chat, je m'en souvenais, avait été pendu dans un jardin adjacent à la maison. Aux cris d'alarme, ce jardin avait été immédiatement envahi par la foule, et l'animal avait dû être détaché de l'arbre par quelqu'un, et jeté dans ma chambre à travers une fenêtre ouverte. Cela avait été fait, sans doute, dans le but de m'arracher au sommeil. La chute des autres murailles avait com- primé la victime de ma cruauté dans la substance du plâtre fraîchement étendu ; la chaux de ce mur, combinée avec les flammes et l'ammoniaque du cadavre, avait ainsi opéré l'image telle que je la voyais.

Quoique je satisfisse ainsi lestement ma raison, sinon tout à fait ma conscience, relativement au fait surprenant que je viens de raconter, il n'en fit pas moins sur mon imagination une impression profonde. Pen- dant plusieurs mois je ne pus me débarrasser du fantôme du chat ; et du- rant cette période un demi-sentiment revint dans mon âme, qui paraissait être, mais qui n'était pas le remords. J'allai jusqu'à déplorer la perte de l'animal, et à chercher autour de moi, dans les bouges méprisables que maintenant je fréquentais habituellement, un autre favori de la même es- pèce et d'une figure à peu près semblable pour le suppléer.

Une nuit, comme j'étais assis à moitié stupéfié, dans un repaire plus qu'infâme, mon attention fut soudainement attirée vers un objet noir, reposant sur le haut d'un des immenses tonneaux de gin ou de rhum qui composaient le principal ameublement de la salle. Depuis quelques minutes je regardais fixement le haut de ce tonneau, et ce qui me surprenait maintenant c'était de n'avoir pas encore aperçu l'objet situé dessus. Je m'en approchai, et je le touchai avec ma main. C'était un chat noir, – un très gros chat, – au moins aussi gros que Pluton, lui ressemblant absolument, excepté en un point. Pluton n'avait pas un poil blanc sur tout le corps ; celui-ci portait une éclaboussure large et blanche, mais d'une forme indécise, qui couvrait presque toute la région de la poitrine.

À peine l'eus-je touché qu'il se leva subitement, ronronna fortement, se frotta contre ma main, et parut enchanté de mon attention. C'était donc là la vraie créature dont j'étais en quête. J'offris tout de suite au propriétaire de le lui acheter ; mais cet homme ne le revendiqua pas, – ne le connaissait pas –, ne l'avait jamais vu auparavant.

Je continuai mes caresses, et, quand je me préparai à retourner chez moi, l'animal se montra disposé à m'accompagner. Je lui permis de le faire ; me baissant de temps à autre, et le caressant en marchant. Quand il fut arrivé à la maison, il s'y trouva comme chez lui, et devint tout de suite le grand ami de ma femme.

Pour ma part, je sentis bientôt s'élever en moi une antipathie contre lui. C'était justement le contraire de ce que j'avais espéré ; mais, – je ne sais ni comment ni pourquoi cela eut lieu, – son évidente tendresse pour moi me dégoûtait presque et me fatiguait. Par de lents degrés, ces sentiments de dégoût et d'ennui s'élevèrent jusqu'à l'amertume de la haine. J'évitais la créature ; une certaine sensation de honte et le souvenir de mon premier acte de cruauté m'empêchèrent de la maltraiter. Pendant quelques semaines, je m'abstins de battre le chat ou de le malmener violemment, mais graduellement, – insensiblement, – j'en vins à le considérer avec une indicible horreur, et à fuir silencieusement son odieuse présence, comme le souffle d'une peste.

Ce qui ajouta sans doute à ma haine contre l'animal fut la découverte que je fis le matin, après l'avoir amené à la maison, que, comme Pluton, lui aussi avait été privé d'un de ses yeux. Cette circonstance, toutefois, ne fit que le rendre plus cher à ma femme, qui, comme je l'ai déjà dit, possédait à un haut degré cette tendresse de sentiment qui jadis avait été mon trait caractéristique et la source fréquente de mes plaisirs les plus simples et les plus purs.

Néanmoins, l'affection du chat pour moi paraissait s'accroître en raison de mon aversion contre lui. Il suivait mes pas avec une opiniâtreté qu'il serait difficile de faire comprendre au lecteur. Chaque fois que je m'asseyais, il se blottissait sous ma chaise, ou il sautait sur mes genoux, me couvrant de ses affreuses caresses. Si je me levais pour marcher, il se fourrait dans mes jambes, et me jetait presque par terre, ou bien, enfonçant ses griffes longues et aiguës dans mes habits, grimpait de cette manière jusqu'à ma poitrine. Dans ces moments-là, quoique je désirasse le tuer d'un bon coup, j'en étais empêché, en partie par le souvenir de mon premier crime, mais principalement, – je dois le confesser tout de suite, – par une véritable *terreur* de la bête.

Cette terreur n'était pas positivement la terreur d'un mal physique,

- et cependant je serais fort en peine de la définir autrement. Je suis presque honteux d'avouer, – oui, même dans cette cellule de malfaiteur, je suis presque honteux d'avouer que la terreur et l'horreur que m'inspirait l'animal avaient été accrues par une des plus parfaites chimères qu'il fût possible de concevoir. Ma femme avait appelé mon attention plus d'une fois sur le caractère de la tache blanche dont j'ai parlé, et qui constituait l'unique différence visible entre l'étrange bête et celle que j'avais tuée. Le lecteur se rappellera sans doute que cette marque, quoique grande, était primitivement indéfinie dans sa forme ; mais, lentement, par degrés,
- par des degrés imperceptibles, et que ma raison s'efforça longtemps de considérer comme imaginaires, – elle avait à la longue pris une rigoureuse netteté de contours. Elle était maintenant l'image d'un objet que je frémis de nommer, – et c'était là surtout ce qui me faisait prendre le monstre en horreur et en dégoût, et m'aurait poussé à m'en délivrer, *si je l'avais osé* ; – c'était maintenant, dis-je, l'image d'une hideuse, – d'une sinistre chose, – l'image du gibet ! – oh ! lugubre et terrible machine ! machine d'Horreur et de Crime, – d'Agonie et de Mort !

Et, maintenant, j'étais en vérité misérable au-delà de la misère possible de l'Humanité. Une bête brute, – dont j'avais avec mépris détruit le frère, – *une bête brute* engendrer pour moi, – pour moi, homme façonné à l'image du Dieu Très-Haut, – une si grande et si intolérable infortune ! Hélas ! je ne connaissais plus la béatitude du repos, ni le jour ni la nuit ! Durant le jour, la créature ne me laissait pas seul un moment ; et, pendant la nuit, à chaque instant, quand je sortais de mes rêves pleins d'une induisible angoisse, c'était pour sentir la tiède haleine de la *chose* sur mon visage, et son immense poids, – incarnation d'un Cauchemar que j'étais impuissant à secouer, – éternellement posé sur mon *coeur* !

Sous la pression de pareils tourments, le peu de bon qui restait en moi succomba. De mauvaises pensées devinrent mes seules intimes, – les plus sombres et les plus mauvaises de toutes les pensées. La tristesse de mon humeur habituelle s'accrut jusqu'à la haine de toutes choses et de toute humanité ; cependant ma femme, qui ne se plaignait jamais, hélas ! était mon souffredouleur ordinaire, la plus patiente victime des soudaines, fréquentes et indomptables éruptions d'une furie à laquelle je m'abandonnai dès lors aveuglément.

Un jour, elle m'accompagna pour quelque besogne domestique dans la cave du vieux bâtiment où notre pauvreté nous contraignait d'habiter. Le chat me suivit sur les marches roides de l'escalier, et, m'ayant presque culbuté la tête la première, m'exaspéra jusqu'à la folie. Levant une hache, et oubliant dans ma rage la peur puérile qui jusque-là avait retenu ma main, j'adressai à l'animal un coup qui eût été mortel, s'il avait porté comme je le voulais ; mais ce coup fut arrêté par la main de ma femme. Cette intervention m'aiguillonna jusqu'à une rage plus que démoniaque ; je débarrassai mon bras de son étreinte et lui enfonçai ma hache dans le crâne. Elle tomba morte sur la place, sans pousser un gémissement.

Cet horrible meurtre accompli, je me mis immédiatement et très délibérément en mesure de cacher le corps. Je compris que je ne pouvais pas le faire disparaître de la maison, soit de jour, soit de nuit, sans courir le danger d'être observé par les voisins. Plusieurs projets traversèrent

mon esprit. Un moment j'eus l'idée de couper le cadavre par petits morceaux, et de les détruire par le feu. Puis, je résolus de creuser une fosse dans le sol de la cave. Puis, je pensai à le jeter dans le puits de la cour, – puis à l'emballer dans une caisse comme marchandise, avec les formes usitées, et à charger un commissionnaire de le porter hors de la maison. Finalement, je m'arrêtai à un expédient que je considérai comme le meilleur de tous. Je me déterminai à le murer dans la cave, – comme les moines du moyen âge muraient, dit-on, leurs victimes.

La cave était fort bien disposée pour un pareil dessein. Les murs étaient construits négligemment, et avaient été récemment enduits dans toute leur étendue d'un gros plâtre que l'humidité de l'atmosphère avait empêché de durcir. De plus, dans l'un des murs, il y avait une saillie causée par une fausse cheminée, ou espèce d'âtre, qui avait été comblée et maçonnée dans le même genre que le reste de la cave. Je ne doutais pas qu'il ne me fût facile de déplacer les briques à cet endroit, d'y introduire le corps, et de murer le tout de la même manière, de sorte qu'aucun oeil n'y pût rien découvrir de suspect.

Et je ne fus pas déçu dans mon calcul. À l'aide d'une pince, je délogeai très aisément les briques, et, ayant soigneusement appliqué le corps contre le mur intérieur, je le soutins dans cette position jusqu'à ce que j'eusse rétabli, sans trop de peine, toute la maçonnerie dans son état primitif. M'étant procuré du mortier, du sable et du poil avec toutes les précautions imaginables, je préparai un crépi qui ne pouvait pas être distingué de l'ancien, et j'en recouvris très soigneusement le nouveau briquetage. Quand j'eus fini, je vis avec satisfaction que tout était pour le mieux. Le mur ne présentait pas la plus légère trace de dérangement. J'enlevai tous les gravats avec le plus grand soin, j'épluchai pour ainsi dire le sol. Je regardai triomphalement autour de moi, et me dis à moi-même : Ici, au moins, ma peine n'aura pas été perdue !

Mon premier mouvement fut de chercher la bête qui avait été la cause d'un si grand malheur ; car, à la fin, j'avais résolu fermement de la mettre à mort. Si j'avais pu la rencontrer dans ce moment, sa destinée était claire ; mais il paraît que l'artificieux animal avait été alarmé par la violence de ma récente colère, et qu'il prenait soin de ne pas se montrer dans l'état actuel de mon humeur. Il est impossible de décrire ou d'imaginer la profonde, la béate sensation de soulagement que l'absence de la détestable créature détermina dans mon cœur. Elle ne se présenta pas de toute la nuit, et ainsi ce fut la première bonne nuit, – depuis son introduction dans la maison, – que je dormis solidement et tranquillement ; oui, je *dormis* avec le poids de ce meurtre sur l'âme !

Le second et le troisième jour s'écoulèrent, et cependant mon bourreau ne vint pas. Une fois encore je respirai comme un homme libre. Le monstre, dans sa terreur, avait vidé les lieux pour toujours ! Je ne le verrais donc plus jamais ! Mon bonheur était suprême ! La criminalité de ma ténébreuse action ne m'inquiétait que fort peu. On avait bien fait une espèce d'enquête, mais elle s'était satisfaite à bon marché. Une perquisition avait même été ordonnée, – mais naturellement on ne pouvait rien découvrir. Je regardais ma félicité à venir comme assurée.

Le quatrième jour depuis l'assassinat, une troupe d'agents de police vint très inopinément à la maison, et procéda de nouveau à une rigoureuse investigation des lieux. Confiant, néanmoins, dans l'impénétrabilité de la cachette, je n'éprouvai aucun embarras. Les officiers me firent les accompagner dans leur recherche. Ils ne laissèrent pas un coin, pas un angle inexploré. À la

fin, pour la troisième ou quatrième fois, ils descendirent dans la cave. Pas un muscle en moi ne tressaillit. Mon coeur battait paisiblement, comme celui d'un homme qui dort dans l'innocence. J'arpentais la cave d'un bout à l'autre ; je croisais mes bras sur ma poitrine, et me promenais çà et là avec aisance. La police était pleinement satisfaite et se préparait à décamper. La jubilation de mon coeur était trop forte pour être réprimée. Je brûlais de dire au moins un mot, rien qu'un mot, en manière de triomphe, et de rendre deux fois plus convaincue leur conviction de mon innocence.

— Gentlemen, – dis-je à la fin, – comme leur troupe remontait l'escalier, – je suis enchanté d'avoir apaisé vos soupçons. Je vous souhaite à tous une bonne santé et un peu plus de courtoisie. Soit dit en passant, gentlemen, voilà – voilà une maison singulièrement bien bâtie (dans mon désir enragé de dire quelque chose d'un air délibéré, je savais à peine ce que je débitais) ; – je puis dire que c'est une maison *admirablement* bien construite. Ces murs, – est-ce que vous partez, gentlemen ? – ces murs sont solidement maçonnés !

Et ici, par une bravade frénétique, je frappai fortement avec une canne que j'avais à la main juste sur la partie du briquetage derrière laquelle se tenait le cadavre de l'épouse de mon coeur.

Ah ! qu'au moins Dieu me protège et me délivre des griffes de l'Archidémon ! – À peine l'écho de mes coups était-il tombé dans le silence, qu'une voix me répondit du fond de la tombe ! – une plainte, d'abord voilée et entrecoupée, comme le sanglotement d'un enfant, puis, bientôt, s'enflant en un cri prolongé, sonore et continu, tout à fait anormal et antihumain, – un hurlement, – un glapissement, moitié horreur et moitié triomphe, – comme il en peut monter seulement de l'Enfer, – affreuse harmonie jaillissant à la fois de la gorge des damnés dans leurs tortures, et des démons exultant dans la damnation !

Vous dire mes pensées, ce serait folie. Je me sentis défaillir, et je chancelai contre le mur opposé. Pendant un moment, les officiers placés sur les marches restèrent immobiles, stupéfiés par la terreur. Un instant après, une douzaine de bras robustes s'acharnaient sur le mur. Il tomba tout d'une pièce. Le corps, déjà grandement délabré et souillé de sang grumelé, se tenait droit devant les yeux des spectateurs. Sur sa tête, avec la gueule rouge dilatée et l'oeil unique flamboyant, était perchée la hideuse bête dont l'astuce m'avait induit à l'assassinat, et dont la voix révélatrice m'avait livré au bourreau. J'avais muré le monstre dans la tombe !

Le chat noir d'Edgar Allain Poe

NOCTURNE

Je m'appelle Julius Canahan et je désire que mon nom bientôt s'efface avec ma vie. Désormais je me sens en ce monde comme un vieux corbeau englué, piégé, trop fatigué pour espérer une quelconque délivrance. Ce monde, pourtant, Dieu m'est témoin que j'ai tenté de le comprendre. J'ai aimé les hommes, ces animaux étranges, mes semblables. J'ai passionnément étudié leurs gestes, leurs comportements, leurs manières d'être : je suis ethnologue — ou plutôt, je le fus. Car aujourd'hui j'abandonne l'étude comme un soldat trop durement blessé abandonne le champ de bataille. Je ne veux plus rien savoir. Vous comprendrez peut-être pourquoi, au terme de ma douloureuse histoire.

Il y a quelques années, feuilletant avec délectation un bel ouvrage de mythologie populaire que venait de m'offrir ma femme, je découvris un conte arabe dont le charme serein me ravit. Ce conte disait à peu près ceci : un jour, un pauvre paysan d'Ispahan, accablé de fatigue et de chaleur, s'assit dans son jardin à l'ombre d'un figuier, contempla un instant sa vieille maison couleur de terre ensoleillée, se laissa bercer par un chant de source et s'endormit.

Alors, un rêve étrange le visita. Il fut tout à coup transporté dans une ville inconnue, magnifique et populeuse. Errant par les ruelles il parvint au bord d'un vaste fleuve que traversait un pont de pierre. Contre le parapet de ce pont il aperçut une borne, et près de cette borne, dans une niche dissimulée par une touffe d'herbe, il vit un immense trésor. Alors, sans trop savoir comment, il sut qu'il était dans la grande cité du Caire, en Egypte, et son rêve s'effaça. Or, cet homme simple croyait à la clairvoyante magie des songes. À peine éveillé, il ferma donc sa porte à double tour et s'en fut pour la lointaine ville aux mille minarets. Il y parvint après des semaines de marche aventureuse et la découvrit telle qu'il l'avait vue dans son sommeil. Mais sur le pont, près de la borne, à la place du trésor si clairement rêvé, il ne vit qu'un vieil homme misérable qui lui tendit une main tremblante, espérant un croûton de pain.

Alors, désespéré, à bout de forces et de ressources, il voulut se jeter dans le fleuve. Le mendiant le retint durement, lui demandant pourquoi il désirait mourir, par un si beau temps. Le rêveur déçu lui conta sa malheureuse aventure. « Tu es un insensé, répliqua son compagnon. J'ai moi-même cent fois rêvé que je me trouvais à Ispahan, devant une maison couleur de terre ensoleillée à la façade ornée d'un cadran solaire à demi effacé. Près de cette maison poussait un figuier et, creusant sous ce figuier, je découvrais un grand sac de pièces d'or. Mais je ne crois pas aux songes clairvoyants, et je n'ai pas quitté ma tanière. Tu aurais dû faire comme moi. » Ces mots illuminèrent l'œil du pauvre paysan qui reconnut, à la description faite, sa maison, et son figuier. Il revint aussitôt à Ispahan, creusa sous l'arbre désigné et trouva la fortune promise, dont il jouit en paix jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi finit la légende. Je la pris d'abord pour une belle et sage parabole : toute richesse est en soi, il est vain de la chercher ailleurs, telle était, me semblait-il, sa simple morale. Puis je découvris que ce conte apparemment inoffensif était universel : partout dans le monde il fut autrefois exactement dit, son décor seul étant différemment colorié, selon les pays et les climats. Cela m'intrigua, je ne sais pourquoi.

Enfin le jour vint où moi, Julius Canahan, je fis le songe du paysan d'Ispahan. Je me trouvais à Vérone, en Italie. Au bout d'une ruelle pavée bordée d'arcades de pierre blonde je parvenais sur une petite place paisible et somnolente. Un platane vénérable était planté en son milieu.

Dans son ombre vaste trouée de rais de lumière, près de la boutique d'un coiffeur, je découvrais une haute façade étroite et rose. Au pied de cette façade m'attendait un sac de voyage en cuir noir plein à ras bord de billets de banque neufs, soigneusement empilés.

A peine éveillé je racontai ce rêve à ma femme. Il nous fut un sujet de plaisanterie. Le charme subtil du conte m'avait décidément enivré. Ma chère Aurélia me contempla avec un émerveillement tendrement ironique, quant à moi je ne parvins pas tout à fait à considérer mon voyage nocturne avec le détachement amusé qui eût certainement convenu. Ce rêve était de ceux qui s'imposent avec une étrange puissance, bien au-delà du sommeil. Et puis je n'étais jamais réellement allé à Vérone. Comment pouvais-je en avoir une image aussi précise ? Quand, le lendemain, je m'éveillai à nouveau habité par le même songe exactement répété, Aurélia ne pensa plus à sourire. Elle sut aussitôt, considérant mon œil vague et mon front barré de rides, que j'avais décidé de partir, toutes affaires cessantes, pour Vérone. Je devais absolument visiter cette ville blonde et grise déjà trop familière, ne serait-ce que pour vérifier l'exactitude de ma vision. En fait, l'aurais-je voulu, il m'était impossible de ne pas suivre jusqu'à son terme le chemin de la légende.

Je partis donc. Je découvris Vérone — est-il nécessaire de le préciser ? — telle que je l'avais vue en songe. Moi qui me perds toujours dans les villes inconnues je trouvai sans faute la ruelle pavée bordée d'arcades et la petite place somnolente, et la haute maison rose, près de la boutique du coiffeur. Là, à l'ombre étroite de la façade, une vieille femme tricotait tranquillement, assise sur une chaise basse. Dans un italien approximatif qui l'amusa beaucoup, je lui racontai mon rêve, et elle me conta le sien, avec une application touchante. Elle décrivit très exactement mon appartement, puis j'appris qu'un homme viendrait bientôt frapper à ma porte et déposer à mes pieds une confortable fortune. « Dans mon rêve, précisa-t-elle, il était tout souriant, tout gris, tout pâle. Mais quelle importance ? Tout cela, c'est du tissu dont on fait le vent. » Je la remerciai et m'en fus d'un pas serein. J'aurais dû être bouleversé. Je ne fus même pas surpris. À vrai dire, je n'aurais pas été plus insouciant si l'on m'avait gavé de pilules euphorisantes. Le soir même je pris le train pour Paris.

Le lendemain en fin de matinée, j'étais de retour chez moi. C'est alors que je faillis mourir de douleur et d'effroi. L'appartement était de fond en comble ravagé. Sur le plancher de la chambre ma femme gisait, morte, enveloppée dans un drap sanglant. Des cambrioleurs nocturnes l'avaient assassinée. Des jours abominables qui suivirent je ne dirai rien, pardonnez-moi. Aurélia serait encore vivante si je n'étais pas allé à Vérone. Et je n'aurais jamais connu cet homme souriant, gris et pâle, qui m'apporta, dans un sac de voyage en cuir noir, le montant de l'assurance-vie que ma chère compagne avait contractée, dans sa jeunesse — une confortable fortune dont je n'ai que faire, errant désormais en ce monde comme au fond d'un labyrinthe, sous le soleil noir des souvenirs invivables.

Henri Gougaud, Départements et territoires d'outre-mort, Nouvelles, Editions du Seuil, 1991

LA FENÊTRE D'EN FACE, Henri Gougaud

Avant que le vent ne la froisse, avant que la pluie ne l'aveugle, peut-être trouvera-t-on cette lettre que je lancerai par la fenêtre, comme un oiseau délivré, une fois dite mon aventure. Je ne me fais pas d'illusions : je sais qu'elle est incroyable. Je suppose même, quand elle sera connue, que l'on pourra douter de mon existence palpable. Or, à l'honnête homme dont la raison ébranlée exigera des preuves, je veux dire ceci : si vous ne craignez pas les certitudes vertigineuses, montez au septième étage, numéro huit, rue Paradis et poussez la porte. Je vous attends. Mais d'abord, écoutez : J'habitais l'immeuble en face il y a un an, un jour, un siècle, je ne sais. Je me souviens qu'une nuit d'été caniculaire, rêvant, avant d'aller dormir, sur le balcon de ma chambre dans la brise délicieuse, je remarquai de l'autre côté de la rue une fenêtre ouverte sur une pièce chaudement éclairée. J'en fus surpris : d'ordinaire, derrière ces murs, n'apparaissaient entre deux rideaux mal joints que des recoins d'appartements fatigués, de salles à manger désuètes, de cuisines étroites où s'affairaient mollement des femmes sans grâce. Or, sur la façade grise, la demeure entrevue était d'une étrange et sournoise richesse. Une bibliothèque vitrée et des tableaux apparemment anciens couvraient les murs. Sous le plafond orné de moulures extravagantes une haute lampe de bronze au chapeau de tissu brun posée sur un vaste et vieux bureau encombré d'objets hétéroclites illuminait le crâne d'un vieillard qui semblait écrire furieusement, entre deux remparts de livres entassés. Je me pris, je crois, à envier ce vieil érudit dans son repaire feutré. Quand il leva la tête et me regarda l'œil perçant par-dessus ses lunettes cerclées de fer, je lui souris. Un instant plus tard, craignant d'être indiscret, je tirai les rideaux et me couchai. Je fis un cauchemar au cours duquel l'étrange bonhomme aperçu jouait un rôle assez sinistre. Le lendemain matin, j'épiaï à nouveau la même fenêtre, de l'autre côté de la rue. Elle était fermée. Je n'attendis pas longtemps. Une vieille femme au visage bouffi l'ouvrit bientôt toute grande. Alors un malaise bref m'assaillit et je sentis mon cœur trébucher soudain. La pièce baignée de soleil n'était pas celle que j'avais vue, découpée dans la nuit, sous la lumière franche de la lampe. Ce n'était maintenant qu'une chambre étroite aux murs délavés, succinctement meublée d'une chaise et d'un lit défait. Dans un coin, derrière un paravent de papier peint criard, on devinait un lavabo. Rien d'autre. J'examinai la façade. Deux fenêtres étaient immédiatement visibles de mon balcon. L'une éclairait une cage d'escalier, l'autre était forcément celle que j'avais observée. Une erreur était improbable. Alors je décidai que j'avais été victime de quelque hallucination, ce qui me mit pour la journée de fort mauvaise humeur. Heureusement, un travail urgent m'obligea à reléguer le malaise dans les recoins les plus lointains de mon esprit. Mais la nuit revenue, à l'instant d'aller dormir, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Je n'aurais jamais dû. Sur le mur d'en face, dans son repaire richement meublé d'objets curieux et de livres aux reliures fauves, près de sa lampe de bronze allumée, le vieil homme était assis. Il n'écrivait pas. Les bras croisés sur la table, il semblait m'attendre. Dès que j'apparus sur mon balcon, il me fit un signe. Etrangement, je ne fus pas surpris. Je le saluai. Alors dans la nuit paisible, j'entendis son rire de crécelle et sa voix cordiale m'interpeller : – Venez, venez donc ! Au septième, la porte en face. Je n'hésitai pas un instant à accepter l'invitation. Quoique je ne me souviens pas avoir quitté mon appartement et gravi l'escalier de son immeuble, je le fis sans prendre le temps de m'habiller décentement et me retrouvai, vêtu de ma seule robe de chambre, devant sa porte entrouverte, où sa voix un peu chevrotante m'accueillit : – Entrez, entrez, mon bon monsieur. Vous êtes le bienvenu ! J'obéis. Un parfum de grenier bizarrement attendrissant m'envahit,

comme si je pénétrais dans la mémoire paisible d'une très vieille maison, hors des tempêtes du monde. L'homme, appuyé à son bureau, me regarda venir à lui et me tendit une main chaleureuse. Il était petit, voûté, infiniment plus vieux que je ne l'imaginai, mais tout à fait vigoureux et souriant. Un peu honteux de mon accoutrement sommaire, je bredouillai quelques excuses auxquelles il n'accorda pas la moindre attention. Il me fit asseoir dans un vaste fauteuil et me dit, l'air prodigieusement intéressé : – Votre balcon est un point d'observation remarquable, mon bon monsieur. Peut-être ma question vous paraîtra-t-elle saugrenue, mais dites-moi, avez-vous déjà vu la fenêtre de cette pièce ouverte en plein jour ? Je ne pus que lui faire part de ma curieuse hallucination, et de ma perplexité. L'homme m'écouta avec une extrême émotion et poursuivit à voix fiévreuse : – Vous n'avez été victime d'aucune illusion. Savez-vous ce qui m'arrive chaque fois que l'aube paraît ? Je m'endors. Et je m'éveille au crépuscule, devant mes livres. Etrange, n'est-ce pas ? Bientôt vous connaîtrez cela, Dieu merci, vous connaîtrez cela. Il y a un an, un siècle, je ne sais, j'habitais votre appartement. Un jour je fis la même observation que vous : la chambre de bonne le matin, la bibliothèque le soir. Inutile de vous expliquer ce que j'ai ressenti, et ce que j'ai fait, puisque vous avez suivi le même chemin que moi. Mon prédécesseur en ces lieux était un vieil acariâtre qui m'abandonna sans un mot de réconfort. Je ne serai pas aussi cruel, mon bon monsieur. Au fait, est-ce toujours la même soubrette assez jolie qui ouvre cette fenêtre tous les matins ? Je pris le vieillard pour un mystificateur. Il s'en aperçut. Alors, posément, il me dit ceci : – A l'aube, je serai parti, je ne sais pour quelle destination. Vous me remplacerez. Telle est la loi qui sévit ici. Ne perdez pas de temps à tenter de vous évader. Chaque fois que vous essaieriez d'ouvrir la porte, vous vous endormirez infailliblement. Toutes les nuits vous devez recopier les livres qui encombrant ces murs sur des feuilles de papier constamment renouvelées, par je ne sais qui. Vous les trouverez tous les soirs sur votre bureau, à la place de votre travail de la veille, qui aura disparu. Je sais, c'est absurde. D'autant que ces ouvrages sont dénués d'intérêt. Ce sont des dictionnaires. Le vieillard dans son fauteuil se laissa submerger par une profonde rêverie. – J'ai beaucoup réfléchi, dit-il, au sort qui nous est fait. A mon avis, cette pièce est un lieu de communication entre deux mondes. Une sorte de guichet, si vous voulez. Oui, je crois que pour les vivants d'un autre espace nous jouons le modeste rôle de fonctionnaires informateurs. Il doit y en avoir d'autres, des milliers d'autres, un peu partout. Je me levai, décidé à prendre la fuite. Je ne me souviens pas avoir atteint la porte. Je me réveillai assis devant le vieux bureau. J'entendis une voix étrangère, dans mon dos, qui disait : – Vous avez intérêt à travailler ferme. Chaque fois que vous serez tenté de faire la grève, vous serez pris d'une insupportable migraine. Bonsoir monsieur. Je me retournai. J'étais seul. Je n'ai jamais cessé depuis de l'être, et de travailler. Mon appartement, de l'autre côté de la rue, est maintenant occupé par un couple de jeunes gens qui se soucie peu de regarder par la fenêtre. Si vous ne pouvez croire à mon histoire, si vous doutez de mon existence palpable, si vous voulez des preuves enfin, je ne peux mieux dire : montez au septième étage, numéro huit, rue Paradis, et poussez la porte. Je vous attends.

Histoire de Thibaud de La Jacquière

Un riche marchand de Lyon, nommé Jacques de La Jacquière, devint prévôt de la ville, à cause de sa probité et des grands biens qu'il avait acquis sans faire tache à sa réputation. Il était charitable envers les pauvres et bienfaisant envers tous.

Thibaud de La Jacquière, son fils unique, était d'humeur différente. C'était un beau garçon, mais un mauvais garnement, qui avait appris à casser les vitres, à séduire les filles et à jurer avec les hommes d'armes du roi, qu'il servait en qualité de guidon. On ne parlait que des malices de Thibaud, à Paris, à Fontainebleau et dans les autres villes où séjournait le roi.

Un jour, ce roi, qui était François Ier, scandalisé lui-même de la mauvaise conduite du jeune Thibaud, le renvoya à Lyon, afin qu'il se réformât un peu dans la maison de son père. Le bon prévôt demeurait alors au coin de la place Bellecour. Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec beaucoup de joie. On donna pour son arrivée un grand festin aux parents et aux amis de la maison. Tous burent à sa santé et lui souhaitèrent d'être sage et bon chrétien. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin et dit :

« Sacré mort du grand diable ! je lui veux bailler, dans ce vin, mon sang et mon âme, si jamais je deviens plus homme de bien que je le suis. »

Ces paroles firent dresser les cheveux à la tête de tous les convives. Ils firent le signe de la croix, et quelques-uns se levèrent de table. Thibaud se leva aussi et alla prendre l'air sur la place Bellecour, où il trouva deux de ses anciens camarades, mauvais sujets comme lui. Il les embrassa, les fit entrer chez son père et se mit à boire avec eux. Il continua de mener une vie qui navra le cœur du bon prévôt. Il se recommanda à saint Jacques, son patron, et porta devant son image un cierge de 10 livres, orné de deux anneaux d'or chacun du poids de 5 marcs. Mais en voulant placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber et renversa une lampe d'argent qui brûlait devant le saint. Il tira de ce double accident un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui.

Ce jour-là, Thibaud régala encore ses amis ; et lorsque la nuit fut venue, ils sortirent pour prendre l'air sur la place Bellecour et se promenèrent par les rues, comptant y trouver quelque bonne fortune. Mais la nuit était si épaisse, qu'ils ne rencontrèrent ni fille ni femme. Thibaud, impatienté de cette solitude, s'écria, en grossissant sa voix :

« Sacré mort du grand diable ! je lui baille mon sang et mon âme, que si la grande diablesse, sa fille, venait à passer, je la prierais d'amour, tant je me sens échauffé par le vin. »

Ces propos déplurent aux amis de Thibaud, qui n'étaient pas d'aussi grands pécheurs que lui ; et l'un d'eux lui dit :

« Notre ami, songez que le diable étant l'ennemi des hommes, il leur fait assez de mal sans qu'on l'y invite en l'appelant par son nom. »

L'incorrigible Thibaud répondit :

« Comme je l'ai dit, je le ferai. »

Un moment après, ils virent sortir d'une rue voisine une jeune dame voilée, qui annonçait beaucoup de charme et de jeunesse. Un petit nègre la suivait. Il fit un faux pas, tomba sur le nez et cassa la lanterne. La jeune dame parut fort effrayée et ne sachant quel parti prendre. Thibaud se hâta de l'accoster, le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. L'inconnue accepta, après quelques façons, et Thibaud, se retournant vers ses amis, leur dit à demi-voix :

« Vous voyez que celui que j'ai invoqué ne m'a pas fait attendre ; ainsi, bonsoir. »

Les deux amis comprirent ce qu'il voulait dire, et se retirèrent en riant.

Thibaud donna le bras à sa belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'était éteinte, allait devant eux. La jeune dame paraissait d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenait qu'avec peine, mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras de son cavalier. Quelquefois même, elle faisait des faux pas et lui serrait le bras pour ne pas tomber. Alors Thibaud, empressé de la retenir, lui posait la main sur le cœur, ce qu'il faisait pourtant avec discrétion pour ne pas l'effaroucher.

Ils marchèrent si longtemps, qu'à la fin il semblait à Thibaud qu'ils s'étaient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en aurait d'autant meilleur marché de la belle égarée. Cependant, comme il était curieux de savoir à qui il avait affaire, et qu'elle paraissait fatiguée, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre que l'on entrevoyait auprès d'une porte. Elle y consentit ; et Thibaud, s'étant assis auprès d'elle, lui prit la main d'un air galant et la pria avec beaucoup de politesse de lui dire qui elle était. La jeune dame parut d'abord intimidée ; elle se rassura pourtant, et parla en ces termes.

« Je me nomme Orlandine ; au moins, c'est ainsi que m'appelaient les personnes qui habitaient avec moi le château de Sombre, dans les Pyrénées. Là, je n'ai vu d'autres humains que ma gouvernante qui était sourde, une servante qui bégayait si fort qu'autant aurait valu qu'elle fût muette, et un vieux portier qui était aveugle. Ce portier n'avait pas beaucoup à faire ; car il n'ouvrait la porte qu'une fois par an, et cela à un monsieur qui ne venait chez nous que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duègne, en langue biscaïenne que je ne sais point. Heureusement je savais parler lorsqu'on m'enferma au château de Sombre, car je ne l'aurais sûrement point appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier, je ne le voyais qu'au moment où il nous passait notre dîner à travers la grille de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité, ma sourde gouvernante me criait souvent aux oreilles je ne sais quelles leçons de morale ; mais je les entendais aussi peu que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parlait des devoirs du mariage, et ne me disait pas ce que c'était que le mariage. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçait de me conter quelque histoire qu'elle m'assurait être fort drôle, mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle était obligée d'y renoncer, et s'en allait en me bégayant des excuses, dont elle se tirait aussi mal que de son histoire.

« Je vous ai dit qu'il y avait un monsieur qui venait me voir une fois tous les ans. Quand j'eus quinze ans, ce monsieur me fit monter dans un carrosse avec ma duègne. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt la troisième nuit ; du moins la soirée était fort avancée. Un

homme ouvrit la portière et nous dit : “Vous voici sur la place Bellecour ; et voilà la maison du prévôt, Jacques de La Jacquière. Où voulez-vous qu’on vous conduise ? – Entrez sous la première porte cochère après celle du prévôt”, répondit ma gouvernante. »

Ici le jeune Thibaud devint plus attentif, car il était réellement le voisin d’un gentilhomme, nommé le seigneur de Sombre, qui passait pour être d’un naturel très jaloux.

« Nous entrâmes donc, continua Orlandine, sous une porte cochère ; et l’on me fit monter dans de grandes et belles chambres, ensuite, par un escalier tournant, dans une tourelle fort haute, dont les fenêtres étaient bouchées avec un drap vert très épais. Au reste, la tourelle était bien éclairée. Ma duègne, m’ayant fait asseoir sur un siège, me donna son chapelet pour m’amuser, et sortit en fermant la porte à double tour.

« Lorsque je me vis seule, je jetai mon chapelet, je pris des ciseaux que j’avais à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap vert qui bouchait la fenêtre. Alors je vis, à travers une autre fenêtre d’une maison voisine, une chambre bien éclairée où soupaient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles. Ils chantaient, buvaient, riaient et s’embrassaient... »

Orlandine donna encore d’autres détails auxquels Thibaud faillit s’étouffer de rire ; car il s’agissait d’un souper qu’il avait fait la veille avec ses deux amis et trois demoiselles de la ville.

« J’étais fort attentive à tout ce qui se passait, reprit Orlandine, lorsque j’entendis ouvrir ma porte ; je me remis aussitôt à mon chapelet, et ma duègne entra. Elle me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit remonter en carrosse. Nous arrivâmes, après une longue course, à la dernière maison du faubourg. Ce n’était qu’une cabane, en apparence, mais l’intérieur en est magnifique comme vous le verrez, si le petit nègre en fait le chemin, car je vois qu’il a trouvé de la lumière et rallumé sa lanterne.

– Belle égarée, interrompit Thibaud en baisant la main de la jeune dame, faites-moi le plaisir de me dire si vous habitez seule cette petite maison.

– Oui, seule, reprit la dame, avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu’elle puisse y revenir ce soir. Le monsieur qui m’a fait conduire la nuit dernière dans cette chambre m’envoya dire, il y a deux heures, de le venir trouver chez une de ses sœurs ; mais comme il ne pouvait envoyer son carrosse qui était allé chercher un prêtre, nous y allions à pied. Quelqu’un nous a arrêtés pour me dire qu’il me trouvait jolie ; ma duègne, qui est sourde, crut qu’il m’insultait, et lui répondit des injures. D’autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J’ai eu peur, et j’ai pris la fuite : le petit nègre a couru après moi ; il est tombé, sa lanterne s’est brisée ; et c’est alors, monsieur, que j’ai eu le bonheur de vous rencontrer. »

Thibaut allait répondre quelque galanterie, lorsque le petit nègre vint avec sa lanterne allumée. Ils se remirent en marche et arrivèrent, au bout du faubourg, à une chaumière isolée dont le petit nègre ouvrit la porte avec une clé qu’il avait à sa ceinture. L’intérieur était fort orné et, parmi les meubles précieux, on remarquait surtout des fauteuils en velours de Gênes, à franges d’or, et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n’occupait guère Thibaud ; il ne voyait que la charmante Orlandine.

Le petit nègre couvrit la table et prépara le souper. Thibaud s'aperçut alors que ce n'était pas un enfant, comme il l'avait cru d'abord, mais une espèce de vieux nain tout noir et de la plus laide figure. Ce petit nain apporta, dans un bassin de vermeil, quatre perdrix appétissantes et un flacon d'excellent vin. Aussitôt on se mit à table. Thibaud n'eut pas plus tôt bu et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu surnaturel circulait dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeait peu et regardait beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en était presque embarrassé. Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main et lui dit :

« Beau cavalier, à quoi voulez-vous que nous passions notre soirée ?... Il me vient une idée : voici un grand miroir, allons y faire des mines, comme j'en faisais au château de Sombre. Je m'y amusais à voir que ma gouvernante était faite autrement que moi ; à présent, je veux savoir si je ne suis pas autrement faite que vous. »

Orlandine plaça deux chaises devant le miroir ; après quoi, elle détacha la fraise de Thibaud et lui dit :

« Vous avez le cou fait à peu près comme le mien, les épaules aussi ; mais pour la poitrine, quelle différence ! La mienne était comme cela l'année dernière ; mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnais plus. Ôtez donc votre ceinture..., votre pourpoint..., pourquoi toutes ces aiguillettes ?... »

Thibaud, ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise, et se crut le plus heureux des hommes... Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée... Le malheureux Thibaud sentit des griffes aiguës qui s'enfonçaient dans ses reins... Il appela : Orlandine ! Orlandine n'était plus dans ses bras... Il ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues...

« Je ne suis point Orlandine, dit le monstre, d'une voix formidable, je suis Belzébuth !... »

Thibaud voulut prononcer le nom de Jésus. Mais le diable, qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents, et l'empêcha de prononcer ce nom sacré...

Le lendemain matin, des paysans qui allaient vendre leurs légumes au marché de Lyon entendirent des gémissements dans une mesure abandonnée qui était près du chemin et servait de voirie. Ils y entrèrent et trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi pourrie... Ils le placèrent sur leurs paniers et le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon. Le malheureux de La Jacquière reconnut son fils... Thibaud fut mis dans un lit, où bientôt il parut reprendre quelque connaissance. Alors il dit d'une voix faible :

« Ouvrez à ce saint ermite. »

D'abord on ne le comprit pas ; mais enfin on ouvrit la porte et on vit entrer un vénérable religieux qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud. On entendit longtemps les exhortations de l'ermite et les soupirs du malheureux jeune homme. Lorsqu'on n'entendit plus rien, on entra dans la chambre. L'ermite avait disparu, et l'on trouva Thibaud mort sur son lit, avec un crucifix entre les mains. JanPOTOCKI, Manuscrit trouvé à Saragosse, 1805.

DINO BUZZATI DOUCE NUIT

Elle eut dans son sommeil, un faible gémissement. À la tête de l'autre lit, assis sur le divan, il lisait à la lumière concentrée d'une petite lampe. Il leva les yeux. Elle eut un léger frémissement, secoua la tête comme pour se libérer de quelque chose, ouvrit les paupières et fixa l'homme avec une expression de stupeur, comme si elle le voyait pour la première fois. Et puis elle eut un léger sourire. - Qu'y a-t-il, chérie? - Rien, je ne sais pas pourquoi mais je ressens une espèce d'angoisse, d'inquiétude... - Tu es un peu fatiguée du voyage, chaque fois c'est la même chose et puis tu as un peu de fièvre, ne t'inquiète pas, demain ce sera passé.

Elle se tut pendant quelques secondes, en le fixant toujours, les yeux grands ouverts. Pour eux, qui venaient de la ville, le silence de la vieille maison de campagne était vraiment exagéré. Un tel bloc hermétique de silence qu'il semblait qu'une attente y fût cachée, comme si les murs, les poutres, les meubles, tout, retenaient leur respiration. Et puis elle dit, paisible : - Carlo, qu'y a-t-il dans le jardin? - Dans le jardin? - Carlo, je t'en prie, puisque tu es encore debout, est-ce que tu ne voudrais pas jeter un coup d'œil dehors, j'ai comme la sensation que... - Qu'il y a quelqu'un? Quelle idée. Qui veux-tu qu'il y ait dans le jardin en ce moment? Les voleurs? Et il rit. Ils ont mieux à faire les voleurs que de venir rôder autour de vieilles bicoques comme celle-ci. - Oh! Je t'en prie, Carlo, va jeter un coup d'œil. Il se leva, ouvrit la fenêtre et les volets, regarda dehors, resta stupéfait. Il y avait eu de l'orage l'après-midi et maintenant dans une atmosphère d'une incroyable pureté, la lune sur son déclin éclairait de façon extraordinaire le jardin, immobile, désert et silencieux parce que les grillons et les grenouilles faisaient justement partie du silence. C'était un jardin très simple : une pelouse bien plane avec une petite allée aux cailloux blancs qui formait un cercle et rayonnait dans différentes directions : sur les côtés seulement il y avait une bordure de fleurs. Mais c'était quand même le jardin de son enfance, un morceau douloureux de sa vie, un symbole de la félicité perdue, et toujours, dans les nuits de lune, il semblait lui parler avec des allusions passionnées et indéchiffrables. Au levant, à contre-jour et sombre par conséquent, se dressait une barrière de grands charmes taillée en arches, au sud une haie basse de buis, au nord l'escalier qui menait au potager, au couchant la maison. Tout reposait de cette façon inspirée et merveilleuse avec laquelle la nature dort sous la lune et que personne n'est jamais parvenu à expliquer. Cependant, comme toujours, le spectacle de cette beauté expressive qu'on peut contempler bien sûr, mais qu'on ne pourra jamais faire sienne, lui inspirait un découragement profond. - Carlo appela Maria de son lit, inquiète, en voyant qu'il restait immobile à regarder. Qui est là? Il referma la fenêtre, laissa les volets ouverts et il se retourna :

Personne, ma chérie. Il y a une lune formidable. Je n'ai jamais vu une semblable paix. Un peu plus loin, tendre idylle. Avec sa lanterne, allumée par intermittence au maximum, une luciole tournait autour de la lumière. Il reprit son livre et retourna s'asseoir sur le divan. Il était onze heures dix. À ce moment précis, à l'extrémité sud-est du jardin, dans l'ombre projetée par les charmes, le couvercle d'une trappe dissimulée dans l'herbe commença à se soulever doucement, par à-coups, se déplaçant de côté et libérant l'ouverture d'une étroite galerie qui se perdait sous terre. D'un bond un être trapu et noirâtre en déboucha, et se mit à courir frénétiquement en zigzag. Suspendu à une tige un bébé sauterelle reposait, heureux, son tendre abdomen vert palpitait gracieusement au rythme de sa respiration. Les crochets de l'araignée noire se

plongèrent avec rage dans le thorax, et le déchirèrent. Le petit corps se contorsionna, détendant ses longues pattes postérieures une seule fois. Déjà les horribles crocs avaient arraché la tête et maintenant ils fouillaient dans le ventre. Des morsures jaillit le suc abdominal que l'assassin se mit à lécher avidement. Tout à la volupté démoniaque de son repas, il n'aperçut pas à temps une gigantesque silhouette sombre qui s'approchait de lui par derrière. Serrant encore sa victime entre ses pattes, l'araignée noire disparut à jamais entre les mâchoires du crapaud. Mais tout, dans le jardin, était poésie et calme divin. Une seringue empoisonnée s'enfonça dans la pulpe tendre d'un escargot qui s'acheminait vers le jardin potager. Il réussit à parcourir encore deux centimètres avec la tête qui lui tournait, et puis il s'aperçut que son pied ne lui obéissait plus et il comprit qu'il était perdu. Bien que sa conscience fût obscurcie, il sentit les mandibules de la larve assaillante qui déchiquetaient furieusement des morceaux de sa chair, creusant d'affreuses cavernes dans son beau corps gras et élastique dont il était si fier. Dans la dernière palpitation de son ignominieuse agonie il eut encore le temps de remarquer, avec une lueur de réconfort, que la larve maudite avait été harponnée par une araignée-loup et lacérée en un éclair.

Un peu plus loin, tendre idylle. Avec sa lanterne, allumé par intermittence au maximum, une luciole tournait autour de la lumière fixe d'une appétissante petite femelle, languissamment étendue sur une feuille. Oui ou non? Oui ou non? Il s'approcha d'elle, tenta une caresse, elle le laissa faire. L'amour lui fit oublier à quel point un pré pouvait être infernal une nuit de lune. Au moment où il embrassait sa compagne, un scarabée doré d'un seul coup l'éventra irrévocablement, le fendant de bout en bout. Son petit fanal continuait à palpiter implorant, oui ou non? Que son assaillant l'avait déjà à moitié englouti. À ce moment-là il y eut un tumulte sauvage à un demi-mètre de distance à peine. Mais tout se régla en quelques secondes. Quelque chose d'énorme et de doux tomba comme la foudre d'en haut. Le crapaud sentit un souffle fatal dans son dos, il chercha à se retourner. Mais il se balançait déjà dans les airs entre les serres d'un vieux hibou. En regardant on ne voyait rien. Tout dans le jardin était poésie et divine tranquillité. La kermesse de la mort avait commencé au crépuscule. Maintenant elle était au paroxysme de sa frénésie. Et elle continuerait jusqu'à l'aube. Partout ce n'était que massacre, supplice, tuerie. Des scalpels défonçaient des crânes, des crochets brisaient des jambes, fouillaient dans les viscères, des tenailles soulevaient les écailles, des poinçons s'enfonçaient, des dents triturèrent, des aiguilles inoculaient des poisons et des anesthésiques, des filets emprisonnaient, des sucs érosifs liquéfiaient des esclaves encore vivants. Depuis les minuscules habitants des mousses : les rotifères, les tardigrades, les amibes, les tecamibes, jusqu'aux larves, aux araignées, aux scarabées, aux mille-pattes, oui, oui, jusqu'aux orvets, aux scorpions, aux crapauds, aux taupes, aux hiboux, l'armée sans fin des assassins de grand chemin se déchaînait dans le carnage, tuant, torturant, déchirant, éventrant, dévorant. Comme si, dans une grande ville, chaque nuit, des dizaines de milliers de malandrins assoiffés de sang et armés jusqu'aux dents sortaient de leur tanière, pénétraient dans les maisons et égorgeaient les gens pendant leur sommeil. Là-bas dans le fond, le Caruso des grillons vient de se taire à l'improviste, gobé méchamment par une taupe. Près de la haie la petite lampe de la luciole broyée par la dent d'un scarabée s'éteint. Le chant de la rainette étouffée par une couleuvre devient un sanglot. Et le petit papillon ne revient plus battre contre les vitres de la fenêtre éclairée : les ailes douloureusement froissées il se contorsionne dans l'estomac d'une chauve-souris.

Terreur, angoisse, déchirement, agonie, mort pour mille et mille autres créatures de Dieu, voilà ce qu'est le sommeil nocturne d'un jardin de trente mètres sur vingt. Et c'est la même chose dans la campagne environnante, et c'est toujours la même chose au-delà des montagnes environnantes aux reflets vitreux sous la lune, pâles et mystérieuses. Et dans le monde entier c'est la même chose, partout, à peine descend la nuit : extermination, anéantissement et carnage. Et quand la nuit se dissipe et que le soleil apparaît, un autre carnage commence avec d'autres assassins de grand chemin, mais une égale férocité. Il en a toujours été ainsi depuis l'origine des temps et il en sera de même pendant des siècles, jusqu'à la fin du monde. Marie s'agite dans son lit, avec des petits grognements incompréhensibles. Et puis, de nouveau elle écarquille les yeux, épouvantée. - Carlo, si tu savais quel horrible cauchemar je viens de faire. J'ai rêvé que là-dehors, dans le jardin, on était en train d'assassiner quelqu'un. - Allons, tranquillise-toi un peu, ma chérie, je vais venir me coucher moi aussi. - Carlo, ne te moque pas de moi, mais j'ai encore cette étrange sensation, je ne sais pas, moi, c'est comme si dehors dans le jardin il se passait quelque chose. - Qu'est-ce que tu vas penser là... - Ne me dis pas non, Carlo, je t'en prie. Je voudrais tant que tu jettes un coup d'œil dehors. Il secoue la tête et sourit. Il se lève, ouvre la fenêtre et regarde. Le monde repose dans une immense quiétude, inondé par la lumière de la lune. Encore cette sensation d'enchantement, encore cette mystérieuse langueur. - Dors tranquille, mon amour, il n'y a pas âme qui vive dehors, je n'ai jamais vu une telle paix.

BUZZATI Dino, «Douce nuit», dans «Le K,» Œuvres II, Robert Laffont, Bouquins. Traduction: Jacqueline Remillet

Haut Accueil Étrange et Fantastique



PROJET 4

Rédiger une nouvelle pour exprimer son imaginaire et provoquer trouble et questionnement chez le lecteur.

EVALUATION DIAGNOSTIQUE

Vous avez pénétré, en rêve, dans une machine qui vous a permis de remonter le temps. Vous êtes propulsé(e) très loin dans le passé et vous avez rencontré des personnes à qui vous avez ainsi pu donner des informations sur leur avenir.

Racontez ce rêve en lui donnant un caractère de vraisemblance.

*Ce texte présente la situation initiale de la nouvelle intitulée Le Nez.
Il illustre une caractéristique du récit fantastique .*

Le Nez.

Le 25 mars, un événement tout à fait étrange s'est produit à Saint-Petersbourg. Le barbier Ivan Iakovlévitch, demeurant avenue Voznéssenki (le souvenir de son nom de famille est perdu et son enseigne même ne porte rien de plus que la tête d'un monsieur au visage barbouillé de savon et l'inscription : Ici on pratique aussi la saignée), le coiffeur Ivan Iakovlévitch s'éveilla d'assez bonne humeur et sentit l'odeur du pain chaud. Se soulevant à demi sur son lit, il vit que son épouse, une dame assez respectable et qui appréciait beaucoup le café, retirait des pains du four.

-Aujourd'hui, Prascovia Ossipovna, je ne prendrai pas de café, dit Ivan Iakovlévitch ; je mangerai plutôt du pain chaud et de l'oignon (Ivan Iakovlévitch se serait volontiers régalé de café et de pain frais, mais il savait qu'il était inutile de demander deux choses à la fois : Prascovia Ossipovna n'admettait pas ces fantaisies).

« Il n'a qu'à manger du pain, l'imbécile ! songea la dame ; tant mieux pour moi : il me restera plus de café ».

Et elle lança un pain sur la table.

Soucieux des convenances, Ivan Iakovlévitch enfila son habit pardessus sa chemise et s'étant installé à table, il éplucha deux oignons, les saupoudra de sel, prit en main son couteau et, la mine solennelle, se mit en devoir de couper le pain. L'ayant partagé en deux, il aperçut à son grand étonnement une masse blanchâtre dans la mie ; il piqua la chose avec précaution du bout de son couteau, puis la tâta du doigt :

« C'est dur, se dit-il ; qu'est-ce que cela pourrait bien être ? »

Il plongea ses doigts dans la mie et en retira...un nez ! Les bras lui en tombèrent. Il se frotta les yeux et palpa l'objet : oui, c'était bien un nez. Et de plus, un nez qu'il lui semblait connaître. La terreur se peignit sur le visage

d'Ivan Iakovlévitch. Mais cette terreur n'était rien auprès de la colère qui s'empara de son épouse.

- Où as-tu coupé ce nez, animal ? s'écria-t-elle furieuse. Canaille ! Ivrogne ! Je vais te livrer à la police, brigand ! J'ai déjà entendu trois clients se plaindre que tu tirais tellement sur leur nez en leur faisant la barbe que tu as failli le leur arracher.

Cependant Ivan Iakovlévitch était plus mort que vif : il avait reconnu ce nez, qui n'était autre que le nez de l'assesseur de collègue Kovaliov qu'il rasait chaque mercredi et chaque dimanche.

N.Gogol, *le Nez* (1835),
trd. Française, Ed. Flammarion, coll. « GF Junior », 1995.

ANALYSER

- Quel est le point de vue narratif adopté dans le texte ? En quoi le choix de ce point de vue contribue-t-il à rendre ce récit plus réaliste ?
- Montrez que ce récit débute par l'évocation des aspects les plus banals de la vie quotidienne.
- Les personnages sont-ils situés socialement avec précision (identité, famille, métier) ? Ont-ils des qualités exceptionnelles à la façon des héros de contes ou de romans d'aventure ?
- Quel niveau de langue la femme du barbier utilise-t-elle ? En quoi cela accentue la banalité de la scène ?
- Montrez comment, dans le paragraphe précédent la découverte du nez, sont créés un effet d'attente et de tension : repérez le temps le plus utilisé et indiquez sa valeur. Quelle en est la conséquence sur le rythme du récit ?
- L'épouse du barbier est-elle perturbée par ce fait insolite ? quelle explication en donne-t-elle immédiatement ?
- Ce personnage partage-t-il les certitudes de son épouse ?

- Comparez les deux types d'attitudes face à cet événement extraordinaire.
- A la fin de cet extrait pouvez-vous dire de façon certaine si ce récit est réaliste ou fantastique ?

FAIRE LE POINT

Un début réaliste.

La situation initiale du récit fantastique commence par évoquer une réalité quotidienne et familière. Ce procédé rassure le lecteur pour mieux le perturber.

Le personnage lui-même est un être banal, sans qualités exceptionnelles, contrairement aux héros des contes et des romans d'aventures.

Dans ce cadre réaliste, un phénomène surprenant peut être perçu comme susceptible de recevoir une explication rationnelle, à la différence du phénomène fantastique qui n'est jamais élucidé. Dans le conte, le merveilleux ne cause pas de perturbation : il est accepté comme allant de soi.

EXPRESSION ECRITE

Imaginez deux suites possibles à ce récit, l'une proposera une explication rationnelle de cet événement, l'autre une explication surnaturelle.

LA MAIN.

On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

M. Bermutier, debout, le dos à la cheminée, parlait, assemblait les preuves, discutait les diverses opinions, mais ne concluait pas.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeuraient debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat d'où sortaient les paroles graves. Elles frissonnaient, vibraient, crispées par leur peur curieuse, par l'avidité et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme, les torture comme une faim.

Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

- C'est affreux. Cela touche au «surnaturel». On ne saura jamais rien.

Le magistrat se tourna vers elle :

- Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot «surnaturel» que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner, d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leurs voix n'en firent qu'un :

- Oh! dites-nous cela.

M. Bermutier sourit gravement, comme doit sourire un juge d'instruction. Il reprit :

- N'allez pas croire, au moins, que j'aie pu, même un instant, supposer en cette aventure quelque chose de surhumain. Je ne crois qu'aux causes normales. Mais si, au lieu d'employer le mot «surnaturel» pour exprimer ce que nous ne comprenons pas, nous nous servions simplement du mot «inexpli-

cable», cela vaudrait beaucoup mieux. En tout cas, dans l'affaire que je vais vous dire, ce sont surtout les circonstances environnantes, les circonstances préparatoires qui m'ont ému.

Enfin, voici les faits: [...]

Guy de Maupassant, *La main*, 1883

ANALYSER

- Quels sont les personnages en présence dans ce texte ? Le narrateur se trouve-t-il parmi eux ?
- La disposition avec laquelle ils apparaissent en début du texte peut-elle suggérer le rôle qu'ils vont jouer ?
- Relevez dans le texte les termes et expressions qui expriment un sentiment, une sensation.
- Relevez tous les termes qui désignent le personnage principal du texte.
- Retrouvez la structure du texte en vous appuyant sur l'emploi des temps et des pronoms personnels.
- «surnaturel»: relevez le champ lexical de ce mot.
- Que sera, selon vous, la suite du texte ? Justifiez votre réponse.

FAIRE LE POINT

Dans un récit-cadre s'insère un autre récit à l'intérieur duquel on trouve une autre histoire – récit enchâssé ou emboîté - racontée par un narrateur relais. Ce récit dans le récit constitue parfois un enseignement ou une source de réflexion pour ceux à qui ils sont racontés, à chaque niveau du récit.

EXPRESSION ECRITE

Rédigez le début d'une nouvelle dont vous serez le(la) narrateur(trice) et dans laquelle vous annoncerez un phénomène surnaturel ; parmi les personnages, vous mettrez au premier plan celui qui prendra votre relais.

LA MAIN.(suite)

[.....] J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

Ce que j'avais surtout à poursuivre là-bas, c'étaient les affaires de vendetta. Il y en a de superbes, de dramatiques au possible, de féroces, d'héroïques. Nous retrouvons là les plus beaux sujets de vengeance qu'on puisse rêver, les haines séculaires, apaisées un moment, jamais éteintes, les ruses abominables, les assassinats devenant des massacres et presque des actions glorieuses. Depuis deux ans, je n'entendais parler que du prix du sang, que de ce terrible préjugé corse qui force à venger toute injure sur la personne qui l'a faite, sur ses descendants et ses proches. J'avais vu égorger des vieillards, des enfants, des cousins, j'avais la tête pleine de ces histoires.

Or, j'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français, pris à Marseille en passant.

Bientôt tout le monde s'occupa de ce personnage singulier, qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et, chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux, à tirer au pistolet et à la carabine.

Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut personnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On citait même des circonstances particulièrement horribles.

Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de ne rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell.

Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient, devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me mis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété.

J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'excuser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer pour boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloge de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup *cette pays, cette rivage*.

Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant:

- *J'avé eu bôcoup d'aventures, oh! yes. [...]*

Guy de Maupassant, *La main*, 1883

ANALYSER

- Qui est le narrateur dans ce nouvel extrait de la nouvelle ? Justifiez votre réponse. Par quel pronom personnel se désigne-t-il ?
- Comparez les informations données sur l'Anglais par les habitants d'Ajaccio à celles données par le juge d'instruction. En quoi diffèrent-elles ?
- Relevez les expressions (p. 172) qui expliquent la différence d'appréciation entre le narrateur et le reste de la population.
- Comment «l'étrange» est-il introduit dans le texte ?

FAIRE LE POINT

Le récit fantastique est le plus souvent fait à la 1^{ère} personne par un narrateur digne de foi qui peut être témoin ou acteur du drame.

Des événements irrationnels perturbent progressivement le cadre réaliste du récit. Ils provoquent de nombreuses incertitudes dans l'esprit du narrateur et du lecteur, ce qui est le propre du fantastique.

EXPRESSION ECRITE

1- Rédigez un paragraphe qui terminera ce texte et dans lequel le narrateur interviendra (comme dans le début de l'extrait précédent) pour décrire l'atmosphère et les lieux dans lesquels se passe cet échange entre les deux personnages.

2- Continuez la rédaction de la nouvelle, entamée précédemment, (p. 171) en cédant la narration au personnage-relais qui entamera la description des lieux, et de l'atmosphère qui y règne, de l'ambiance, etc., pour annoncer le fantastique.

LA MAIN.(suite)

[...] Puis je me remis à parler chasse, et il me donna des détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant et même la chasse au gorille.

Je dis:

- Tous ces animaux sont redoutables.

Il sourit:

- *Oh! nô, le plus mauvais c'était l'homme.*

Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content:

- *J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.*

Puis il parla d'armes, et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes.

Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu.

Il annonça:

- *C'était une drap japonaise.*

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai: c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant bras.

Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre malpropre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

Je demandai:

- Qu'est-ce que cela?

L'Anglais répondit tranquillement:

- *C'était ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.*

Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi, elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

Je dis:

- Cet homme devait être très fort.

L'Anglais prononça avec douceur:

- *Aoh yes; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.*

Je crus qu'il plaisantait. Je dis:

- Cette chaîne maintenant est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

Sir John Rowell reprit gravement:

- *Elle voulué toujours s'en aller. Cette chaîne été nécessaire.*

D'un coup d'œil rapide j'interrogeai son visage, me demandant:

- Est-ce un fou, ou un mauvais plaisant?

Mais la figure demeurait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils.

Je remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque.

Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence; il était devenu indifférent à tous. [...]

Guy de Maupassant, *La main*, 1883

ANALYSER

- Qui sont les personnages en présence dans ce texte ? Que font-ils ?
- Relevez les passages descriptifs. A quoi servent-ils ? Quel rôle jouent-ils dans l'histoire ?
- Quel est l'élément déterminant dans le déroulement de l'histoire ? Quelle place occupe-t-il dans le décor du salon ?
- Le narrateur qualifie cette « chose » d'étrange. En quoi l'est-elle dans le passage qui suit ?

- Quelle sensation provoque chez le lecteur la description de cette main ?
- Comparez l'attitude du narrateur à celle de l'Anglais face à cette main. Qu'en déduisez-vous ?
- En étudiant l'ensemble des répliques de l'Anglais, quelles hypothèses pouvez-vous formuler sur l'homme dont on ne connaît que la main ?
- Par quels objets le regard de l'auteur est-il encore frappé ?
- La visite chez l'Anglais a-t-elle permis au narrateur de se faire une idée précise du personnage ? Quel est le passage qui le montre ?
- Pourquoi, d'après vous, les gens (et le narrateur) ne s'intéressent-ils plus à l'Anglais ?

FAIRE LE POINT

Le narrateur-relais, par la description des lieux, des objets, etc, met en place le cadre dans lequel se manifesterá un fait étrange et prépare le lecteur à le vivre avec lui.

EXPRESSION ORALE

Vous êtes arrivé dans un lieu familier et vous avez eu l'impression de ne pas le reconnaître. Cette vision a été l'annonce d'un phénomène étrange dont vous avez été témoin. Racontez à vos camarades cette expérience en mettant en relief les indices annonciateurs de ce phénomène.

LA MAIN.(suite et fin)

[...] Une année entière s'écoula. Or, un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, je pénétrai dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent.

On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce.

Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu.

L'Anglais était mort étranglé! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable; il tenait entre ses dents serrées quelque chose; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dit faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles:

- On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait.

Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt scié par les dents juste à la deuxième phalange.

Puis on procéda aux constatations. On ne découvrit rien. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici, en quelques mots, la déposition du domestique :

Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées au fur et à mesure.

Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de démente, il avait frappé avec fureur cette main séchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime.

Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée de bras. Souvent, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querrellé avec quelqu'un.

Cette nuit-là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien.

Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvé dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait.

Voilà, mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elles s'écria:

- Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité:

- Oh! moi, mesdames, je vais gêter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'était pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura:

- Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut:

- Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

Guy de Maupassant, *La main*.

Texte publié dans *Le Gaulois* du 23 décembre 1883,
puis publié dans le recueil *Contes du jour et de la nuit*.

ANALYSER

- Que révèle l'examen du corps de l'Anglais?
- « On dirait qu'il a été étranglé par un squelette ». Est-ce une affirmation ou une hypothèse ? Pourquoi ?
- Le narrateur s'attendait-il à une fin aussi tragique de l'Anglais ?
- Relevez le passage où le narrateur exprime l'étrangeté de l'événement.
- Quelle explication fournit-il à ce sujet ? Est-elle rationnelle ?
- A quelle autre partie de la nouvelle ce texte renvoie-t-il ? Justifiez votre réponse par des éléments du texte.

FAIRE LE POINT

La situation finale maintient le lecteur dans l'indécision et lui donne le choix entre une interprétation naturelle ou surnaturelle du phénomène ou du fait. Le dénouement ne recherche pas d'« effet de chute » : il n'y a pas de révélation finale ou d'élucidation de l'énigme comme dans le roman policier.

Les certitudes du personnage sont ébranlées et il reste durablement perturbé par son expérience.

EXPRESSION ECRITE

Rédigez la fin d'une nouvelle fantastique pour laisser le lecteur dans l'indécision quant à l'explication du fait raconté, (vous annoncez, brièvement dans un « chapeau », le fait surnaturel en question).

EVALUATION FORMATIVE

Le narrateur, gendarme, est à la recherche des auteurs d'un crime. Il rencontre une jeune fille égarée en plein milieu de la campagne.

[...] J'appelai plusieurs fois dans le silence inhumain. Nul ne répondit. C'était à s'arracher les cheveux. Je revins vers la moto pour constater que la jeune fille avait disparu. Elle ne répondit pas à mes appels. Pendant je ne sais combien de temps, je demeurai inerte n'osant changer de place. Enfin, en poussant ma machine devant moi, je repris au jugé le chemin que je venais de suivre. Quand je sentis sous mes pieds le sol d'une honnête route, je me remis en route et j'allai droit à la grâce de Dieu, n'importe où. Le brouillard se dissipait peu à peu. J'aperçus une petite ferme. Le maître se tenait dans la cour en admiration devant sa fosse à purin. Il écouta mon histoire en hochant la tête. Quand j'eus terminé mon récit, il me répondit simplement que, depuis cinquante ans qu'il habitait le pays, il n'avait jamais entendu parler de la ferme de la Croix-du-Fau.

On ne retrouva jamais la gamine en blue-jeans qui nous y avait conduits, ni les corps du brigadier et du réserviste¹ ni la trace des assassins. L'affaire fut classée, particulièrement dans ma mémoire.

Pierre Mac Orlan,

Sous la lumière froide, Ed. Gallimard, 1961

⁽¹⁾ Réserviste : gendarme de réserve.

COMPREHENSION

- 1- En quoi consiste l'événement insolite auquel le narrateur est confronté ?
 - Remplacer l'expression «particulièrement dans ma mémoire» (dernière ligne) par une expression de même sens.
- 2- Quelles sont les deux explications entre lesquelles le lecteur est amené à hésiter ?
- 3- Où finit le récit encadré ? Justifiez votre réponse.

Comme tous les matins, Alfred Tartepaigne s'était levé de très bonne heure. [...]

Il y aurait beaucoup à dire sur la personnalité de monsieur Tartepaigne que j'ai bien connu, et qui, durant de longues années, m'a réveillé tous les matins à cinq heures ; il chantait La belle de Cadix en récurant son comptoir de bois, celui-là même sur lequel il allait découper de la bavette et de l'aloïau et du rumsteck et de la blanquette jusqu'au soir à vingt heures. Mais ça ne servirait à rien, puisqu'au moment où commence cette histoire, monsieur Tartepaigne Alfred va mourir d'une étrange et atroce façon.

C'était un matin de décembre, et la neige menaçait de tomber depuis la veille.

Thierry Jonquet, *Lapoigne et l'ogre du métro*,
Ed. Nathan, coll. « Lune noire », 2002.

ANALYSER

- Le narrateur est-il étranger à l'histoire ou est-il personnage de ce récit ? Justifiez votre réponse.
- Comment le narrateur suscite-t-il la curiosité du lecteur à propos de la personnalité de la victime ?
- Relevez deux phrases (séparées dans le texte) qui présentent la situation initiale. Où la suite du récit est-elle annoncée ? Quel temps est alors utilisé ?
- Relevez les adjectifs et les verbes exprimant l'inquiétude et créant un certain suspense.

EXPRESSION ECRITE

Faites grossir les traits d'une personne que vous connaissez pour en dresser un portrait qui suscite la peur. (Faire ce travail à l'écrit et l'exposer oralement).

La ficelle.

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché. [...] Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit par terre le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. .

D'après **Guy de Maupassant**, *La ficelle*.

Texte publié dans *Le Gaulois* du 25 novembre 1883.

ANALYSER

- Quelles informations avez-vous sur l'identité, les intentions et les pensées des personnages ?
- Montrez que la scène peut avoir été observée de l'extérieur.
- Comment le narrateur montre-t-il objectivement le caractère du notaire ?
- Quelles expressions introduisent des déductions, des amorces de jugement de la part du narrateur ?

La ficelle. (suite).

[...]Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé «gros malin» ? Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire. Un maquignon de Montivilliers lui cria :

- Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle !

Hauchecorne balbutia :

-Puisqu'on l'a retrouvé çu portefeuille ?

Mais l'autre reprit:

-Tais-toi, mon pé, y en a qui trouve et y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille!

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauserie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au coeur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé par l'histoire de la ficelle; On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

- Ca, c'est des raisons d'menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'oeil. Les plaisants, maintenant, lui faisaient con-

ter «la Ficelle» pour s’amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s’affaiblissait.

D’après **Guy de Maupassant**, *La ficelle*.

Texte publié dans *Le Gaulois* du 25 novembre 1883.

ANALYSER

- Relevez le champ lexical de «malin».
- Quel rapport le texte établit-il entre la ficelle et le portefeuille ? En vous appuyant sur le texte précédent, qui a, le premier, établi ce rapport ?
- Relevez trois expressions qui montrent que l’état psychologique de Maître Hauchecorne va en empirant.
- Par quel type de narrateur le texte est-il pris en charge ?
- Le narrateur intervient-il dans le récit ?
- Relevez toutes les expressions qui traduisent les pensées et l’état d’esprit du personnage. Que ressent-il ?

FAIRE LE POINT

Les focalisations révèlent la position du narrateur et son niveau de perception (ou point de vue du narrateur).

Focalisation externe: le narrateur est une sorte de témoin.

Focalisation interne: la narration se limite au point de vue du narrateur.

Focalisation zéro: le narrateur est omniscient (foyer de perception indécelable).

EXPRESSION ECRITE

Produisez trois descriptions de personnages en variant votre point de vue.

(Le narrateur espérait accueillir à Paris sa grand-mère, Charlotte. Il vient d'apprendre sa mort en Sibérie, où elle a passé sa vie.)

Avant de m'en aller, je jetai un dernier coup d'œil dans la chambre de Charlotte. Je pensais aux « Notes » que j'emportai dans mon sac. Ce soir ou demain, j'ajouterais un nouveau fragment qui m'est venu à l'esprit cette nuit. C'était à Saranza, durant mon dernier été chez ma grand-mère....

Ce jour-là, au lieu d'emprunter le sentier habituel, Charlotte s'était engagée sous les arbres de ce bois encombré de matériel de guerre. Je l'ai suivie d'un pas indécis car, selon les rumeurs, on pouvait tomber sur une mine... Soudain, Charlotte s'était arrêtée au milieu d'une large clairière et avait murmuré : « Regarde ! » Elle me montrait trois ou quatre plantes identiques :

- C'est une vigne, une vraie.

- Ah, bon...

- Oui, et je viens tous les jours l'entretenir car c'est moi qui l'ai plantée !

Cette révélation n'augmentait pas ma curiosité car je ne pouvais lier, dans ma tête, cette plante modeste et le culte que vouait au vin la patrie de ma grand-mère. Nous étions restés quelques instants, au cœur de cette forêt, devant la plantation secrète de Charlotte.

Me souvenant de cette vigne, je ressentis une douleur à peine supportable. Charlotte était morte et à l'endroit de cette forêt, on avait construit un stade. Je revis cette femme se tenant, heureuse et silencieuse, devant quatre arbustes sous les feuilles desquels je devinais maintenant les jeunes grappes.

D'après **A. Makine**, *Le Testament français*, Mercure de France, 1995.

ANALYSER

- Délimitez la partie dans laquelle le narrateur revit une scène de son passé.
- Relevez deux termes du 1^{er} paragraphe qui montrent comment la narrateur a l'intention de «fixer» le souvenir.
- «Plantation secrète»: relevez la phrase qui justifie l'emploi de cette expression.

EXPRESSION ECRITE

En vous inspirant du texte, rédigez la partie d'un récit dans laquelle vous vous arrêtez sur un aspect d'un personnage pour relater des faits le concernant, antérieurs au moment de l'histoire que vous racontez.

Un homme d'action.

(En 1861, la petite ville de Lavilledieu s'inquiète : sa prospérité est fondée sur les filatures de soie, or une épidémie menace les vers à soie. Balbadiou semble avoir une solution).

Balbadiou était l'homme qui, vingt ans plus tôt, était arrivé dans le bourg, s'était dirigé droit sur le cabinet du maire, y était entré sans se faire annoncer, avait posé sur son bureau une écharpe en soie de couleur de crépuscule et lui avait demandé :

- Savez-vous ce que c'est ?
- Affaire de femme.
- Erreur. Affaires d'hommes: de l'argent.

Le maire le fit jeter dehors. Lui, construisit une petite filature, engagea une dizaine d'ouvriers et fit venir des machines d'Italie, et ne dit plus rien pendant sept mois.

Puis il revint chez le maire et posa sur son bureau, bien alignés, trente mille francs en grosses coupures.

- Savez-vous ce que c'est ?
- De l'argent.
- Erreur, c'est la preuve que vous êtes bête.

Puis il reprit les billets et fit mine de partir. Le maire l'arrêta.

- Que diable devrais-je faire ?
- Rien : et vous serez le maire d'une petite ville riche.

Cinq ans plus tard, Lavilledieu avait sept filatures et était devenue l'un des principaux centres européens de culture et de filage de la soie. Tout n'appartenait pas à Balbadiou. D'autres notables et propriétaires l'avaient suivi dans cette entreprise industrielle. A chacun d'eux, il avait dévoilé les secrets du métier car ce qui l'intéressait plus que l'argent, c'est avoir quelque chose à enseigner, un secret à raconter. Il était comme cela, cet homme.

D'après **Alessandro Baricco**, *Soie*, Albin Michel, 1997.

ANALYSER

- Quelle période ce texte couvre-t-il approximativement ?
- A quelles scènes l'auteur donne-t-il le plus d'importance ? Combien de lignes sont consacrées à chacune d'elles ?
- Quelle étape l'auteur évoque-t-il en accéléré ?
- Quelles périodes le narrateur passe-t-il sous silence ?
- Quelles formules signalent ces ellipses narratives ?
- Quels faits expliquent brièvement la transformation de la petite ville ? A quels temps sont-ils exprimés ?
- A partir de cet exemple, par quels procédés peut-on mettre en valeur les péripéties essentielles d'un récit ?

EXPRESSION ECRITE

Rédigez un court récit dans lequel vous utiliserez des indications de temps pour résumer certains événements d'une l'histoire que vous choisirez.

J'étais entré par désoeuvrement chez un de ces marchands de curiosités dits marchands de bric-à-brac dans l'argot parisien, si parfaitement inintelligible pour le reste de la France.

Vous avez sans doute jeté l'oeil, à travers le carreau, dans quelques-unes de ces boutiques devenues si nombreuses depuis qu'il est de mode d'acheter des meubles anciens, et que le moindre agent de change se croit obligé d'avoir sa chambre moyen âge. [.....]

Le magasin de mon marchand de bric-à-brac était un véritable Capharnaüm¹; tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous; une lampe étrusque de terre rouge posait sur une armoire de Boule ; aux panneaux d'ébène sévèrement rayés de filaments de cuivre, une duchesse du temps de Louis XV allongeait nonchalamment ses pieds de biche sous une épaisse table du règne de Louis XIII, aux lourdes spirales de bois de chêne, aux sculptures entremêlées de feuillages et de chimères.

Une armure damasquinée de Milan faisait miroiter dans un coin le ventre rubané de sa cuirasse; des amours et des nymphes de biscuit, des figurines obèses de la Chine, des tasses de Saxe et de vieux Sèvres encombraient les étagères et les encoignures.

Sur les tablettes denticulées des dressoirs, rayonnaient d'immenses plats du Japon, aux dessins rouges et bleus, relevés de hachures d'or, côte à côte avec des émaux de Bernard Palissy, représentant des couleuvres, des grenouilles et des lézards en relief.

Des armoires éventrées s'échappaient des cascades de tissus en soie glacés d'argent, des flots de soie brochée criblée de grains lumineux par un oblique rayon de soleil; des portraits de toutes les époques souriaient à travers leur vernis jaune dans des cadres plus ou moins fanés.

¹ capharnaüm: Lieu qui renferme beaucoup d'objets en désordre.

D'après **Théophile Gautier**, *Le pied de Momie*, Ed. Gallimard, 1981.

ANALYSER

- Quel est le temps utilisé dans le 1^{er} paragraphe ?
- Quel est le temps utilisé dans le 2^{ème} paragraphe ?
- Quel est le temps utilisé dans les paragraphes suivants ?
- Pouvez-vous expliquer ce changement de temps ?
- Relevez la seule action du texte.
- En vous appuyant sur les marques de la présence du narrateur dans le texte, retrouvez les deux parties dont il est composé.
- Quelles hypothèses pouvez-vous émettre sur la fonction de la 2^{ème} partie pour la suite du récit ?

FAIRE LE POINT

Le narrateur suspend pour un temps le fil de l'histoire pour, par exemple, une description qui n'a pas d'incidence sur la suite de l'histoire. Il fait une pause.

Il peut aussi résumer tout un moment ou une période en quelques lignes. Le rythme du récit s'accélère. Le temps de la narration est plus court que le temps de l'histoire.

Dans d'autres cas, il y a une équivalence entre le temps de la narration et le temps de l'histoire. Le narrateur donne alors l'impression de raconter l'action en temps réel.

Parfois la narration développe longuement un événement qui ne prend que quelques instants dans l'histoire: le temps de la narration est plus long que le temps de l'histoire. Le narrateur peut aussi passer sous silence certains événements ou certaines périodes, c'est à dire faire des ellipses narratives. Elles sont signalées par des formules comme : deux jours plus tard, vingt ans après, au bout de dix ans...

EXPRESSION ECRITE

Dans la nouvelle que vous rédigez dans le cadre de votre projet, insérez des moments descriptifs qui, en même temps qu'ils suspendent le cours de l'histoire, informent le lecteur sur un aspect des événements que vous rapportez.

EVALUATION FORMATIVE

Qui rend donc la blonde Edwige si triste ? Que fait-elle assise à l'écart, le menton dans sa main et le coude au genou, plus morne que le désespoir, plus pâle que la statue d'albâtre qui pleure sur un tombeau?

Du coin de sa paupière une grosse larme roule sur le duvet de sa joue, une seule, mais qui ne tarit jamais ; comme cette goutte d'eau qui suinte des voûtes du rocher et qui à la longue use le granit, cette seule larme, en tombant sans relâche de ses yeux sur son coeur, l'a percé et traversé à jour. [...]

Hélas! hélas! la pauvre Edwige a le coeur percé des sept glaives de la douleur; un terrible secret pèse sur son âme. Il y a quelques mois, un étranger est venu au château ; il faisait un terrible temps cette nuit-là: les tours tremblaient dans leur charpente, les girouettes piaulaient, le feu rampait dans la cheminée, et le vent frappait à la vitre comme un importun qui veut entrer.

L'étranger était beau comme un ange, mais comme un ange tombé ; il souriait doucement et regardait doucement, et pourtant ce regard et ce sourire vous glaçaient de terreur et vous inspiraient l'effroi qu'on éprouve en se penchant sur un abîme. Une grâce scélérate, une langueur perfide comme celle du tigre qui guette sa proie, accompagnaient tous ses mouvements; il charmait à la façon du serpent qui fascine l'oiseau.

Cet étranger était un maître chanteur ; son teint bruni montrait qu'il avait vu d'autres cieux; il disait venir du fond de la Bohême, et demandait l'hospitalité pour cette nuit-là seulement.

Il resta cette nuit, et encore d'autres jours et encore d'autres nuits, car la tempête ne pouvait s'apaiser, et le vieux château s'agitait sur ses fondements comme si la rafale eût voulu le déraciner et faire tomber sa couronne de créneaux dans les eaux écumeuses du torrent.

Pour charmer le temps, il chantait d'étranges poésies qui troublaient le coeur et donnaient des idées furieuses; tout le temps qu'il chantait, un corbeau noir vernissé, luisant comme le jais, se tenait sur son épaule ; il battait la mesure avec son bec d'ébène, et semblait applaudir en secouant ses ailes.

- Edwige pâissait, pâissait comme les lis du clair de lune ; Edwige rougissait, rougissait comme les roses de l'aurore, et se laissait aller en arrière dans son grand fauteuil, languissante, à demi-morte, enivrée comme si elle avait respiré le parfum fatal de ces fleurs qui font mourir.

Enfin le maître chanteur put partir; un petit sourire bleu venait de dérider la face du ciel. Depuis ce jour, Edwige, la blonde Edwige ne fait que pleurer dans l'angle de la fenêtre.

D'après **Théophile Gautier**, *le Chevalier double*, 1840.

ANALYSER

- Repérez l'indice temporel qui indique le retour en arrière et celui qui montre que le narrateur revient à la situation évoquée dans les premières lignes. Pourquoi l'auteur a-t-il choisi de présenter les événements dans cet ordre ?
- Quels sont les personnages présentés ? Pourquoi l'un d'entre eux est-il décrit plus longuement que l'autre ?
- «Il charmait à la façon d'un serpent»: que représente le serpent dans l'imaginaire collectif ? Relevez des expressions dans la description de l'étranger qui justifient l'emploi de cette expression.
- Que symbolisent le déchaînement des éléments naturels et la présence du corbeau noir ? Quelles couleurs s'opposent dans le texte et pourquoi ?
- «Le terrible secret» (3^{ème} §). Quelles hypothèses pouvez-vous faire sur ce secret ?

VOTRE PROJET

Feuille de route

ECRIRE UNE COURTE NOUVELLE FANTASTIQUE :

Rédigez une nouvelle fantastique en vous aidant des conseils ci-dessous :

Ecrire une nouvelle. (Seul ou en groupe).	
Etape 1	<i>Choisir le thème (l'intrigue, le noeud, le fait, le phénomène, etc.).</i>
Etape 2	<i>Mettre en place le narrateur et introduire de manière cohérente le narrateur-relais (configurer la structure de la nouvelle: un récit-cadre et un récit-encadré).</i>
Etape 3	<i>Introduire le phénomène et prévenir le lecteur (faire parler le narrateur-relais pour l'annonce).</i>
Etape 4	<i>Mettre en place un décor (faire parler le narrateur-relais en choisissant le point de vue).</i>
Etape 5	<i>Le fait fantastique lui-même (veiller aux temps verbaux, temps de la narration / temps de l'histoire, utiliser les modalisateurs, etc.).</i>
Etape 6	<i>Clore le récit (revenir à la situation première: le fait n'est ni explicable, ni réfutable).</i>
Etape 7	<i>Evaluer le récit en vérifiant si toutes les étapes ont été respectées.</i>



Lisez la nouvelle qui suit et établissez le rapport entre l'histoire racontée et cette illustration.

Suicide au parc.

Il y a neuf ans, mon ami Stéphane, qui est depuis trente-quatre ans mon collègue, fut atteint par le virus de l'automobile.

Stéphane avait bien une Fiat 600 mais jusqu'alors il n'avait présenté aucun des symptômes de cette terrible maladie.

Son cours en fut rapide. Comme lors des grandes et funestes amours qui s'emparent de l'homme, Stéphane en quelques jours seulement devint l'esclave de son idée fixe et ne savait plus parler d'autre chose.

L'automobile. Non pas la petite voiture d'usage quotidien à laquelle on ne demande que de rouler tant bien que mal, mais la voiture de race, symbole de succès, affirmation de la personnalité, domination du monde, agrandissement de soi-même, instrument d'aventures, emblème, en somme, du bonheur codifié de notre temps.

Le désir ensuite, l'envie folle, l'idée fixe, l'obsession d'une voiture d'élite, très belle, puissante, ultime, difficile, surhumaine, à faire à ce retourner les milliardaires dans la rue. Etait-ce un sentiment de vanité, puéril ou idiot ? Je ne saurais le dire. Je ne l'ai pas éprouvé. Et il est toujours téméraire de juger le cœur des autres.

Dans le monde d'aujourd'hui des milliers d'hommes sont contaminés par cette maladie ; leur souci n'est pas la sérénité d'une famille, un travail riche de satisfactions et rémunérateur, la conquête de l'aisance ou du pouvoir, un idéal d'art, un dépassement spirituel. Non, pour eux, leur rêve suprême, c'est la hors-série comme ci et comme ça sur laquelle divaguent pendant des heures dans le bar à la mode, les fils à papa bronzés et les petits industriels arrivés. Seulement Stéphane gagnait peu et l'objet de ses délires quotidiens restait abominablement lointain.

Avec son idée fixe Stéphane se tourmentait, cassait les pieds de ses amis et inquiétait Faustina, sa femme, une gentille et gracieuse petite créature, trop amoureuse de lui.

Combien de soirs, chez lui, j'ai dû assister à de longues et pénibles conversations.

- Elle te plaît ? demandait-il anxieux en tendant à Faustina un dépliant publicitaire de je ne sais quelle incroyable voiture.

Elle jetait à peine un coup d'œil, juste pour dire, car elle savait comment ça allait se passer.

- Oui, elle me plaît, répondait –elle.
- Elle te plaît vraiment ?
- Mais oui.
- Elle te plaît vraiment beaucoup ?
- Je t'en prie, Stéphane, et elle lui souriait comme on le fait à un malade irresponsable.

Alors lui, après un long silence :

- Tu sais combien elle coûte ?

Faustina tentait de plaisanter :

- J'aime mieux ne pas le savoir.

- Pourquoi ?

- Tu le sais mieux que moi, mon trésor. Parce qu'un semblable caprice, nous ne pourrions jamais nous le permettre.

- Voilà ! Stéphane se cabrait. Toi ...rien que pour me contrarier... avant même de savoir...

- Moi te contrarier ?

- Oui, oui, parfaitement, on dirait que tu le fais exprès , ma parole... Tu sais que c'est mon faible, tu sais combien j'y tiens, tu sais que ce serait ma plus grande joie...et toi, au lieu de me donner de l'espoir, tu n'es capable que de te moquer...

- Tu es injuste, Stéphane, je ne me moque pas du tout de toi.

- Avant même de savoir ce que coûte cette voiture, tu te braques tout de suite contre.

Et ça durait des heures.

Je me souviens un jour, tandis que son mari ne pouvait nous entendre, Faustina me dit : « Croyez-moi si vous voulez, cette histoire est devenue une croix pour moi. A la maison désormais, c'est le seul sujet de conversation, du matin au soir Ferrari, Maserati, Jaguar, que le diable les emporte ! comme s'il allait les acheter le lendemain ...je ne sais plus quoi en penser, je ne le reconnais plus. Vous vous souvenez, vous aussi, quel garçon merveilleux Stéphane était jadis ? Quelque fois je me demande s'il n'a pas un grain. Vous croyez que ce serait possible. Nous sommes jeunes, nous nous aimons. Nous avons de quoi vivre gentiment. Pourquoi devons-nous nous empoisonner l'existence ? Je vous jure que pour en finir, pour le voir enfin heureux avec sa maudite « hors- série » je vous jure que je serais presque disposée à...ne m'en demandez pas plus... ». Et elle éclata en sanglots.

Folie ? Aliénation mentale ? Qui sait? J'aimais bien Stéphane.

Peut-être que la voiture dont il rêvait représentait à ses yeux quelque chose que nous ne pouvons comprendre, quelque chose qui allait au-delà de la consistance concrète d'une automobile aussi belle et parfaite soit-elle, comme un talisman, comme la clef qui ouvre les portes réticentes du destin. Jusqu'au jour où Stéphane m'apparut- je ne l'oublierai jamais, nous nous sommes donné rendez-vous à Saint-Babylas - m'apparut au volant d'une automobile comme je n'en ai jamais vu. Elle était bleue, longue, basse, neuve, à deux places, souple et sinueuse, toute tendue et ramassée vers l'avant. A vue d'œil, cinq millions au bas mot ; où Stéphane pouvait-il avoir pêché cet argent ?

- C'est à toi ? lui demandai-je.

Il fit signe que oui.

- Fichtre ! Mes compliments. Alors tu l'as eue finalement ?

- Bah ! tu sais...à force de faire des économies de-ci, de-là...Je tournai autour de la voiture pour la regarder. Je n'en reconnaissais pas la marque. A l'extrémité du coffre il y avait une espèce d'écusson avec un entrelacs compliqué d'initiales.

- Qu'est-ce que c'est comme voiture ?

- Anglaise, dit-il, une occasion formidable. Une marque presque inconnue, une variante de la Daimler.

Tout y était merveilleux, même pour moi qui n'y connais pas grand-chose ; la ligne, le grain de la carrosserie, le relief hardi des roues, la précision des finitions, le tableau de bord qui ressemblait à un autel, les sièges de cuir luisant et noir, doux comme le vent d'avril.

- Allez, monte, dit-il, que je te fasse essayer.

Elle ne rugissait pas, elle ne pétaradait pas, elle exhalait seulement des soupirs, une respiration d'athlète délicieuse à entendre, et à chaque soupir, les maisons des côtes fuyaient en arrière comme affolées.

- Qu'est-ce que tu en dis ?

- Stupéfiant, répondis-je, ne trouvant rien de mieux. Et dis-moi, Faustina, qu'est-ce qu'elle en pense ?

Pendant un bref instant son visage se rembrunit. Il se tut.

- Pourquoi ? Faustina n'est pas d'accord ?

- Non, répondit-il, Faustina est partie.

Silence.

- Elle est partie. Elle a dit qu'elle n'en pouvait plus de vivre avec moi.

- La raison ?

-Oh ! va donc comprendre les femmes ! Il alluma une cigarette.

Je me figurais qu'elle était amoureuse de moi pourtant.

- Je pense bien qu'elle t'aimait.
- Et pourtant elle est partie.
- Où ? Elle est retournée dans sa famille ?
- Sa famille n'en sait rien. Elle est partie. Je n'ai plus eu de nouvelles.

Je le regardais. Il était un peu pâle. Nous sortîmes de la ville et Stéphane prit l'autoroute de Turin où l'on arriva en moins de trois quarts d'heure. Stéphane me mettait en colère. Il avait sa voiture, bon, son désir frénétique était assouvi, parfait. Mais Faustina, cette adorable femme, l'avait planté là. Et il n'en faisait pas un drame.

Quelques temps après, je dus partir et fus absent assez longtemps. A mon retour, comme cela arrive, ma vie s'organisa de façon différente. Je revis Stéphane, oui, mais pas aussi souvent qu'avant. Lui, entre-temps, avait trouvé un nouveau travail, il gagnait bien sa vie, il courait le monde avec sa hors-série. Et il était heureux.

Les années passèrent. Stéphane et moi continuions à nous voir mais comme ça, en passant. A chaque rencontre je lui demandais des nouvelles de Faustina et il me disait qu'elle avait bel et bien disparu pour toujours, je lui demandais des nouvelles de sa voiture et il me répondait que oui, bien sûr, c'était toujours une bonne voiture, mais elle commençait à donner des signes d'usure, à tout bout de champ il fallait la conduire au garage et il n'y avait guère de mécaniciens capables de comprendre quelque chose à ce moteur étranger.

Et puis je lus cette nouvelle sur le journal :

ETRANGE FUITE D'UNE AUTOMOBILE

A 17 heures, une automobile bleue, de type coupé, que son propriétaire avait laissé pour un moment devant un bar de la rue Moscova s'est mise en route toute seule.

Après avoir traversé le cours Garibaldi puis la rue Montello, à une vitesse croissante, a tourné à gauche, puis à droite, en empruntant la rue Elvezia et enfin s'est jetée contre les ruines du château des Sforza qui se dressent devant le parc. Elle prit feu et fut entièrement carbonisée.

Il reste à expliquer comment cette voiture, abandonnée à elle-même, a pu parcourir cet itinéraire en zigzag sans rencontrer d'obstacles malgré la circulation intense ; et comment elle a pu accélérer de plus en plus son allure.

Parmi les personnes présentes, il y en a peu qui ont remarqué cette voiture sans chauffeur. Quelques-unes ont pensé que le conducteur, pour faire une farce, s'était baissé sous le volant en contrôlant la route au moyen d'un

rétroviseur. Leurs témoignages concordent effectivement : cette voiture ne semblait pas abandonnée à elle-même mais conduite avec décision et très habilement. On savait qu'elle avait évité d'un cheveu, par un brusque écart, un cyclomoteur qui débouchait de la rue Canonica.

Nous ne donnons ces détails qu'à titre d'information. Des épisodes de ce genre ne sont pas rares et il s'en est produit plusieurs dans notre ville. Il n'y a pas besoin de recourir à des hypothèses surnaturelles pour les expliquer.

Quant au propriétaire de la voiture, identifié grâce à la plaque minéralogique, il s'agit de Stéphane Ingrassia, quarante-cinq ans, agent de publicité, domicilié au n° 12 de la rue Manfredini. Il a confirmé qu'il avait bien laissé l'auto non gardée devant le bar de la rue Moscova mais il nie avoir laissé le moteur en marche.

Lorsque j'eus fini de lire, je me précipitai à la recherche de Stéphane. Je le trouvai chez lui, plutôt bouleversé.

- C'était elle ? » demandai-je.

Il fit signe que oui.

- C'était Faustina ?

- Oui, c'était Faustina, pauvre petite. Tu l'avais compris, toi ?

- Je ne sais pas. Je me le suis demandé parfois, mais je trouvais cela tellement absurde...

- Absurde, oui, dit-il en se cachant la figure dans ses mains. Pourtant dans le monde, il arrive que l'amour fasse des miracles... Une nuit, il faut que je te le dise... il y a neuf ans... une nuit que je la tenais dans mes bras... Une chose terrible et merveilleuse. Elle s'est mise à pleurer et à trembler et se raidissait et puis elle s'est mise à gonfler... Et elle a eu juste le temps de sortir dans la rue. Autrement elle n'aurait jamais pu passer par la porte après. Heureusement, dehors, il n'y avait personne. Une question de minutes. Et puis elle était là qui m'attendait au bord du trottoir, flambant neuf. Le vernis avait la même odeur que son parfum préféré. Tu te souviens comme elle était belle ?

- Et alors ?

- Je suis un salaud, une ordure... Ensuite elle a vieilli, le moteur tirait mal, à chaque instant il y avait des pannes. Et puis personne ne la regardait plus dans les rues. Alors j'ai commencé à penser : est-ce qu'il ne serait pas temps de la changer ? Je ne pourrais pas continuer longtemps avec cette ferraille.. Tu comprends quel cochon, quel dégoûtant j'étais ? Et tu sais où j'allais hier quand je me suis arrêté rue Moscova ? Je l'emmenais chez un revendeur de voitures et je voulais en acheter une nouvelle ; c'est abominable, pour cent

cinquante mille liras, j'allais vendre ma femme alors qu'elle avait sacrifié sa vie pour moi... Maintenant tu sais pourquoi elle s'est tuée. »

Dino BUZZATI, « *Suicide au parc* »

Traduction Jacqueline Remillet, Laffont, 1967

ANALYSER

- L'action progresse : montrez-le en complétant le tableau suivant :

Les parties	Indices de temps	Durée de l'épisode	Personnages en présence	Titre

- Qui sont les personnages-clés dans cette nouvelle ?
- Quels sont les passages qui annoncent une intrigue ?
- En quoi le comportement de Stéphane devient-il inquiétant ?
- Cela est-il expliqué rationnellement dans le texte ?
- Les explications données sont-elles convaincantes ?
- Les raisons de la disparition de Faustina données par Stéphane sont-elles, elles aussi, rationnelles et convaincantes ?
- Quel rôle joue, pour le lecteur, l'article de journal rapporté par le narrateur dans la nouvelle ?
- Qu'est-ce, qui dans le texte, nous permet d'évaluer la durée de l'histoire racontée ?
- Quels moments font l'objet d'un récit détaillé ?
- Quels moments sont résumés ou passés sous silence par le narrateur ? Relevez les expressions qui annoncent des ellipses narratives .
- Dans quel passage l'apparition de la voiture s'explique-t-elle ? Qu'est-ce qui, dès la première partie aurait dû attirer l'attention du narrateur ?
- Dans le passage décrivant Stéphane au volant de la voiture, quelles sont les connotations qui s'en dégagent ? Qu'est-ce que cela suggère ?
- Qu'a voulu illustrer l'auteur par cette nouvelle ?
- Cette nouvelle repose sur un double mystère. Lequel ?

EXPRESSION ECRITE

Imaginez une autre fin à cette histoire.

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.

Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagné

Ne sont jamais allés à l'école une fois,

Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.

C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.

L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.

Où rampe la raison, l'honnêteté périt.»

Victor Hugo, *Les Quatre vents de l'esprit*, 1881.

LA PEUR

Le train filait, à toute vapeur, dans les ténèbres.

Je me trouvais seul, en face d'un vieux monsieur qui regardait par la portière. On sentait fortement le phénol dans ce wagon du P.-L.-M., venu sans doute de Marseille. C'était par une nuit sans lune, sans air, brûlante. On ne voyait point d'étoiles, et le souffle du train lancé nous jetait quelque chose de chaud, de mou, d'accablant, d'irrespirable. Partis de Paris depuis trois heures, nous allions vers le centre de la France sans rien voir des pays traversés.

Ce fut tout à coup comme une apparition fantastique. Autour d'un grand feu, dans un bois, deux hommes étaient debout. Nous vîmes cela pendant une seconde: c'était, nous sembla-t-il, deux misérables en haillons, rouges dans la lueur éclatante du foyer, avec leurs faces barbues tournées vers nous, et autour d'eux, comme un décor de drame, les arbres verts, d'un vert clair et luisant, les troncs frappés par le vif reflet de la flamme, le feuillage traversé, pénétré, mouillé par la lumière qui coulait dedans. Puis tout redevint noir de nouveau.

Certes, ce fut une vision fort étrange! Que faisaient-ils dans cette forêt, ces deux rôdeurs? Pourquoi ce feu dans cette nuit étouffante? Mon voisin tira sa montre et me dit:

- Il est juste minuit, Monsieur, nous venons de voir une singulière chose. J'en convins et nous commençâmes à causer, à chercher ce que pouvaient être ces personnages: des malfaiteurs qui brûlaient des preuves ou des sorciers qui préparaient un philtre? On n'allume pas un feu pareil, à minuit, en plein été, dans une forêt, pour cuire la soupe? Que faisaient-ils donc? Nous ne pûmes rien imaginer de vraisemblable.

Et mon voisin se mit à parler... C'était un vieil homme, dont je ne parvins point à déterminer la profession. Un original assurément, fort instruit, et qui semblait peut-être un peu détraqué. Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie? Il disait:

-Je suis content d'avoir vu cela. J'ai éprouvé pendant quelques minutes une sensation disparue! Comme la terre devait être troublante autrefois, quand elle était si mystérieuse! A mesure qu'on lève les voiles de l'inconnu, on dépeuple l'imagination des hommes. Vous ne trouvez pas, Monsieur, que la nuit est bien vide et d'un noir bien vulgaire depuis qu'elle n'a plus d'apparitions. On se dit: «Plus de fantastique, plus de croyances étranges, tout l'inexpliqué est explicable. Le surnaturel baisse comme un lac qu'un canal épuise ; la science, de jour en jour, recule les limites du merveilleux ».

Eh bien, moi, Monsieur, j'appartiens à la vieille race, qui aime à croire. J'appartiens à la vieille race naïve accoutumée à ne pas comprendre, à ne pas chercher, à ne pas savoir, faite aux mystères environnants et qui se refuse à la simple et nette vérité. Oui, Monsieur, on a dépeuplé l'imagination en surprenant l'invisible. Notre terre m'apparaît aujourd'hui comme un monde abandonné, vide et nu. Les croyances sont parties qui la rendaient poétique. Quand je sors la nuit, comme je voudrais frissonner de cette angoisse qui fait se signer les vieilles femmes le long des murs des cimetières et se sauver les derniers superstitieux devant les vapeurs étranges des marais et les fantasques feux follets! Comme je voudrais croire à ce quelque chose de vague et de terrifiant qu'on s'imaginait sentir passer dans l'ombre. Comme l'obscurité des soirs devait être sombre, terrible, autrefois, quand elle était pleine d'êtres fabuleux, inconnus, rôdeurs méchants, dont on ne pouvait deviner les formes, dont l'appréhension glaçait le cœur, dont la puissance occulte passait les bornes de notre pensée, et dont l'atteinte était inévitable?

Avec le surnaturel, la vraie peur a disparu de la terre, car on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. Les dangers visibles peuvent émouvoir, troubler, effrayer! Qu'est cela auprès de la convulsion que donne à l'âme la pensée qu'on va rencontrer un spectre errant, qu'on va subir l'étreinte d'un mort, qu'on va voir accourir une de ces bêtes effroyables qu'inventa l'épouvante des hommes? Les ténèbres me semblent claires depuis qu'elles ne sont plus hantées. Et la preuve de cela, c'est que si nous nous trouvions seuls tout à coup dans ce bois, nous serions poursuivis par l'image des deux

êtres singuliers qui viennent de nous apparaître dans l'éclair de leur foyer, bien plus que par l'appréhension d'un danger quelconque et réel. Il répéta: «On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas.»

Et tout à coup un souvenir me vint, le souvenir d'une histoire que nous conta Tourgueneff, un dimanche, chez Gustave Flaubert. L'a-t-il écrite quelque part, je n'en sais rien.

Personne plus que le grand romancier russe ne sut faire passer dans l'âme ce frisson de l'inconnu voilé, et, dans la demi-lumière d'un conte étrange, laisser entrevoir tout un monde de choses inquiétantes, incertaines, menaçantes. Avec lui, on la sent bien, la peur vague de l'Invisible, la peur de l'inconnu qui est derrière le mur, derrière la porte, derrière la vie apparente. Avec lui, nous sommes brusquement traversés par des lumières douteuses qui éclairent seulement assez pour augmenter notre angoisse.

Il semble nous montrer parfois la signification de coïncidences bizarres, de rapprochements inattendus de circonstances en apparence fortuites, mais que guiderait une volonté cachée et sournoise. On croit sentir, avec lui; un fil imperceptible qui nous guide d'une façon mystérieuse à travers la vie, comme à travers un rêve nébuleux dont le sens nous échappe sans cesse.

Il n'entre point hardiment dans le surnaturel, comme Edgar Poe ou Hoffmann, il raconte des histoires simples où se mêle seulement quelque chose d'un peu vague et d'un peu troublant.

Il nous dit aussi, ce jour-là: «On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point».

Il était assis, ou plutôt affaissé dans un grand fauteuil, les bras pendants, les jambes allongées et molles, la tête toute blanche, noyé dans ce grand flot de barbe et de cheveux d'argent qui lui donnait l'aspect d'un Père éternel ou d'un Fleuve d'Ovide.

Il parlait lentement, avec une certaine paresse qui donnait du charme aux phrases et une certaine hésitation de la langue un peu lourde qui soulignait la justesse colorée des mots. Son œil pâle, grand ouvert, reflétait, comme un œil d'enfant, toutes les émotions de sa pensée. Il nous raconta ceci:

Il chassait, étant jeune homme, dans une forêt de Russie. Il avait marché tout le jour et il arriva, vers la fin de l'après-midi, sur le bord d'une calme rivière.

Elle coulait sous les arbres, dans les arbres, pleine d'herbes flottantes, profonde, froide et claire. Un besoin impérieux saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et s'élança dans le courant. C'était un très grand et très fort garçon, vigoureux et hardi nageur. Il se laissait flotter doucement, l'âme tranquille, frôlé par les herbes et les racines, heureux de sentir contre sa chair le glissement léger des lianes.

Tout à coup une main se posa sur son épaule. Il se retourna d'une secousse et il aperçut un être effroyable qui le regardait avidement. Cela ressemblait à une femme ou à une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée, grimaçante et qui riait. Deux choses innommables deux mamelles sans doute, flottaient devant elle, et des cheveux démesurés, mêlés, roussis par le soleil, entouraient son visage et flottaient sur son dos.

Tourgueneff se sentit traversé par la peur hideuse, la peur glaciale des choses surnaturelles. Sans réfléchir, sans songer, sans comprendre il se mit à nager éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et il lui touchait le cou, le dos, les jambes, avec de petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d'épouvante, toucha la berge, enfin, et s'élança de toute sa vitesse à travers le bois, sans même penser à retrouver ses habits et son fusil.

L'être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui et grognant toujours.

Le fuyard, à bout de forces et perclus par la terreur, allait tomber, quand un enfant qui gardait des chèvres accourut, armé d'un fouet ; il se mit à frapper l'affreuse bête humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Tourgueneff la vit disparaître dans le feuillage, pareille à une femelle de gorille.

C'était une folle, qui vivait depuis plus de trente ans dans ce bois, de la charité des bergers, et qui passait la moitié de ses jours à nager dans la rivière. Le grand écrivain russe ajouta: «Je n'ai jamais eu si peur de ma vie,

parce que je n'ai pas compris ce que pouvait être ce monstre.»

Mon compagnon, à qui j'avais dit cette aventure, reprit:

- Oui, on n'a peur que de ce qu'on ne comprend pas. On n'éprouve vraiment l'affreuse convulsion de l'âme, qui s'appelle l'épouvante, que lorsque se mêle à la peur un peu de la terreur superstitieuse des siècles passés. Moi, j'ai ressenti cette épouvante dans toute son horreur, et cela pour une chose si simple, si bête, que j'ose à peine la dire.

Je voyageais en Bretagne, tout seul, à pied. J'avais parcouru le Finistère, les landes désolées, les terres nues où ne pousse que l'ajonc, à côté des grandes pierres sacrées, des pierres hantées. J'avais visité la veille, la sinistre pointe du Raz, ce bout du vieux monde, où se battent éternellement deux océans: l'Atlantique et la Manche; j'avais l'esprit plein de légendes, d'histoires lues ou racontées sur cette terre des croyances et des superstitions. Et j'allai de Penmarch à Pont-l'Abbé, de nuit. Connaissez-vous Penmarch? Un rivage plat, tout plat, tout bas, plus bas que la mer, semble-t-il. On la voit partout, menaçante et grise, cette mer pleine d'écueils baveux comme des bêtes furieuses. J'avais dîné dans un cabaret de pêcheurs, et je marchais maintenant sur la route droite, entre deux landes. Il faisait très noir.

De temps en temps, une pierre druidique, pareille à un fantôme debout, semblait me regarder passer, et peu à peu entraînait en moi une appréhension vague; de quoi? Je n'en savais rien. Il est des soirs où l'on se croit frôlé par des esprits, où l'âme frissonne sans raison, où le cœur bat sous la crainte confuse de ce quelque chose d'invisible que je regrette, moi.

Elle me semblait longue, cette route, longue et vide interminablement. Aucun bruit que le ronflement des flots, là-bas, derrière moi, et parfois ce bruit monotone et menaçant semblait tout près, si près, que je les croyais sur mes talons, courant par la plaine avec leur front d'écume, et que j'avais envie de me sauver, de fuir à toutes jambes devant eux.

Le vent, un vent bas soufflant par rafales, faisait siffler les ajoncs autour de moi. Et, bien que j'allasse très vite, j'avais froid dans les bras et dans les jambes: un vilain froid d'angoisse.

Oh! comme j'aurais voulu rencontrer quelqu'un! Il faisait si noir que je distinguais à peine la route, maintenant.

Et tout à coup j'entendis devant moi, très loin, un roulement. Je pensai: «Tiens, une voiture.» Puis je n'entendis plus rien.

Au bout d'une minute, je perçus distinctement le même bruit, plus proche.

Je ne voyais aucune lumière cependant ; mais je me dis: «Ils n'ont pas de lanterne. Quoi d'étonnant dans ce pays de sauvage ?»

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit. Il était trop grêle pour que ce fût une charrette; et je n'entendais point d'ailleurs le trot du cheval, ce qui m'étonnait, car la nuit était calme. Je cherchais: «Qu'est-ce que cela?»

Il approchait vite, très vite! Certes, je n'entendais rien qu'une roue - aucun battement de fers ou de pieds, - rien. Qu'était-ce que cela?

Il était tout près, tout près; je me jetai dans un fossé par un mouvement de peur instinctive, et je vis passer contre moi une brouette, qui courait... toute seule, personne ne la poussant... Oui... une brouette... toute seule...

Mon cœur se mit à bondir si violemment que je m'affaissai sur l'herbe et j'écoutais le roulement de la roue qui s'éloignait, qui s'en allait vers la mer. Et je n'osais plus me lever, ni marcher, ni faire un mouvement ; car si elle était revenue, si elle m'avait poursuivi, je serais mort de terreur.

Je fus longtemps à me remettre, bien longtemps. Et je fis le reste du chemin avec une telle angoisse dans l'âme que le moindre bruit me coupait l'haleine.

Est-ce bête, dites? Mais quelle peur! En y réfléchissant, plus tard j'ai compris; un enfant, nu-pieds, la menait sans doute cette brouette, et moi, j'ai cherché la tête d'un homme à la hauteur ordinaire! Comprenez-vous cela... quand on a déjà dans l'esprit un frisson de surnaturel... une brouette qui court... toute seule... Quelle peur!

Il se tut une seconde, puis reprit:

- Tenez, Monsieur, nous assistons à un spectacle curieux et terrible: cette invasion du choléra! Vous sentez le phénol dont ces wagons sont empoison-

nés, c'est qu'il est là quelque part. Il faut voir Toulon en ce moment. Allez, on sent bien qu'il est là, Lui. Et ce n'est pas la peur d'une maladie qui affole ces gens. Le choléra c'est autre chose, c'est l'Invisible, c'est un fléau d'autrefois, des temps passés, une sorte d'Esprit malfaisant qui revient et qui nous étonne autant qu'il nous épouvante, car il appartient, semble-t-il, aux âges disparus. Les médecins me font rire avec leur microbe. Ce n'est pas un insecte qui terrifie les hommes au point de les faire sauter par la fenêtre; c'est le choléra, l'être inexprimable et terrible venu du fond de l'Orient.

Traversez Toulon, on danse dans les rues. Pourquoi danser en ces jours de mort? On tire des feux d'artifices dans la campagne autour de la ville; on allume des feux de joie ; des orchestres jouent des airs joyeux sur toutes les promenades publiques.

C'est qu'Il est là, c'est qu'on le brave, non pas le Microbe, mais le Choléra, et qu'on veut être crâne devant lui, comme auprès d'un ennemi caché qui vous guette. C'est pour lui qu'on danse, qu'on rit, qu'on crie, qu'on allume ces feux, qu'on joue ces valse, pour lui, l'Esprit qui tue, et qu'on sent partout présent, invisible, menaçant, comme un de ces anciens génies du mal que conjuraient les prêtres barbares.

Guy de Maupassant, *La peur*;

Texte publié dans *Le Gaulois* du 25 Juillet 1884,
puis publié dans le recueil *Contes du jour et de la nuit*.

EXPRESSION ECRITE

- Résumez chacun des deux récits contenus dans cette nouvelle.

EVALUATION CERTIFICATIVE

[...] Je sentais ma raison sombrer dans l'épouvante ; le surnaturel m'enveloppait ! cette rigidité, le silence de tous ces êtres masqués.

- Qui étaient-ils ?

Une minute d'incertitude de plus, c'était la folie. Je n'y tenais plus et, d'une main crispée d'angoisse, m'étant avancé vers un des masques, je soulevai brusquement sa cagoule.

Horreur ! il n'y avait rien. Mes yeux hagards ne rencontraient que le creux du capuchon ; la robe, le camail, étaient vides. Cet être qui vivait n'était qu'ombre et néant.

Fou de terreur, j'arrachai la cagoule du masque assis dans la salle voisine : le capuchon de velours vert était vide, vide le capuchon des autres masques assis le long des murs. Tous avaient des faces d'ombre, tous étaient du néant.

Et le gaz flambait plus fort, presque sifflant dans la grande salle, par les vitres cassées des ogives, le clair éblouissant, presque aveuglant ; alors une horreur me prenait au milieu de tous ces êtres creux, aux vaines apparences de spectres, un doute affreux m'étreignit au cœur devant tous ces masques vides.

Si moi aussi j'étais semblable à eux, si moi aussi j'avais cessé d'exister, et si sous mon masque il n'y avait rien, rien que du néant ! Je me précipitais vers une des glaces.

Jean LORRAIN, *Histoires de masques*, Ed. Ch. Pirot, 1987.

COMPREHENSION

- Dans un paragraphe argumenté et illustré d'exemples tirés du texte vous direz pourquoi on peut affirmer que cet extrait est caractéristique du fantastique.

EXPRESSION ECRITE

- Rédigez une fin au récit en décrivant les perceptions et les réactions que le narrateur aura face à la glace.

Résumé

Notre recherche porte un genre littéraire qui est la nouvelle fantastique dans l'enseignement de français langue étrangère.

Notre sujet s'intitule « *La nouvelle fantastique* » dans *l'enseignement du Français en classe de troisième année secondaire* qui s'inscrit dans le champ de la didactique des textes littéraires.

Nous voulons à travers notre analyse de notre corpus déterminer les caractéristiques de ce genre et vérifier sa prise en charge dans le projet qu'on lui a consacré dans le manuel de français 3 année secondaire.

Le travail est divisé en trois chapitre ; dans le premier ; nous expliquons notre problématique et les concepts fondamentaux en relation avec notre sujet de recherche.

Dans le deuxième chapitre ; nous passons à l'analyse de notre corpus de nouvelles fantastique selon le modèle de Suzanne-Geneviève Chartrand (2015) : « *Les caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français* ».

Dans le troisième chapitre nous évaluons ce qui se fait en classe de français 3AS, pour mettre au clair ses lacunes et émettre des propositions didactiques.

- **Mots clés : L'approche par les compétences, séquence didactique, les genres de discours, le genre littéraire, La nouvelle fantastique.**